

Phagna Ngôn

SANANIKONE

Mémoire politique

ພາໂງ່ນ ຊະນະນິກອນ

ອ່ານ ຊີວະປັດ, ການປົກຄອງ ແລະການເມືອງ

ພາສາລາວ ຫນ້າ 75



Éditions politiques et culturelles laotiennes

Khamlay Mounivongs

ທາງອັນລະມັດ
ໂອກາດໄດ້ພົບ
ພໍ່ໃບລະມັດ
ທີ່ຜູ້ເລກ ໑໑໑.
ຂອບໃຈທີ່ໄດ້ໂທ
ໄປໃຫ້ຂ້າງໃໝ່
ເລຂາ ໗.

Khamlay Mounivongs

1^{er} novembre 2005



Phagna Ngôn

SANANIKONE

Mémoire politique

ຂໍອະທິບາຍອາໄສຈາກພາສາລາວ.

Avec les compliments
des auteurs

Phagna Ngôn Sananikone
Dr. Khamtay Mounivong
14 novembre 2005

Éditeur

Khamlay Mounivongs, Ph. D
833, Murdock
Chicoutimi, Qc, G7H 3Z6

Infographie et mise en page

Stevens Boudreault

Impression

Copies Deluxe Chicoutimi, Qc

© ISBN 2-9805507-0-1

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Québec, 1997
Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Canada, 1997

Table des matières

Note de l'éditeur	7
1. L'enfance	9
2. Au Lycée à Vientiane	11
3. Au Lycée colonial	13
4. L'instituteur à Vientiane	18
5. La conquête d'une femme.	20
6. L'instituteur à Savannakhet	25
7. L'administration laotienne	27
8. Les coups japonais	35
9. La résistance anti-japonaise	38
10. Le gouverneur de Vientiane	46
11. La politique laotienne	49
12. L'entretien avec un journaliste	52
13. L'épouse exemplaire	59
14. Les coups de Nèò-Lao-Hakxat	60
15. L'exil	66
16. ພາສາລາວ ກ່ອນ ມາ	75

NOTE DE L'ÉDITEUR

Dans chaque personne est remplie de bons et de mauvais souvenirs de vie. Ces souvenirs risquent de disparaître avec le corps sans que personne en soit au courant. A moins que quelqu'un les enregistre de quelque façon que ce soit.

«Les paroles s'envolent et les écrits restent » ce proverbe est toujours vrai. Si François Mitterrand, l'ex-président de la France ne l'avait pas écrit dans son testament, personne n'aurait su qu'il avait une autre femme et une fille dans sa vie que celle qui l'accompagnait dans ses déplacements officiels.

Si personne ne les réssuscite, ne les secoue, les souvenirs importants d'une personnalité lao tel que Phagna Ngôn Sananikone seraient partis avec lui et pour toujours. La jeunesse lao ou lao d'origine aurait perdu ce monument rempli de richesses.

Dans le but de préserver cette richesse, j'ai décidé de l'écrire. Il était dans sa grande période de convalescence, suite à une opération sérieuse. Dans son fauteuil il m'a merveilleusement livré dans son manuscrit ses souvenirs d'enfance, de jeunesse, de travail, de conquête d'une femme, de politique et de son exil. Le tout provenait tout droit de la mémoire d'un homme de 84 ans, en 1996.

Avant d'arriver à l'édification de ce document, nous devions échanger beaucoup de correspondances. L'un habite à Mantes La Jolie en France et l'autre à l'Université du Québec à Chicoutimi, province de Québec au Canada. J'ai dû faire des recherches supplémentaires afin de trouver des textes et des photos rares pour compléter et enrichir ce document.

Phagna Ngôn Sananikone n'a jamais abandonné sa conviction de paix et de démocratie pour son pays. Il représenta ses gouvernements dans les négociations importantes, avec la France pour obtenir l'indépendance sans déchirure, avec les Nèò Lao Hakxat (Pathet Lao) en vue de rétablir la paix, la neutralité et la concorde nationale.

Vous verrez dans ce livre, ses succès et ses déboires dans les négociations avec les Nèò Lao Hakxat, parti politique d'extrême gauche.

Nul doute que ce livre vous plaira et surtout vous donnera des connaissances sur la culture, l'administration et la politique laotiennes avant et après l'indépendance.

Khamlay Mounivongs Ph. D
éditeur

I. L'ENFANCE

Né le 29 décembre 1914 d'un père issu d'une famille modeste de Ban Sikhay nommé Thit Phéng, cultivateur de profession, et d'une mère appartenant à la «haute société» laotienne, Nang Khamkone, fille de l'oupahat Thit Khan, deuxième personnage de la hiérarchie administrative de Vientiane, j'étais le sixième d'une famille de neuf enfants.

- | | |
|-------------------|-------------------|
| 1. Thao Phay | 6. Thao Ngôn |
| 2. Nang Khamphiou | 7. Thao Phèng |
| 3. Thao Phoui | 8. Nang Kanha |
| 4. Nang Teune | 9. Thao Khammeung |
| 5. Thao Oun | |

Le nom de famille SANANIKONE a son histoire propre qui mérite bien une explication. Vers les années 1942-43, le gouvernement général de l'Indochine mettant des réformes à l'état civil du peuple indochinois, décréta que dorénavant chaque citoyen du Tonkin, de l'Annam, de Cochinchine, du Cambodge et du Laos, devait adopter un nom de famille. C'est alors que les dirigeants de notre famille se sont réunis pour se concerter sur cette question. Après de longs échanges des points de vue, il fut décidé que le titre honorifique attribué autrefois, par le Roi de Siam, à notre grand-père maternel, l'oupahat Thit Khan soit adopté comme notre nom de famille.

Et voici, les circonstances dans lesquelles le titre SANANIKONE fut attribué à notre grand père. Vers les années 1890, un peu avant l'arrivée des Français au Laos en 1893, l'ancien royaume du Lane Xang, tombant en décomposition, était placé sous le protectorat siamois. Le Siam devenu par la suite la Thaïlande y installa ses troupes militaires et une administration coloniale siamoise, assurée par un personnel local élu par le peuple. Notamment la province de Vientiane, capitale du Laos fut administrée par le chaomuong (gouverneur) Phagna Sy, le premier élu, porte drapeau de la famille Souvannavong, tandis que mon grand-père maternel, Thit Khan, élu au deuxième rang, fut nommé Oupahat faisant des fonctions d'adjoint au chaomuong.

L'oupahat Thit Khan fut notamment chargé de la collecte d'impôts payés par les habitants de Vientiane. Il s'était distingué par son activité sans faille et par son honnêteté sans pareille. Chaque année, il se rend à pied de Vientiane à Bangkok pour verser régulièrement les recettes d'impôts au Trésor siamois. Vientiane et Bangkok sont séparées d'une distance d'environ 600km. Et pour le récompenser de ses bons et loyaux services, le Roi de Siam lui accorda le titre honorifique de «Khun SANANIKONE». Le mot «Khun» est un grade de mandarins, tandis que le mot SANANIKONE est composé de deux particules: SANA et NIKONE qu'on pourrait traduire de la façon suivante: SANA veut dire vaincre, triompher, réussir et NIKONE, le peuple. Et l'ensemble SANANIKONE pourrait être traduit comme quelqu'un qui a triomphé du peuple ou quelqu'un d'origine populaire qui a réussi ou qui est victorieux.

Lorsque le nom SANANIKONE fut accepté comme nom de notre famille, il fut également décidé que tous les enfants descendants de Thit Khan, hommes et femmes, pourraient également porter ce nom de famille. On étendit également ce droit en faveur des cousins et des cousines de la ligne collatérale, qui étaient les enfants, des deux sexes, de notre grande tante, soeur aînée à Thit Khan à Ban Sithane-Neua, ainsi qu'à ceux de notre grande tante, soeur de notre grand-mère maternelle à Ban Phiavat. C'est ce qui explique le grand nombre d'hommes et de femmes portant le nom SANANIKONE à Vientiane au Laos.

En 1922, quand j'avais l'âge de 7 à 8 ans, il existait déjà l'École primaire du groupe scolaire Tafforin à Vientiane. Mais mes parents refusèrent de m'y envoyer, de crainte d'être maltraité par les écoliers vietnamiens, espiègles et tapageurs qui occupèrent presque toutes les classes. D'autre part des maîtres d'école exerçant dans cet établissement sont tous venus du Vietnam, de Saïgon et de Hanoï. Mes parents m'envoyèrent alors faire mes premières armes auprès des bonzes de la pagode Vat Simuong. Ces derniers m'avaient appris à lire, écrire le laotien et à compter, ce qui a énormément facilité mon passage à l'examen du certificat d'études élémentaires de 3 ans d'études.

Mais après c'était plus difficile, les écoles de pagodes ne permettaient pas d'approfondir le français. Pour passer mon certificat d'études primaires à la fin de la 6^{ième} année il a fallu m'y prendre trois fois et tripler la classe du cours supérieur avant d'obtenir en 1927 le fameux certificat d'études primaires. C'est un diplôme de fin d'études primaires de 6 ans. À ce stade d'étude, la sélection était sévère, car le parchemin était très convoité par les condisciples plus âgés qui s'en servaient pour entrer dans l'administration, soit comme instituteurs auxiliaires, maîtres d'école de village, infirmiers ou soit comme aides vaccinateurs vétérinaires etc.

II. AU LYCÉE À VIENTIANE

Après avoir obtenu mon certificat d'études primaires je suis entré au Collège Pavie à Vientiane où l'on venait d'instaurer le régime d'internat. C'est une institution d'enseignement secondaire, le seul au Laos qui accueille les élèves sévèrement sélectionnés de toutes les provinces du Laos. Les élèves admis doivent rester à l'internat où ils sont logés et nourris au frais du gouvernement. Ainsi, nous devrions être enfermés au collège jour et nuit pendant toute la semaine, sauf le dimanche, qui était notre jour de sortie. Nous devions suivre ce régime pendant quatre ans, durée normale de nos études primaires complémentaires. Élevés habituellement dans la nature et la liberté, nous les élèves laotiens, supportions très mal ce régime infernal. Et nous ne cessions de chercher les moyens de nous en évader de temps à autres. Un jour, nous avons eu l'idée de faire la belle, en sortant par la fenêtre du dortoir et en glissant le long du mur. L'initiative de cette opération a été trouvée par notre camarade Phoukhong (frère aîné du général Phoumi Nosavan, décédé en Thaïlande en 1985).

Au soir convenu et à une heure très tardive, car il nous a fallu attendre que tous les autres camarades de dortoir soient complètement endormis et surtout après que le surveillant d'études, Monsieur Lamache ait fait sa dernière ronde. Nous nous sommes réunis tous les trois dans la salle de bains, Khamphan Panya, Phoukhong et moi-même. Et après, l'opération d'évasion commença; Phoukhong

portant son violon en bandoulière, sortit le premier. Il descendit par la fenêtre en glissant le long du mur et en suivant la gouttière. Je suivis Phoukhong de près, ne portant rien sur moi, de façon à être prêt à intercepter Khamphan, le plus jeune, qui devait suivre en troisième position portant en bandoulière sa guitare, si jamais il faisait une chute. Heureusement, rien ne s'était passé, et nous étions enfin très heureux de toucher terre sans encombre. Après, Phoukhong partit tout seul en jouant du violon, en direction de Ban Phiavat (environ 700m) où il devait rencontrer Nang Khamdi, sa préférée. Il semble qu'elle devait l'attendre en travaillant sous la lumière d'une chandelle allumée. Quant à moi et Khamphan, ne sachant vraiment où aller, nous primes la direction du centre ville de Vientiane, en marchant lentement, à la cadence de la musique que mon ami jouait en grattant les cordes de sa guitare. Finalement, nous arrivâmes sans nous en apercevoir, au quartier de Haïsok à environ 1km du Lycée. Là, Khamphan s'arrêta et adossé à un poteau électrique, devant la maison de Nang Say, une fille qu'il aimait bien. Mon ami se remit à jouer de la musique en grattant les cordes de sa guitare classique, jetant de temps en temps un regard furtif en direction de la maison de la fille bien aimée qui resta obstinément obscure. Dans son fort intérieur, il aurait voulu par sa musique, réveiller Nang Say qui devait alors allumer la lumière chez elle, pour que nous puissions y monter et lui conter fleurette. Mais Nang Say devait être dans un sommeil profond, car il se faisait déjà très tard et point de lumière chez elle. Et lorsqu'il a terminé son répertoire de musique Khamphan décida de partir.

Et nous repartions toujours lentement, au son de la musique en direction de Vat Mixay, où nous savions qu'un marchand ambulant de «phö» (soupe tonkinoise) y attendait chaque nuit des clients noctambules retardataires. Et après avoir avalé chacun un grand bol de soupe chaude et réconfortante, nous reprenions le chemin du collège toujours en marchant au son de la musique. À l'arrivée au collège, Khamphan refusa de monter au dortoir en grimpant le mur, il disait avoir peur de tomber. Il m'a fallu y remonter tout seul pour traverser sur la pointe des pieds, tout le

dortoir complètement endormi, et en passant devant la chambre du surveillant qui, heureusement ronflait à tout rompre. Toujours sur la pointe des pieds je descendis par le grand escalier en bois, qui craquait à chacun de mes pas, pour venir enfin ouvrir la porte d'entrée à Khamphan. Ainsi, s'acheva notre première évasion de l'internat et nous étions très contents d'avoir réussi ce coup d'essai, qui en valait bien un coup de maître. Nous apprîmes plus tard que d'autres camarades de dortoir faisaient la belle de la même façon que nous. Mais nous trois étions fiers d'en avoir la paternité de l'initiative et d'avoir été leurs devanciers en matière d'escalade.

Aujourd'hui, en faisant un retour en arrière, nous nous sommes rendus compte de l'énorme inconscience dont nous avons fait preuve, en faisant la belle. Vraiment le feu n'en valait pas la chandelle. Pour quelques instants de liberté nous risquions gros une sévère punition, voire l'exclusion du collège, ce qui aurait compromis lourdement notre avenir si jamais nous avions été surpris en flagrant délit, soit par le surveillant d'études, soit par le Directeur du Collège, Monsieur Monteil qui faisait de temps en temps des rondes nocturnes autour du bâtiment de l'internat. Et nous remercions sincèrement le bon Dieu, de nous avoir sauvés d'un mauvais pas.

III. AU LYCÉE COLONIAL

Au Collège Pavie à Vientiane, l'enseignement était dispensé principalement par une équipe de professeurs vietnamiens, venus du Tonkin. Ils étaient recrutés parmi les diplômés de l'École de Pédagogie d'Indochine à Hanoï. Mes affections respectueuses et reconnaissantes s'adressent spécialement à l'un d'entre eux, nommé Lê-duy-Luong né au Laos, qui nous enseignait le français et qui m'avait réservé une amitié toute particulière.

Après quatre années d'études, j'ai obtenu en 1932, le diplôme de fin d'études primaires complémentaires, diplôme qui me permettait de poursuivre mes études secondaires. Et comme au Laos, en cette

période reculée, il n'existait pas d'établissements scolaires dispensant l'enseignement secondaire, je dus partir à Hanoï, Nord Vietnam avec quelques camarades pour entrer au Lycée du Protectorat en passant par Savannakhet, sud Laos. Pour atteindre cette ville, il nous a fallu prendre la chaloupe, qui nous y amenait après trois jours de navigation, avec escale à Paksane et Thakhek. De Savannakhet, un car de la compagnie Malpuech nous conduisit à DongHa où nous primes enfin le train trans-indochinois en direction de Hanoï. Et ce n'est pas facile d'y trouver de la place pour nous y installer ensemble, dans un même wagon, avec nos bagages. En cette période reculée, nous ignorions ce qu'est une valise en cuir ou en pâte à papier, nous trimballions nos bagages dans des malles en bois ou en fer, qui à elles seules occupèrent déjà presque tout le wagon. Et pour trouver une place près de nos biens, dans un train archibondé, il nous a fallu bousculer et batailler bien fort.

À l'arrivée au Lycée du Protectorat, au premier abord, nos camarades tonkinois se montrèrent très froids à notre égard; ils nous regardèrent comme étant des bêtes curieuses. Ils devaient croire avoir affaire à des gens moins civilisés qu'eux, venus d'un pays qu'ils connaissaient mal. Rien que le nom de notre pays, le Laos, devait leur rappeler le pays d'où venait un vent violent et orageux, qui s'abattait sur le Tonkin en une certaine période, détruisant tout sur son passage. Ils appellent ce vent le «Yolao» (vent du Laos).

Quelques jours après notre arrivée, on organisa une compétition triangulaire de tennis entre les élèves du Tonkin (Nord Vietnam), de l'Annam (Vietnam Centre) et du Laos, à l'intérieur du Lycée du Protectorat même. Khamphan Panya associé à Loc, un vietnamien né au Laos, défendait les couleurs de notre pays. L'équipe laotienne a écrasé à plate couture celle de l'Annam, pour, après disputer âprement la finale avec l'équipe du Tonkin, qui en est sortie finalement victorieuse, mais avec beaucoup de difficultés. À quelques mois de là, à l'occasion d'une visite officielle à Hanoï de sa Majesté l'Empereur Bao-Daï, l'Instruction publique de l'Indochine organisa des compétitions sportives entre les élèves des différents établis-

sements scolaires de Hanoï; Khamphan et moi-même, nous y participions au nom du Lycée du Protectorat. Et tous deux nous avons rapporté à notre établissement scolaire deux premiers prix : Khamphan avait rapporté le premier prix de course de fond de 800m tandis que moi, j'avais rapporté le premier prix de course de vitesse sur piste de 80m.

Les succès sportifs successifs que nous avons réalisés au tennis comme aux autres compétitions nous honoraient et nous faisaient remonter dans l'estime de nos condisciples tonkinois qui, alors acceptèrent de mieux nous considérer et certains d'entre eux se lièrent même d'amitié sincère avec nous.

Au Lycée du Protectorat, l'enseignement était dispensé par un corps de professeurs français dont la plupart enseignèrent aussi au Lycée Albert Sarraut à Hanoï, destiné aux jeunes Français mais où sont aussi admis quelques enfants des hauts fonctionnaires indigènes. L'un de ces professeurs Monsieur Lucas, professeur d'histoire et de géographie, a été même affecté après au Laos où il fut nommé Directeur général de l'enseignement public. Je me rappelle particulièrement bien d'un professeur vietnamien, nommé Hoang Co Nhi qui enseignait la physique et la chimie. C'était paraît-il un éminent professeur, le premier licencié ès sciences du Tonkin revenu de France. Il avait un grand défaut, celui de s'être adonné à l'opium dont il se droguait. En classe, tout en étant assis à son bureau, il somnolait en fermant les yeux, laissant tomber même parfois son porte-plume. Mais lorsque l'élève qui récitait sa leçon ou faisait une démonstration au tableau commettait une erreur, le professeur Nhi, toujours les yeux fermés le remettait en place en le corrigeant immédiatement. Avec lui, il n'y avait pas de notes moyennes, il donnait soit un zéro, soit un 19/20.

Un jour à la surprise générale, le Résident supérieur du Tonkin fit connaître, par lettre officielle, au Proviseur du Lycée du Protectorat qu'il ne pouvait pas accepter l'admission au Lycée des élèves boursiers venus du Laos, et ce pour la simple raison que le Laos n'avait pas participé à la construction de cet établissement scolaire.

Le Proviseur Autigeon et le Censeur Lacombe, qui nous avaient pris en affection, firent des démarches énergiques et en tous sens, afin de nous retenir au Lycée du Protectorat. Mais c'était en vain! Nous devions être renvoyés en direction du Lycée Pétrus Ky à Saïgon. Un jour donc, au beau milieu de l'année scolaire, on nous a remis dans le train trans-indochinois en partance pour Saïgon. À cette époque, le chemin de fer trans-indochinois était coupé par des travaux importants entre Nhatrang et Tourane (actuellement Danang). La liaison entre ces deux villes était effectuée par des cars affrétés spécialement. Quand nous arrivions à l'arrêt de Tourane, il était déjà presque minuit. Alors d'un commun accord, nous décidâmes de ne pas aller à l'hôtel, ce qui nous aurait coûté trop cher seulement pour quelques heures de sommeil. Nous décidâmes de ne pas dormir cette nuit là et de passer une nuit blanche sur la plage de Tourane, pour admirer à loisir la mer que la plupart d'entre nous ne connaissaient pas encore. Après nous être amusés à tremper nos pieds dans l'eau de la mer, et après avoir couru quelque peu sur la plage, la fatigue nous gagna. L'un après l'autre, nous nous allongions sur le sable autour de nos malles. Après, le sommeil nous assomma, et sans nous en apercevoir, nous passions la nuit à la belle étoile sur la plage de Tourane. Nous étions fatigués mais contents, surtout de n'avoir pas à payer les frais d'hôtel.

Maintenant nous étions déjà arrivés au Lycée Pétrus Ky; cet établissement de construction récente est composé de plusieurs bâtiments à étages, plantés au milieu d'un champ situé entre Saïgon et Cholon. Dans la cour il n'y avait pas d'arbres, seulement quelques plantes d'ornement nouvellement réimplantées ici ou là. Le Lycée Pétrus Ky recevait entre 2000 à 3000 élèves internes, dont la tenue vestimentaire réglementaire est le «Ao-baba» composé d'une veste sans col tenant le «Kouy-Héng» et d'un pantalon blancs avec une paire de sabots en bois, qui faisaient des bruits infernaux quand nous nous rendions, en rangs serrés, de la salle d'études au réfectoire.

Vers la fin de l'année 1935, c'était pour nous l'examen du secondaire de deuxième cycle, le baccalauréat 1ère partie.

Handicapés par une année scolaire tronquée en deux, moitié à Hanoï et moitié à Saïgon, nous suivions avec difficulté notre classe et nous nous présentions à l'examen fort mal préparés. Nous étions tous éliminés dès les épreuves écrites. Rappelons que l'examen français au niveau secondaire est composé de deux parties, la partie écrite et la partie orale. Notre camarade Kamphan Panya s'y était maintenu tout seul: il a été retenu par le jury de l'examen pour repasser les épreuves orales à la deuxième session, nous comptions beaucoup sur lui pour sauver l'honneur de notre groupe. Mais le miracle ne s'est pas produit, Khamphan a aussi raté l'examen. Le bilan final de notre groupe était décevant; aucun de nous n'avait réussi à l'examen. Comme le mal ne vient jamais seul, nous avons reçu un télégramme officiel du Laos, nous signifiant la suppression de notre bourse scolaire. Et après, c'était la dislocation générale. Nos camarades Phoukhong, Khamleuanh et Khambao renoncèrent aux études pour rentrer au Laos et se faire fonctionnaires, tandis que Khamphan Panya, Somlith Patthammavong et moi-même, avec l'accord de notre famille respective acceptant de prendre en charge nos frais d'études, nous nous rendions à Phnompénh pour redoubler notre classe au Lycée Sisowath, qui venait d'ouvrir ses portes. C'est au Lycée Sisowath que nous avons retrouvé nos camarades Leuam Insixiengmay, Tay Luongkhot et Nith Singharaj. Et plus tard, nous y étions rejoints par le prince Khamhing qui venait du Lycée Albert Sarraut à Hanoï. L'année suivante, est arrivé un nouveau groupe de diplômés d'études primaires complémentaires laotiens composé de Mademoiselle Ban Yénh Phimmasonne, Bouasy, Oudom Souvannavong et Phèng Sananikone (mon jeune frère). Au Lycée Sisowath, nous nous sentions bien à l'aise. En tout, dans notre classe, nous étions seulement une vingtaine, et la concurrence venant de la part de nos camarades cambodgiens semblait moins forte que celle que nous avons subie au Lycée Pétrus Ky.

L'année scolaire 1937 au Lycée Sisowath a été une année de grande réussite pour les élèves laotiens. Après l'examen du baccalauréat 2^e partie dont les sujets d'examen provenaient directement d'une académie française, la première promotion de bacheliers sortis du Lycée Sisowath, était composée ainsi qu'il suit :

- a) un bachelier cambodgien nommé You-Chouan;
- b) deux bacheliers vietnamiens : Hanh né au Cambodge et Chanh né au Laos;
- c) cinq bacheliers laotiens : Khamphan Panya, Somlith Pathammavong, Tay Luongkhot, Leuam Insixiengmay et moi-même.

Lorsque la nouvelle s'est répandue en ville, les Cambodgiens étaient mécontents de leurs compatriotes qui faisaient piètre figure devant les Laotiens. Il semble que S.M. le Roi Norodom Sihanouk était lui-même très furieux du résultat très faible de ses sujets. Il aurait même convoqué au Palais, les élèves cambodgiens ayant échoué à leur examen, pour les réprimander sévèrement. C'est surprenant que les Laotiens qu'ils appelaient communément les «mangeurs de riz gluant», pour ne pas dire les sauvages, aient mieux réussi que leurs camarades Khmers, honorables descendants des bâtisseurs d'Angkor Vat.

À notre retour à Vientiane, nous étions félicités, complimentés et fêtés par nos parents et nos compatriotes qui étaient fort fiers de nous. La plupart d'entre nous, décidions d'arrêter nos études et de nous faire fonctionnaires, seul Khamphan Panya partit faire des études de médecine à Hanoï. En cette période, pour entrer dans l'administration deux portes nous étaient ouvertes :

- a) l'administration laotienne où nous, les bacheliers pouvions être admis sur titre ou grade d'Oupahat (adjoint au Chaomuong) avec un salaire mensuel de 48 piastres;
- b) le service de l'enseignement où nous pouvions être nommés, par équivalence du baccalauréat au brevet supérieur, comme professeurs de l'enseignement primaire avec un salaire mensuel de 75 piastres.

IV. L'INSTITUTEUR À VIENTIANE

Leuam Insixiengmay a opté immédiatement pour l'administration laotienne et devint Oupahat. Son choix était déterminé par l'espoir

d'avoir un brillant avenir que lui réserve sa profession, car il espérait devenir plus tard chaomuong et chaokhouèng; tandis que nous trois; Somlith, Tay et moi-même, avons décidé d'entrer dans l'enseignement comme professeurs de l'enseignement primaire visant surtout à toucher le salaire de 75 piastres par mois, presque le double du traitement de l'oupahat. Affecté dans la province de Vientiane, j'étais chargé de la classe du cours supérieur du groupe scolaire Tafforin, pour préparer les jeunes Laotiens à l'examen du certificat d'études primaires. Dès le début de l'année scolaire j'étais convoqué au bureau de Monsieur Rochet, directeur général de l'enseignement au Laos. Il m'a fait la proposition suivante : «Je veux inclure dans le programme de l'enseignement primaire, l'instruction civique laotienne. Et je vous demande de m'en préparer des leçons adéquates. Si votre travail est bien fait et satisfaisant, il va sans dire que votre C.A.P. (certificat d'aptitude pédagogique) est d'avance acquis». Ce qui veut dire que si les leçons d'instruction civique que j'aurais rédigées étaient acceptées par Monsieur Rochet, je pourrais être directement titularisé dans le corps de l'enseignement sans avoir à passer l'examen obligatoire du C.A.P. Le marché étant conclu, je passais la majeure partie de mes nuits à rédiger les nouvelles leçons d'instruction civique, lesquelles ont été acceptées par monsieur Rochet. Et depuis, mes leçons d'instruction civique étaient distribuées aux maîtres des écoles primaires pour diffusion. Content d'avoir exécuté convenablement le contrat qui devrait finalement me dispenser de l'examen du C.A.P., je m'appliquais à donner des leçons à mes élèves, que je souhaitais voir réussir en grand nombre au certificat d'études primaires. Avant mon arrivée, à la classe du cours supérieur, des élèves laotiens connaissaient un piètre résultat. Chaque année, seulement un ou deux élèves étaient admis aux épreuves écrites du certificat d'études primaires, mais tous échouaient aux épreuves orales. Tenant absolument à ce qu'il y ait du changement, je me dépensais sans compter, acceptant même de donner des cours supplémentaires chez moi, à ceux de mes élèves qui désiraient se perfectionner.

En cette période, les punitions corporelles étaient admises; j'en faisais usage à tour de bras. Pour une faute d'orthographe

commise, ou une leçon mal apprise, c'était un coup de chiquenaude (makkok) ou de règle plate sur la tête de l'élève fautif. Cette méthode forte semblait donner satisfaction, car beaucoup de mes élèves, je croyais, avaient besoin d'être ainsi secoués. Je savais que mes élèves me détestaient. Aujourd'hui, devenus des directeurs de services, des généraux, ils me remercient de ma sévérité. Dans le temps, ni les élèves, ni les parents n'étaient conscients de la valeur de l'éducation. Mais plus tard, alors que j'étais déjà à Savannakhet, un incident est venu pour mettre fin à cette méthode de punition. Un jour au cours d'une leçon, un élève vietnamien nommé Hang, se mit à manger furtivement des mangues vertes salées au sel, ne prêtant qu'une oreille distraite à la leçon que j'étais en train de donner. Je m'approchai de lui avec l'intention de cogner ma règle plate sur sa tête; m'apercevant faire le geste de le frapper, il s'esquiva et cogna son front contre le rebord de sa table. Le sang coulait à flot, tâchant de rouge sa figure et sa poitrine. Pris de peur, je fis appeler son père afin de lui expliquer mon geste et lui présenter mes excuses; mais celui-ci était compréhensible et loin de me reprocher cette punition, il m'a même demandé de continuer ce même traitement avec son fils, pourvu que celui-ci n'en soit pas sourd ou borgne. J'en étais content, mais à partir de ce jour, je renonçai à appliquer des punitions corporelles à mes élèves. Les résultats de fin d'année scolaire 1937-38 étaient fort encourageants. Je réussissais à faire sept certifiés primaires sur 35 élèves. C'était considéré déjà comme un très bon résultat. Je me suis dit que mon coup d'essai valait bien un coup de maître, d'autant plus que je n'avais fait aucune préparation pour devenir pédagogue.

V. LA CONQUÊTE D'UNE FEMME

C'est dans l'euphorie de mes succès scolaires, que brusquement j'étais surpris par un accident de parcours conséquence d'une complication sentimentale; ce qui m'a obligé à me marier rapidement et avant la date prévue. Voici l'histoire que m'est arrivée: j'ai rencontré la première fois ma femme Khanthary aux abords d'un

terrain de football à Vientiane, ceci ne veut point dire que Khanthary jouait avec nous au football, mais Khanthary qui venait d'être majeure à cette époque était belle à croquer. D'ailleurs elle venait d'être élue la plus belle fille de Vientiane à l'occasion de la dernière fête de That Louang. À la différence des autres jeunes filles laotiennes de l'époque, elle aimait assister aux matchs de football ou le soccer en gesticulant et en criant à pleins poumons des compliments à l'adresse des joueurs qui venaient de faire une belle démonstration. Et je me trouvais moi-même heureusement parmi les footballeurs qui recevaient des compliments de Khanthary. D'ailleurs, j'étais un footballeur de renom faisant partie de l'équipe nationale du Laos, connu à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, à Hanoï, Hué, Saïgon et Phnompénh. Par la suite, j'ai rencontré Khanthary souventes fois chez elle-même, où j'étais venu rencontrer son frère Bouaket capitaine de notre équipe nationale de football, pour parler de l'équipe que nous mettrions sur pied en vue du prochain match. Après ces discussions avec le capitaine de football, il me restait encore, chaque fois un temps assez long pour me permettre de faire un brin de causette avec Khanthary, afin de nous habituer l'un à l'autre. À la longue nous nous comprenions parfaitement bien, et nous aimions bien sortir ensemble, surtout quand Khanthary devait se rendre quelque part aider à la préparation des fêtes de familles, je lui servais toujours de cavalier servant. Je lui tenais compagnie à l'aller comme au retour, de jour comme de nuit. Nous voyant constamment ensemble, les jeunes filles et les jeunes garçons de notre âge commencèrent déjà à jaser et à répandre le bruit que Khanthary et moi-même nous nous aimions bien et nous nous marierions très bientôt. Cette propagande gratuite a été largement diffusée à Vientiane, si bien qu'aucun garçon de notre âge n'osait flirter avec Khanthary afin de la séduire et de la détourner de moi; tout le monde était tellement sûr que nous nous marierions. A la fin, notre projet de mariage a failli mal tourner, et ne devenir qu'un simple rêve.

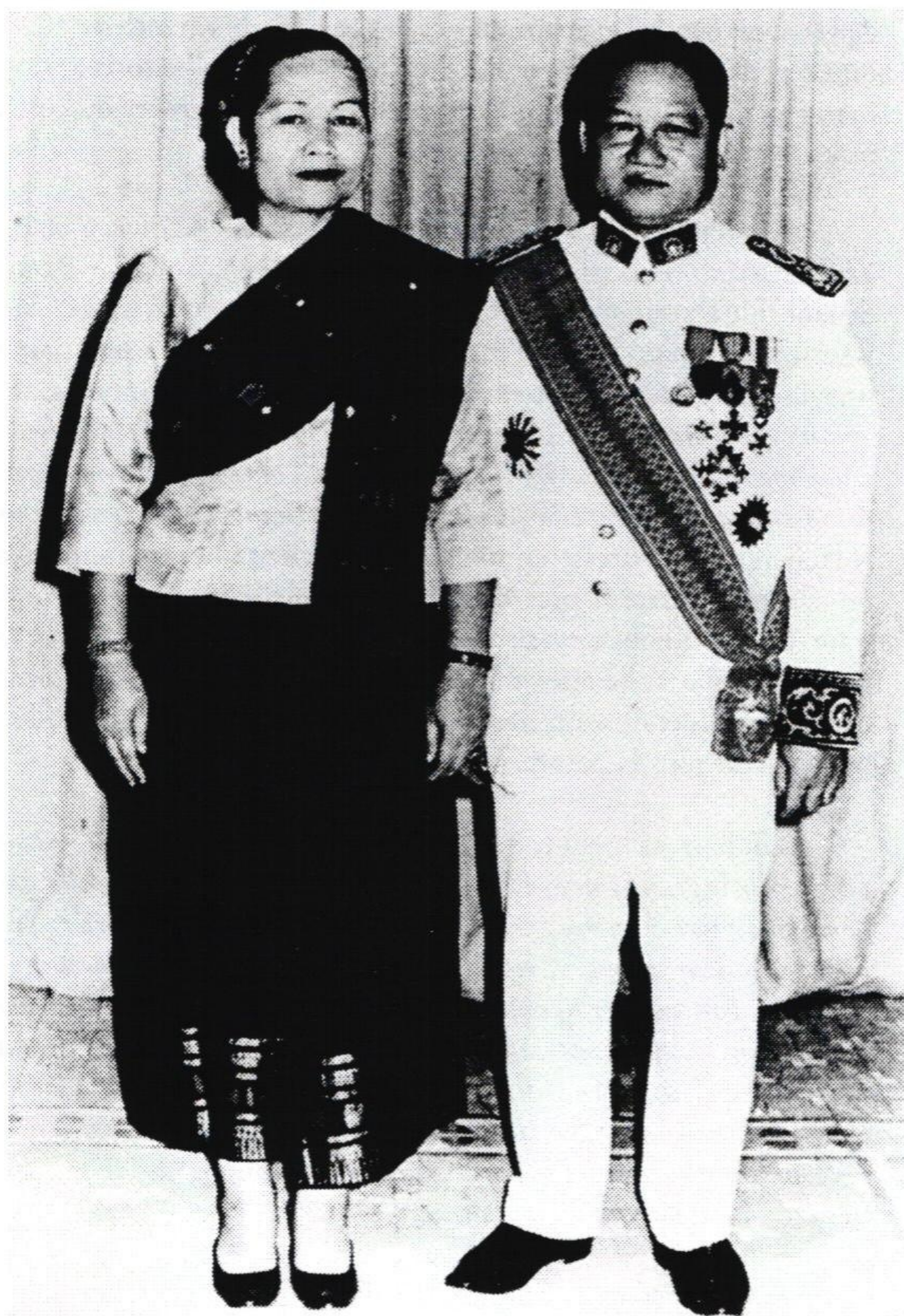
En effet, un vieux fonctionnaire de l'âge de notre oncle Phouï, s'est mis en travers de notre route. Cet homme déjà marié en premières noces, était devenu veuf, par suite du décès de sa femme.

Il s'est ensuite remarié, mais cette fois sa femme l'a simplement quitté. Alors qu'il était veuf et divorcé, il s'est amouraché subitement de Khanthary qu'il voulait pour femme. Il a envoyé auprès des parents de celle-ci, une délégation pour demander, en bonne et due forme la main de Khanthary, en donnant des précisions suivantes: *Si les parents étaient d'accord pour ce mariage, ils pourraient éventuellement exiger telle ou telle somme pour dot, qui serait d'avance acceptée par lui. Et si Khanthary accepte de devenir sa femme, tous les biens qu'il possédait tels que: terrains, maison, appartements à louer et rizière, lui seront donnés comme biens de communauté, dès le premier jour du mariage.*

Les parents de Khanthary qui sont de vieux laotiens traditionalistes, n'ayant d'autre désir que celui de permettre à leur fille de se marier dignement et de créer sa famille propre, sans tenir compte des questions d'amour ou de coeur, étaient alléchés par les propositions attrayantes du vieux postulant; ils exhortèrent leur fille à accepter de se marier avec lui. Ils revenaient encore à la charge les jours suivants, mais Khanthary continuait à y opposer son refus.

Voyant que l'affaire a pris une mauvaise tournure, j'ai décidé d'y mettre fin en faisant demander la main de Khanthary par une délégation de parents de Ban Phiavat. Avant de me donner leur réponse, les parents de Khanthary tenaient tout d'abord à consulter un devin pour savoir l'avenir qui serait réservé éventuellement à notre union, et ce dans le respect des moeurs et coutumes lao millénaires.

Après de longs et compliqués calculs à partir de nos dates de naissance, le devin, au nom prédestiné de Chane Khoukhi, annonça solennellement: *«Thao Ngôn et Nang Khanthary ne sont pas destinés à être mari et femme. D'après le résultat de mes calculs, ils seraient comme deux méchants tigres qui s'entre déchireront à belles dents s'ils sont condamnés à vivre ensemble dans une même grotte. Si l'on persiste à les marier l'un à l'autre, leur mariage sera rompu par le décès de l'un d'eux, dans un délai d'un an après la célébration du mariage».*



Phagna Ngôn en 1975 était encore membre du parlement laotien.
«Le mari qui est devenu dignitaire grâce au savoir faire de sa femme».

Après avoir entendu cette sentence, les parents de Khanthary étaient devenus inflexibles; ils n'accepteraient jamais d'autoriser notre mariage, qui pourrait être la cause inévitable de la mort de l'un de nous deux.

Et maintenant, ils sont plus que jamais résolus à marier Khanthary au vieux garçon. Chaque jour ils revenaient à la ressource de leur fille en réitérant les grands avantages d'un tel mariage. Mais Khanthary tenait bon; avec un courage que je n'aurais jamais imaginé, elle répondit nettement à ses parents en ces termes cassants: «*Non! mes chers parents, je ne me marierai jamais avec cet homme. Et si vraiment je ne peux pas me marier avec Ai Ngôn, qui a tout mon coeur, je consentirai à rester vieille fille jusqu'à la fin de mes jours*». Les parents se fâchèrent et n'adressèrent plus la parole à leur fille, avec laquelle ils ne communiquèrent plus que par l'intermédiaire d'une soeur ou d'un frère. Khanthary se trouvait complètement isolée dans sa propre famille. Elle était vraiment seule et seule contre la coalition de ses parents et de ses frères et soeurs. Personne dans sa famille ne lui adressait plus la parole.

Un jour, sa soeur cadette Orady lui raconta: «*Les parents vont faire venir le grand oncle, l'homme le plus méchant de la famille, pour demander votre dernière parole. Si vous acceptez de vous marier avec le vieux monsieur, tout sera réglé. Mais au contraire, si vous persistez à refuser de vous marier avec lui, ils ordonneront au grand oncle de vous donner une bastonnade sans merci*». Craignant cette éventualité, Khanthary chercha à s'enfuir. Mais avant de prendre cette décision, elle se débarrassa de tous les bijoux prêtés par les parents pour les placer en un lieu sûr et s'en va, à l'insu de tout le monde, se cacher quelque part dans les environs de Vientiane.

C'était par la nuit noire, que j'étais allé la chercher dans sa cachette où elle s'était réfugiée entourée des amis les plus fidèles de Ban Khoualouang. Nous nous tombions l'un dans les bras de l'autre, et pleurions à chaudes larmes. Nous pleurions de dépit, de chagrin et de tristesse, pour n'avoir pas été compris par les parents.

Et ensuite, quand nous nous trouvions tous les deux seuls enlacés l'un contre l'autre, nous continuions à pleurer de plus belle. Cette fois-ci, nous pleurions de joie pour être entièrement l'un à l'autre, sans aucun obstacle entre nous. Et depuis cette nuit du 1er mai 1937, nous sommes devenus, d'un commun accord, mari et femme par notre seule volonté, sans avoir à tenir compte de l'avis des parents, sans qu'il y ait eu cérémonie de mariage.

Notre façon de procéder a été diversement commentée et diversement appréciée. Les uns, notamment les vieilles personnes attachées aux vieilles traditions, aux moeurs et coutumes, nous reprochèrent de nous mal conduire en important les nouvelles moeurs des temps modernes. Nous sommes des enfants gâtés et ingrats, nous ne réussissons pas dans la vie. Les autres, les plus jeunes, ceux-là mêmes qui attendirent de pouvoir user de leur liberté de se marier selon leur volonté plutôt que selon le bon vouloir de leurs parents, nous apprécièrent et nous considérèrent comme leurs idoles: Roméo et Juliette.

VI. L'INSTITUTEUR À SAVANNAKHET

En 1939, j'étais muté au groupe scolaire de Savannakhet où j'avais à diriger une classe mixte de garçons et de filles laotiens et vietnamiens. Comme le Directeur général de l'enseignement au Laos m'a présenté à Monsieur Mông, un vieil instituteur faisant fonctions de Directeur du groupe scolaire de Savannakhet, comme son successeur éventuel, après sa mise à la retraite, qui allait survenir vers la fin de l'année scolaire, une certaine rivalité est née entre nous deux. Et c'est peut-être par jalousie que Monsieur Mông a refusé de m'assister en quoi que ce soit, me laissant me débrouiller tout seul.

Au bout de quelques mois, c'était l'incident de frontière franco-siamois, provoqué par le Siam qui, en dénonçant l'accord franco-siamois du 13 octobre 1893 sur la délimitation de frontières entre l'Indochine française et le Siam, envoya des troupes siamoises

attaquer les frontières du Cambodge et du Laos. C'est alors que l'Armée française en Indochine envoya des troupes françaises le long du Mékong afin de défendre le territoire laotien. Nos salles de classe ont été réquisitionnées pour servir de cantonnement aux militaires. Évacué sur Ban That à 15 kilomètres de Savannakhet avec la population laotienne de cette ville, j'organisais ma classe dans une pagode en y réunissant ceux de mes élèves qui y étaient présents. J'ai accepté de recevoir les élèves des cours moyens de 1^{ère} et de 2^è année. Et la classe fonctionnait tant bien que mal.

Vers la même période, il m'est arrivé une histoire baroque, que je n'oublierai pas de vous raconter ici. Un jour, au bord de la route de Savannakhet à Ban That, je me mis à chasser les coqs de bruyère, qui abondaient dans ces parages. Je chassais avec un appeau vivant, un coq domestique spécialement dressé pour cet effet, qui en chantant attirait le coq de bruyère vers les pièges que je venais de poser. C'était dans le but de capturer le coq sauvage que je me proposai d'utiliser comme reproducteur, afin d'avoir plus tard des coquelets bâtards, chantant exactement comme des coqs de bruyère authentiques; je comptais utiliser ceux-ci comme appeaux. Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'entendis la sommation: «qui est là? Levez les bras?» C'étaient deux militaires français qui me braquèrent leur fusil. Ils montaient la garde d'un canon de grand calibre camouflé et placé pas loin de l'endroit où j'ai posé mes pièges. Ils m'ont pris pour un espion envoyé par l'ennemi. Ils m'arrêtèrent et m'emmenèrent à Savannakhet pour me remettre à leur chef, qui descendait au Bungalow. Lorsque celui-ci s'est présenté, j'étais heureux de reconnaître en lui Monsieur Larcher mon ancien chef direct, directeur du groupe scolaire Tafforin, mobilisé pour la circonstance comme lieutenant commandant d'artillerie des troupes de Savannakhet. Après quelques explications données par mes soins, il me libéra non sans m'avoir offert un petit apéritif. J'étais heureux du dénouement de l'affaire, mais je me garde bien de recommencer ma partie de chasse au coq de bruyère.

À quelques mois de là, l'incident de frontière franco-siamois étant clos, les troupes militaires disposées le long du Mékong furent

relevées, et nos salles de classe nous ont été heureusement rendues. Comme l'examen du certificat d'études primaires était proche, j'ai travaillé d'arrache-pied afin de rattraper le temps perdu. De ma propre initiative, j'ai supprimé de mon emploi du temps, les séances de dessin, d'écriture et même de gymnastique, afin de consacrer plus de temps à la préparation intensive de mes élèves qui ne devraient plus faire que la dictée, la rédaction et les mathématiques. L'opération a bien réussi, car j'ai obtenu en fin de l'année scolaire 1939, un résultat inespéré. Avec onze certifiés primaires sur 35 élèves présentés à l'examen. J'en étais fort content, tout en espérant devenir, sans histoire, directeur du groupe scolaire de Savannakhet à la mise à la retraite de Monsieur Mông. Mais mon rêve était de courte durée.

La semaine suivante, j'ai reçu une convocation à Vientiane pour passer l'examen du certificat d'aptitude pédagogique, comme l'exigeait le règlement de l'enseignement public. L'examen écrit, je me souviens encore très bien portait sur « *l'influence de l'enseignement de l'histoire sur le caractère de l'enfant* ».

Naturellement, me présentant à l'examen sans aucune préparation préalable, je n'avais pas en ma possession aucun livre de pédagogie, comme il fallait s'y attendre j'y ai piètrement échoué. Le jury des examinateurs était venu de Hanoï et Monsieur Rochet, qui d'ailleurs était parti en vacances, ne pouvait m'apporter aucune aide.

VII. L'ADMINISTRATION LAOTIENNE

Écoeuré et surtout mécontent que Monsieur Rochet n'ait pas tenu sa promesse, je décidai de quitter l'enseignement pour bifurquer dans l'administration laotienne. Reconnaisant son erreur, Monsieur Rochet n'a rien fait pour s'opposer à mon départ de l'enseignement, alors qu'avant moi, une démission était chose impossible dans cette profession de pédagogue. Très sportivement, Monsieur Rochet a transmis ma demande de démission de l'enseignement pour entrer dans l'administration laotienne à Monsieur le Résident Supérieur au Laos, avec un avis favorable. Et une fois admis dans le cadre de

l'administration laotienne, j'étais affecté dans la province de Khammouane, comme Oupahat de deuxième classe, faisant fonctions de chaomuong de Thakhek et d'adjoint au Chao khouèng, chef de province.

Cette province de Khammouane était composée de quatre muongs ou comtés: Thakhek, Hinboun, Mahaxay et Khamkeuth. Elle comptait en tout 39 fonctionnaires de différentes catégories et très hiérarchisés, samiens, phouxoueïs, oupahats et chaomuongs. Aucun d'eux ne savait, ni lire, ni écrire, ni parler le français. J'étais donc parachuté dans un royaume d'aveugles, dont j'étais le seul borgne. C'est pour cela que le Résident de France, chef français de la province, qui m'avait pris immédiatement en affection, m'avait demandé de lui servir d'interprète officiel, quand il recevait le Chaokhouèng, mon chef direct, ou quand il partait en tournées administratives à travers des villages, donnant des consignes en matière d'agriculture et d'élevage ou recevant des doléances des personnes se trouvant en situation difficile. Ces tournées très fréquentes et de durée de deux à trois semaines chacune, me conduisirent dans tous les coins et recoins de la province. Et très vite, j'étais devenu populaire auprès de la population de Khammouane.

Nouvellement arrivé à Thakhek, avec le titre ronflant de chaomuong (chao=patron ou propriétaire et muong=circonscription, comté) alors que j'étais âgé seulement de 24 ou 25 ans, j'étais partout regardé avec une curiosité admirative, car autrefois pour accéder à ce poste, nos mandarins devaient attendre d'avoir l'âge de 50 à 60 ans, vers le déclin de leur vie administrative, car ils n'avaient pas fait d'études régulières et leur seul bagage intellectuel n'est que celui récolté lors de leur lecture sur les feuilles de latanier (livre ancien) pendant leur séjour obligatoire dans la pagode pour porter le froc. J'étais sans doute admiré, mais beaucoup de mes administrés attendaient de voir si moi-même qu'ils appelaient déjà le «petit chaomuong» je serais à la hauteur de ma tâche avant de me juger.

Je m'attachais alors à apporter des modifications dans la méthode de travail de façon à rendre plus faciles et plus rentables nos

relations avec la population. Ainsi, je supportais très mal la cérémonie d'audience accordée autrefois par le chaomuong aux notabilités ou simples habitants, qui étaient obligés de s'asseoir à même le plancher, et de se prosterner à terre pour présenter leurs doléances. Je fis installer des chaises et des bancs devant mon bureau à l'intention de mes visiteurs, afin de leur permettre de présenter leurs doléances librement et avec aise dans la position assise, avec le sentiment de parler d'égal à égal avec moi. Et cette petite démocratisation fit beaucoup de plaisirs aux notabilités: phobans et tasséngs dont la plupart comptaient déjà 20 ou 30 ans de bons et loyaux services.

Le chaomuong disposait pour sa garde personnelle d'un corps des gens armés, appelés partisans, qui l'accompagnaient dans ses déplacements à l'intérieur des muongs. Ils portèrent de vieux fusils Mousqueton résidus de la première guerre mondiale de 14-18, avec autour de leur ceinture, une cartouchière en cuir pleine de munitions, qui sont depuis longtemps périmées et dont quelques-unes seulement pouvaient être encore utilisées. Mais cela importait peu; pourvu que le chaomuong soit escorté de partisans armés, son autorité était renforcée. Les partisans étaient aptes à tout faire. Notamment ils préparaient avec le concours des femmes du village, les repas du chaomuong en tournée administrative. Lorsque le repas était prêt, le chef des partisans procédait préalablement à la cérémonie d'expertise de chaque plat, en y goûtant lui-même. C'était seulement après un avis favorable, donné par le chef des partisans, que le chaomuong pouvait alors commencer son repas. Il se mettait tout seul à table et personne ne pouvait s'approcher de lui. Je désapprouvais totalement ces coutumes, et lorsque je pris possession de mes fonctions de chaomuong de Thakhek, j'essayais par tous les moyens de faire tomber cette sorte de cloison existant et entretenu entre l'administrateur et ses administrés. Ainsi, je supprimai la cérémonie d'expertise des aliments fait par le chef des partisans avant chaque repas, et en même temps pour faire passer le courant entre les deux parties et faire disparaître cette pénible atmosphère de constante suspicion entre elles, je conviais à ma table les notabilités ainsi que leur épouse à partager mon repas.

Au premier abord ils étaient réticents à accepter mon invitation, mais j'insistais en faisant référence au vieil adage sur l'hospitalité laotienne qui veut que «le chao heuane phakhao, chao lao pha kinh» (le propriétaire d'une maison accompagne les amis qui y entrent, tandis que le propriétaire d'une bouteille d'alcool doit donner l'exemple pour entraîner les autres à boire). Finalement, touchés par ma sincérité, ils s'inclinèrent en apportant, qui un poisson, qui des oeufs durs, qui un poulet, qui des fruits et qui des légumes. Ainsi très vite notre table était transformée en banquet et c'était avec joie que nous mangions ensemble. Je n'oublierais pas de mentionner le détail suivant: avant de quitter le village qui me recevait, je n'oubliai jamais de faire régler jusqu'aux centimes, les frais d'épices, d'ingrédients et de nourriture consommés pendant mon séjour, alors qu'avant moi, ces frais étaient laissés à la charge des notabilités. Ce geste apporte donc, une dorure supplémentaire à mon blason.

Une tâche importante du chaomuong était la collecte des impôts. Il profitait de ses passages dans les villages pour recevoir des Phobans et Tasséngs le montant des impôts que ces derniers avaient préalablement collectés. Si par hasard il y manquait une certaine somme: 2 ou 3 piastres, le notable responsable est tenu de rembourser cette somme, séance tenante, de ses propres deniers, en vendant au besoin, un cochon, un boeuf, un buffle ou même une rizière. Autrement le notable fautif devait être arrêté et emmené sous les carcans à Thakhek pour un emprisonnement préventif.

Quant à moi, je trouvais cette méthode trop autoritaire et déshonorante pour nos notabilités. Et je me montrais plus indulgent à l'égard de nos Phobans et Tasséngs, en leur accordant un délai convenable, pour combler le trou si jamais il manquait quelque chose au montant des impôts. Et presque toujours, les impôts rentrèrent normalement, sans que nos serviteurs, les Phobans et Tasséngs, en soient inquiétés d'une quelconque manière.

Une autre tâche importante du chaomuong était de réquisitionner et de fournir au service des travaux publics des

travailleurs obligatoires, destinés aux divers chantiers routiers. Autrefois, le chaomuong lançait des ordres de réquisition aux Phobans et Tassèngs. Ceux-ci envoyèrent aux divers chantiers, sans aucune sélection, des coolies selon le plan établi par les Travaux Publics. Pourvu que le nombre de travailleurs soit conforme au nombre de coolies demandés, le travail était considéré comme fait. Et souventes fois on recevait après, le rapport des travaux publics signalant la désertion de certains travailleurs en période de travail.

Je devais alors procéder autrement. Je mis à l'écart ceux qui avaient des problèmes; par exemple ceux qui sont malades, ceux dont la femme venait d'accoucher ou de tomber malade, etc. Étaient également écartés, les travailleurs qui arrivèrent avec une provision insuffisante de riz pour la durée de 14 jours de séjour aux chantiers ou ceux qui n'avaient pas apporté avec eux des outils nécessaires pour le travail: coupe-coupe, hache, pelle notamment. Et j'envoyais les travailleurs restants aux chantiers avec promesse de remplacer éventuellement ceux que j'ai retirés du contingent. Ainsi les travailleurs que j'envoyais au chantier étaient valides et aptes au travail, avec une provision de riz suffisante et disposant d'outils nécessaires pour le travail. Et depuis, les travailleurs venant du muong de Thakhek ne désertaient plus les chantiers comme ils le faisaient auparavant. Cet arrangement donna satisfaction à l'ingénieur chef du service provincial des travaux publics.

À propos de réquisition de travailleurs obligatoires, j'aimerais bien rapporter ici l'anecdote suivante qui, malgré moi, m'honore beaucoup. Un jour, je reçus la visite de trois des coolies que je venais d'envoyer au chantier d'exploitation de latérite au PK8 (PK, point kilométrique) sur la route de Hinboun. Ils m'ont signalé que leur chef d'équipe vietnamien acceptait de l'argent de trois autres de leurs camarades, qui étaient déjà rentrés chez eux. Et le chef de chantier, en les menaçant d'un bâton à la main, exigea que chacun des coolies restants, fournissent désormais deux mètres cubes de latérite par jour, c'est-à-dire qu'ils devaient travailler double. Ils refusèrent ces conditions de travail qui leur sont imposées. Je leur ai fait une leçon de morale et leur recommandai de revenir au chantier, afin de

terminer normalement leur période de travail obligatoire, en fournissant chacun un mètre cube de latérite par jour. Et si le chef d'équipe continuait à exiger d'eux deux mètres cubes de latérite par jour et par personne, ils pouvaient s'y opposer catégoriquement. Et je ne sais pourquoi j'ajoutais «et s'il vous menace de son bâton vous n'avez qu'à lui casser la figure». Finalement ils acceptèrent de retourner au chantier.

Le lendemain, ces mêmes visiteurs, avec tous leurs bagages et leurs outils de travail, revenaient me signaler qu'à la suite d'une querelle au sujet de leur travail avec le chef d'équipe qui les menaçait de son bâton, ils s'étaient défendus en le frappant à la tête à coups de manche de hache. Il était tombé sans connaissance, baigné de son sang. Et peut-être était-il déjà mort.

Pris d'une peur subite, je me vis déjà empêtré dans une affaire d'homicide volontaire qui, peut-être m'amènerait au tribunal et en prison. Et c'en était fait de mon avenir. En toute hâte je courus auprès du Résident de France qui seul pouvait me tirer d'affaire. Celui-ci dépêcha sur place le commissaire provincial de police Monsieur Chiavérini pour un complément d'enquête. Au bout de quelques heures, le commissaire de police était de retour, accompagné du chef d'équipe du chantier d'exploitation de latérite du PK8, portant une large blessure au front, et dont les vêtements étaient teints de rouge. Selon le rapport verbal qu'il fit au Résident de France, le chef d'équipe reconnut avoir menacé les travailleurs laotiens de son bâton; il avoua aussi avoir reçu de l'argent de trois autres travailleurs laotiens, qui seraient déjà rentrés chez eux. La sentence du Résident de France était tombée immédiatement; le chef d'équipe était entièrement responsable de ce qui s'est passé. Comme il s'était, d'autre part, corrompu en se faisant acheter par les travailleurs qui voulait rentrer chez eux avant la fin du travail obligatoire, il était licencié du service des travaux publics, après avoir fait un mois de prison.

Quant à moi, j'étais très satisfait de l'aboutissement heureux de l'affaire. Mais les trois travailleurs laotiens responsables des coups

et blessures volontaires sur la personne de leur chef d'équipe étaient aux cieux. Ils étaient heureux de n'être pas punis pour avoir frappé le chef d'équipe, et par dessus le marché, ils pouvaient quitter le chantier après y avoir fait seulement quelques jours de travail obligatoire. Sur le chemin de retour à leur village, ils ne cessaient de raconter leur histoire à qui voulait les écouter. D'autre part, ils ne tarissent pas d'éloges sur moi particulièrement en déclarant: «Il est formidable notre petit chaomuong, il est capable de nous protéger dans des cas difficiles. En voilà une valeur réelle, il est comparable au «tout petit piment qui peut rendre épicée toute la viande de l'éléphant» (ce qui équivaldrait à l'expression: aux âmes bien nées, la renommée n'attend point le nombre d'années).

Comme une traînée de poudre, la nouvelle s'était répandue dans toute la province Khammouane, et très vite je devins très populaire, en remontant dans l'estime et dans le respect de mes administrés. D'autre part, afin d'éviter que de pareils incidents ne se reproduisent dans l'avenir, le service provincial des travaux publics, avait décidé de remplacer les chefs d'équipe et les chefs de chantier vietnamiens, par des recrues laotiennes. C'est depuis cette date que les chantiers des travaux routiers dans la province de Khammouane sont dirigés par des Laotiens, chose bien rare dans d'autres provinces.

Maintenant certaines personnes seraient curieuses de savoir, si ma famille déjà habituée à dépenser 75 piastres du traitement du professeur, pouvait joindre facilement les deux bouts du mois avec seulement 48 piastres du traitement de l'Oupahat. Bien sûr, d'après les chiffres, l'Oupahat gagnant moins, devait vivre moins bien que le professeur mais la réalité était tout autre.

Des us et coutumes, des usages millénaires, des pratiques non écrites, que nous ignorions jusqu'ici, rapportaient à l'Oupahat, des avantages compensatoires énormes :

- Dès la première récolte de riz, les habitants excellaient à qui mieux mieux, à apporter au chaomuong des échantillons de leur riz nouveau (c'est le geste similaire des vigneron français qui voulaient

faire goûter leur nouveau vin de l'année aux personnalités importantes dans leur voisinage). Ils envoyaient chacun une petite quantité de riz, entre trois et six kilogrammes. Mais quand ces échantillons de riz nouveau arrivaient des quatre coins de muong, cela faisait finalement une quantité non négligeable pour la femme de l'administrateur.

- Lors de leur fête rituelle annuelle, les Laotiens abattaient un buffle ou un boeuf. Et l'usage voulait que les bonnes pièces de l'animal abattu, soient envoyées au chaomuong, en guise de faire part de leur fête.

- Après une pêche fructueuse effectuées dans des lacs ou étangs municipaux et communaux, les plus beaux poissons étaient envoyés au chaomuong, le patron de la circonscription.

- Quand un chasseur descendait, dans la limite de la circonscription, une victime importante: un gaur, un cerf, un chevreuil, il envoyait de la bonne viande fraîche, ou à défaut de la viande boucanée au chaomuong.

- Deux fois par mois, aux jours dits «religieux», les Laotiens ne travaillaient pas aux champs. Alors par groupes de 4 à 6 personnes, ils se rendaient en ville pour faire des emplettes à Thakhek où ils passaient généralement une ou deux nuits. De préférence, ils descendaient dans la maison du chaomuong dont la sécurité est assurée par des partisans armés. Et en prévision de leur séjour, ils amenaient avec eux du riz blanc et des provisions de toutes sortes: poissons (vivants ou séchés), viandes fumées ou boucanées, poulets et canards vivants. Naturellement en deux jours, ils n'arrivent pas à consommer toutes leurs provisions; ils en laissent à la disposition de la maison hôte. Et au fur et à mesure que les jours passaient, des grandes jarres pleines de riz blanc, des seaux pleins de poissons vivants, des paniers pleins de poissons séchés ou de viande fumée, des cages pleines d'oiseaux de basse-cour, s'accumulaient chez le chaomuong, dont la femme n'avait point besoin d'aller au marché; elle avait de tout et à portée de main pour préparer la cuisine quotidienne de sa maisonnée.

Enfin, finalement tout en gagnant seulement 48 piastres par mois, l'Oupahat pouvait faire plus d'économie que le professeur, qui touche 75 piastres par mois. C'est curieux mais vrai! Dans les deux cas le logement était fourni par le gouvernement.

VIII. LES COUPS JAPONAIS

Le coup d'Etat militaire japonais du 9 mars 1945 renversant l'autorité coloniale française, m'avait surpris alors que j'étais toujours à la tête du muong de Thakhek. J'étais ainsi témoin oculaire des mauvais agissements des militaires japonais en cette occasion. Je me rappelle de ces événements, comme s'ils dataient seulement d'hier. Dans la soirée du 9 mars 1945, par groupe de 10 ou de 12 personnes, les soldats japonais fouillèrent, une à une toutes les maisons de Thakhek afin d'y arrêter les fonctionnaires, les militaires, les gendarmes et les civils français qu'ils mettaient en résidence surveillée au Bungalow. A quelques jours de là, un détachement militaire était venu chercher une dizaine de Français, tous chefs de famille et fonctionnaires ayant plus ou moins collaboré avec moi. Ils les amenèrent hors de la ville de Thakhek, pour les massacrer sans aucune pitié et sans aucune raison plausible, si ce n'était que les autorités japonaises voulaient par ces actes, faire simplement peur aux Laotiens pour les rendre plus dociles à collaborer avec eux. Ces actes barbares et sauvages m'avaient beaucoup écoeuré et je décidais de quitter mon poste de chaomuong de Thakhek, pour rejoindre le maquis français. Je pris immédiatement contact avec le capitaine Tavernier, chef du réseau de résistance française replié à la caverne de Phakatao, située dans le muong de Mahaxay. Mais estimant que je serais en meilleure position pour rendre service à la résistance, tout en restant à Thakhek, il m'a recommandé de ne pas bouger de mon poste, d'où je pouvais observer facilement les mouvements des troupes japonaises, et lui en faire périodiquement un compte rendu. C'est ainsi que j'étais devenu informateur officiel, mais secret du réseau de la résistance française dans la province de Khammouane.

À quelques mois de là, c'était le nouvel an laotien, les autorités japonaises recommandèrent aux autorités laotiennes de mettre à profit cette opportunité inespérée pour fêter dignement l'indépendance qui venait de leur être octroyée par le Japon. Il fut décidé alors qu'une grande réunion populaire serait organisée au Stade municipal. Au jour convenu, des camions militaires amenèrent au Stade des populations laotiennes venaient des villages environnants de Thakhek et la cérémonie commença.

Le chaokhouèng de Khammouane, après quelques précautions oratoires, après vérification du bon état de marche du micro placé devant lui, commença à lire son discours, celui-là même que j'avais rédigé et préparé à son intention. Il parla du mal de la colonisation française, qui fit régner pendant plus de cinquante ans sur le Laos, la dictature et l'oppression, privant le peuple laotien de toutes libertés démocratiques. Maintenant, depuis le 9 mars 1945, nous sommes délivrés de la domination coloniale française, par le grand pays qu'est le Japon, auquel nous voudrions exprimer ici nos sincères remerciements et notre haute gratitude. Le peuple laotien, désormais libre, pouvait se gouverner lui-même. Et afin de mériter dignement cette indépendance qui venait de nous être accordée par le Japon, je convie tous les habitants de la province Khammouane à accorder leur collaboration entière et sincère aux troupes japonaises, qui avait le devoir de défendre notre pays et de protéger notre personne contre les bandes de résistants français vivant dans la brousse. Espérant que ma voix serait bien entendue, je souhaitai à tous, toutes sortes de prospérités.

Lorsque le Chaokhouèng termina son discours, un silence de mort plana sur le Stade, et aucune réaction des populations présentes ne se produisit. Alors le Colonel chef du bataillon japonais d'occupation de Khammouane était furieux. Il pensait sans doute que le Chaokhouèng n'avait pas su expliquer la nouvelle situation du Laos résultant du coup d'état militaire du 9 mars 1945, aux populations présentes. Il fallait que quelqu'un d'autre répare la vitre cassée et remette les choses en place. Naturellement c'était à moi, l'adjoint au

Chaokhouèng, qu'échut cette lourde charge. Il fallait que je parle de la nouvelle situation du Laos indépendant aux populations qui alors devaient manifester leur joie.

Prenant la parole à mon tour, je repris presque mot à mot le discours qu'avait lu le Chaokhouèng, discours que je savais par coeur d'ailleurs. Ma préoccupation principale était de savoir comment amener les populations à manifester leur joie. Ma tâche s'avéra d'autant plus difficile, que la majorité des Laotiens assistant à la cérémonie venaient des villages lointains, et appartenant aux ethnies Kha, Sô, Sèk; ils ne comprenaient qu'à moitié la langue laotienne. Au moment de terminer mon discours j'étais comme illuminé, j'avais trouvé une sortie heureuse. Et en guise de conclusion à mon discours, je m'adressais aux populations en ces termes: «*Mes chers compatriotes, si vous êtes heureux comme je le suis moi-même, de l'indépendance que vient d'accorder à notre pays, le Japon, je vous demande d'applaudir très et très fort*». Alors, immédiatement, des applaudissements assourdissants crépitèrent du Stade, pendant de longues minutes. Le commandant en chef des troupes japonaises d'occupation de la province de Khammouane était très satisfait du résultat de ma prestation et ne tarissait pas d'éloges sur moi, comme si le chaokhouèng mon chef, était inexistant. Quant à moi, j'étais très heureux du réflexe que j'avais eu comme illumination de dernière minute et qui me tira heureusement d'une situation difficile.

Pendant la période, qui suivit de près le coup d'État militaire japonais du 9 mars 1945, la population vietnamienne favorable au régime communiste Viêt-Minh était majoritaire à Thakhek. Un mouvement révolutionnaire Viêt-Minh, dont le but était de chasser les Français hors de l'Indochine y était créé et était devenu très actif au bout de quelques mois. Les assassinats politiques eurent lieu fréquemment à Thakhek pour l'élimination physique des personnes peu favorables ou opposées au Viêt-Minh. Voulant faire un acte d'éclat, le comité Viêt-Minh de Thakhek s'était proposé de faire assassiner les familles françaises que les Japonais avaient mises en surveillance gardée au Bungalow. Lorsque que j'appris cette nouvelle,

j'en informai Monsieur Higuchi le conseiller japonais près du Chaokhouèng de Thakhek. Celui-ci a pris immédiatement des dispositions nécessaires pour protéger les familles françaises visées, en les transférant chez les Soeurs de la charité, dans l'enceinte de l'église de Thakhek, gardée désormais par une sentinelle japonaise.

Un jour, je recevais la visite de trois de mes camarades de football: But, Sau et Roth qui me firent la déclaration suivante: *«Nous sommes chargés par le Comité Viêt-Minh de Thakhek, de te supprimer par tous les moyens possibles, car ils savaient que tu es en contact permanent avec la résistance française, quant à nous trois, en raison des liens d'amitié sincère qui nous lient à toi, il nous est impossible de te faire du mal. Afin de faciliter notre tâche nous te demandons de quitter dès que possible la ville de Thakhek»*. Après cette entrevue, j'ai eu très peur d'être assassiné; sans aucune hésitation, j'ai pris une de ces pirogues en location au débarcadère de Thakhek, pour traverser le Mékong et venir à Nakhorn Phnom, où je pris place dans un de ces camions archibondés, qui faisaient quotidiennement la liaison entre Nakhorn Phnom et Nongkhay. Là je retraversai le Mékong pour prendre à Thadeua, un taxi qui m'amena alors à Vientiane où étaient déjà ma femme et mes enfants.

IX . LA RÉSISTANCE ANTI-JAPONAISE

La population de Vientiane était dans l'euphorie à la nouvelle indépendance du Laos. Et il se forma à Vientiane un gouvernement laotien indépendantiste, le gouvernement Lao Issara, dont l'objet principal était de lutter pour chasser les Français hors du Laos, et d'obtenir une indépendance pleine et entière. Nous, de la jeunesse montante, dont Khamphan Panya, Somlith Pathammavong et moi-même ainsi que tant d'autres, n'étions pas chauds pour collaborer avec ce gouvernement et lutter contre les Français, car au fond de nous-mêmes, nous gardions toujours une reconnaissance à la France, à laquelle nous sommes restés attachés pour l'instruction et l'éducation que nous avons reçues d'elle. A l'écart des Lao Issara nous formions

entre nous, un groupe à part. Nous cherchions même à contacter les résistants français dont le poste de commandement était installé à Ban Tha-ngone, car nous voulions nous rendre utiles à la résistance française dans sa lutte contre les Japonais. Le gouvernement Lao Issara avait dû être mis au courant de nos agissements, car il décida de nous faire arrêter. C'est ainsi qu'un jour, un parent proche à moi-même, qui faisait fonctions de gardien de la prison de Vientiane, nous fit savoir qu'il avait reçu, de son supérieur, une liste de personne à arrêter et à enfermer en prison. Et sur cette liste figuraient nos noms: Khamphan Panya, Somlith Pathammavong, Nakhala Souvannavong, Silac Pathammavong et moi-même. Et alors, sans tarder, nous nous sommes réunis et avons décidé de partir rejoindre immédiatement, le soir même, la résistance française à Ban Tha-ngone. Avec des amis de même opinion politique que nous, un groupe de plus de 10 personnes était vite formé. Et nous partimes dès la nuit tombée, à pas forcés, à travers champs et forêts en direction de Ban Tha-ngone. Vers minuit, alors que nous étions rassurés de n'être pas poursuivis, nous décidions de nous arrêter et nous reposer un peu, avant de reprendre la marche. Nous nous sommes trouvés, assis côte à côte, au fond du ruisseau Houeï Nam Khém asséché en cette période. Assommés par la fatigue et le sommeil, nous tombions à tour de rôle endormis sur le sable du fond du ruisseau. Nous y passions la nuit blanche, à la belle étoile, sans le savoir. Et c'était une grande chance pour nous que de nous arrêter au ruisseau Houeï Nham Khém et d'y dormir jusqu'au matin au lever du soleil. Nous apprenions plus tard, que si jamais nous avions quitté le ruisseau pour continuer notre marche, nous aurions été abattus par un groupe de résistants français, qui s'étaient embusqués seulement à 50 mètres plus loin de nous. Nous remercions Dieu de nous avoir retenus au ruisseau Houeï Nam Khém et de nous avoir préservés d'un massacre certain.

À l'arrivée à Tha-Ngone, après vérification de l'identité de chacun de nous, Khamphan était convoqué pour interrogatoire par le chef du service de renseignements de la résistance. À l'issue de l'interrogatoire, Khamphan était retenu, enfermé dans une salle à part, gardée jour et nuit par des gens armés. Le chef du service de

renseignements fit un rapport accablant sur lui, l'accusant d'être un agent envoyé pour espionnage par l'ennemi, et proposa pour lui la peine capitale. Les ralliés qui nous avaient devancés pour rejoindre la résistance, mirent de l'huile sur le feu, en nous apprenant que Khamphan se trouvait dans une situation où il était difficile à sauver. Ils nous apprirent également que beaucoup de prisonniers ayant fait l'objet de la même accusation, avaient été fusillés et jetés dans la Nam Ngum. Pris d'une grande peur pour Khamphan, nous recherchions en vain des moyens de le sauver. Finalement nous décidions de nous adresser à Monsieur Phéng Souvannavong, un rallié comme nous, mais serviteur fidèle de longue date de Monsieur le gouverneur Parisot du temps où il exerça les fonctions de Résident de France à Vientiane. Le Gouverneur Parisot convoqua à son bureau, le chef du service des renseignements, pour lui signifier qu'il ne pouvait pas prendre en considération son rapport. C'est impensable que Khamphan dont le père, son excellence Phao Panya, s'est rallié, dès les premières heures aux troupes françaises pour rejoindre le Centre de résistance française en Extrême-Orient, basé à Calcutta, en passant par Yunnanfou et Kun-ming, ait pu se mettre au service de nos ennemis, les Japonais. Et il décida de renvoyer Khamphan Panya auprès de son père travaillant au Bureau des Affaires laotiennes à Saïgon, sous la direction du gouverneur De Raymond.

En même temps que Khamphan, en partance pour Saïgon, je pris le même avion Zunker au départ de Tha-ngone pour descendre à l'escale de Séno, sud Laos, et rejoignis mon poste à Thakhek par voie terrestre. Ainsi, mon ami Khamphan, qui venait d'échapper à la mort, grâce à la justesse de vue de Monsieur le gouverneur Parisot, était emporté seul par l'avion en direction de Saïgon où l'attendait son père. Il était bien seul dans l'avion, mais sans doute très heureux d'avoir la vie sauve.

Quant à moi, par suite du manque de moyens sûrs pour m'amener directement à Thakhek, j'étais retenu pour quelque temps, auprès du Colonel De Crève-Coeur commandant des forces françaises du Moyen Laos, dont le poste de commandement était à Séno même; je lui servis de traducteur ou d'interprète en langue

laotienne. Nous devions être, à cette époque là, au début de l'année 1946, et la Seconde guerre mondiale dans le Pacifique avait déjà pris fin depuis le 15 août 1945, suite à la reddition inconditionnelle du Japon, consécutive aux bombardements atomiques américains sur les villes d'Hiroshima et de Nagasaki. Les soldats japonais, installés en Indochine, étaient devenus automatiquement, des prisonniers de guerre. Ils devaient être rapatriés chez eux, après avoir été préalablement désarmés par les troupes de la Chine nationaliste. Mais comme celles-ci tardèrent à arriver, et en attendant leur rapatriement, les prisonniers de guerre japonais se débarrassèrent d'une certaine quantité de leurs armes pour armer les mouvements indépendantistes indochinois:

- Les Viêt-Minh du Nord Vietnam
- Les Khmers Issara du Cambodge
- Les Lao Issara du Laos.

Ces mouvements, ainsi armés par les Japonais, luttèrent contre les troupes de la résistance française, qui cherchèrent à rétablir l'autorité française sur toute l'Indochine. Et les forces françaises du Moyen Laos, sous le commandement de Colonel de Crève-Coeur, avaient pour mission de reprendre les provinces de Savannakhet et de Thakhek et y rétablir l'autorité coloniale française.

La province de Savannakhet était défendue par les Lao Issara, placés sous le haut commandement de Oun Sananikone, mon frère aîné, qui avait opté pour l'indépendance et adhéré au mouvement Lao Issara, réuni sous le commandement de prince Souphanouvong, alors ministre de la défense dans le gouvernement Lao Issara.

Quand j'arrivai enfin à Ban Lamalas situé à 12 km de Thakhek où était replié le réseau de résistance de Khammouane, le poste de chaokhouèng de Thakhek dans la zone de la résistance était déjà occupé par Phagna Nokéo Saycocie, un vieil infirmier à la retraite réquisitionné pour la circonstance, par le Capitaine Tavernier

lui-même. Comme on était, d'une part, en période de préparation intensive pour la reprise de Thakhek, et d'autre part, pour ne pas poser de problème, j'acceptai de collaborer avec le chaokhouèng désigné, en lui servant de conseiller. Et tous les deux, nous nous entendions bien, d'autant plus que Phagna Nokéo était une vieille connaissance que j'ai toujours respectée.

Nous étions à la veille du jour J pour la libération de Savannakhet et de Thakhek. Dans le matin de ce jour nous apprenions très tôt, que la ville de Savannakhet à été reprise facilement par les forces françaises. Après quelques combats sporadiques, les forces Lao Issara abandonnèrent la ville de Savannakhet en retraversant le Mékong pour se réfugier en Thaïlande.

La reprise de Thakhek par les forces françaises est plus difficile. L'opération déclenchée dès 4 heures du matin était bloquée, vers midi :

- au nord, à la hauteur de Houey-Nangly et du quartier des travaux publics,
- au centre, à la hauteur du carrefour du PK2 de la route de Mahaxay près de Ban-Nabong,
- au sud, à l'abattoir de Ban Thakhek Tay.

La résistance opposée par les défenseurs de la ville était très forte, causant des pertes importantes dans les rangs des assaillants. Nous apprîmes dans la matinée, la nouvelle de la mort d'un brillant officier français tombé près de Ban Nabong sous la balle d'un sniper isolé. C'est alors que le commandement des forces françaises du Moyen Lao fit intervenir un avion de chasse du type Spit fire pour bombarder et mitrailler les différents points de résistance. Les embarcations sur le Mékong, emmenant les populations de Thakhek vers Nakhorn Phnom en Thaïlande, étaient aussi les cibles de la mitrailleuse du Spit fire. C'est au cours de l'un de ces mitraillages que le prince Souphanouvong, qui s'était trouvé dans une de ces embarcations, était touché à un poumon traversé de part en part, par une cartouche de mitrailleuse. On a même propagé le

bruit que le ministre de défense du gouvernement Lao Issara en était mort. Mais finalement, l'équipe médicale de l'hôpital de Nakhorn Phnom l'a miraculeusement sauvé.

Ce ne fut que tard dans la nuit que les fusillades cessèrent à Thakhek, que venaient de libérer les forces françaises du Moyen Laos, imposant une perte très importante aux défenseurs de la ville. Les cadavres des victimes étaient partout: sur les routes de la ville, les ponts, et autour de blockhaus éventrés. Un commencement de décomposition de ces cadavres dégageait une odeur nauséabonde. Il a fallu plusieurs jours de travail pénible, des hommes du Capitaine Tavernier, pour remettre de l'ordre dans cette ville meurtrie. J'y ai laissé des proches et les amis tels que le vieux chaokhouèng Khamsing Chounramani, Thammasinh, mon collaborateur au khouèng de Thakhek, l'instituteur Singkapo, ancien chef provincial de jeunesse.

Phèng Sananikone, mon jeune frère, chef de division forestière, sa femme Bounthanh, directrice du groupe scolaire de Thakhek n'y étaient plus. Ils étaient partis en Thaïlande, en même temps que tous les autres qui avaient collaboré avec le prince Souphanouvong ministre de la défense du gouvernement Lao Issara.

À la libération de la ville de Thakhek, Monsieur Nokéo, ayant terminé son contrat, rentra continuer sa retraite à Mahaxay, me laissant le poste de chaokhouèng de Khammouane. Je pris possession de mes fonctions avec une nouvelle équipe de collaborateurs, assisté d'un corps de conseillers français composé de: Ter Sarkissoff, un officier de l'armée française qui avait bifurqué dans l'administration; il était assisté des sous-lieutenants: Casati et Gondre, anciens élèves de l'école de l'administration de la France d'Outremer, qui avaient eux-mêmes participé activement à la libération de Thakhek.

À ma grande surprise, je reçus une notification du gouvernement français, qui me faisait chevalier de la Légion d'honneur, à titre militaire, avec attribution d'une croix de guerre, avec palme de 1939-45. En même temps que ces décorations, je reçus également copie des élogieuses citations à l'ordre du régiment délivrées par le

général Valluy commandant en chef des forces française en Extrême-Orient et libellées de la façon suivante :

La première citation:

«Thao Ngôn, civil laotien qui a apporté son entier concours aux troupes françaises pendant l'occupation japonaise, a fait à tout moment, preuve d'un loyalisme le plus absolu».

La seconde citation:

«Haut fonctionnaire laotien, d'une éminente valeur intellectuelle et morale. Dès avril 1945, a pris contact avec le groupe de résistance du Khammouane, apportant une aide précieuse, tant par la valeur de ses renseignements que par sa grande connaissance du pays et sa haute influence sur ses compatriotes. En septembre 1945, sans souci des risques dont le menaçaient les assaillants qui avaient envahi le Centre de Thakhek, a réussi à sauver d'un massacre déjà décidé, les familles des Français assassinés en mars par les Japonais. Faisant preuve en cette occasion d'un courage remarquable, d'une présence d'esprit et d'un sang froid digne d'éloges».

Quelques temps après, m'était parvenu un extrait de l'ordonnance royale me confirmant comme chaokhouèng en titre de la province de Khammouane, en remplacement de Monsieur Khamsing Chounramani réfugié en Thaïlande. En outre, en récompense de mes services rendus à la résistance française, le gouvernement laotien m'accorda un avancement exceptionnel de 6 grades, me permettant de passer, d'une seule traite du grade d'Oupahat de 2^e classe au grade de chaomuong de 1^{ère} classe de l'administration laotienne.

Dans l'administration laotienne, les différentes grades sont les suivantes :

- les «Samiens» recrutés sur concours parmi les titulaires du certificat d'études primaires;

- les «Phouxoueïs» recrutés parmi les diplômés des études complémentaires;
- les «Oupahats» recrutés parmi les bacheliers;
- les «Chaomuongs» recrutés parmi les titulaires d'une licence d'études supérieures;
- les «Chaokhouèng» recrutés parmi les Chaomuongs les plus gradés.

Et la division administrative du Laos est ainsi faite:

Plusieurs agglomérations et leurs habitants forment un «Ban» (le village ou la commune) administré par un «Pho Ban» (le chef du village) élu parmi la population du village.

Plusieurs Bans forment un «Tassèng» élu par les Phobans. Les fonctions de Phoban et de Tassèng sont gratuites c'est à dire sans salaire formel. Ils ont quand même d'autres avantages matériel et moral.

Plusieurs Tassèngs forment un «Muong» administré par un Chaomuong, et plusieurs Muongs forment un «Khouèng» administré par un Chao khouèng. Le Chaomuong et le Chaokhouèng sont nommés par arrêté du Résident Supérieur français au Laos.

Un petit muong situé dans une région à ethnies très traditionnelles, hermétiques à la civilisation moderne est appelé «Kong» administré par un «Naïkong», d'un grade équivalent au Phouxoueï mais recruté directement, sans concours et sans exigences de diplôme quoi que ce soit par le Résident Supérieur français au Laos. Le minimum d'exigence c'est qu'il sache lire, écrire et calculer convenablement.

Quant à moi, devenu chef de province à l'âge de 32 ans, j'étais entièrement satisfait de mon sort et pensais finir mes jours auprès de

mes administrés auxquels j'étais moi-même très attaché. Mais mon rêve a été de courte durée, car après seulement quelques mois, j'étais arraché de l'affection de mes administrés de Thakhek, pour être affecté comme Chaokhouèng chef de la province de Vientiane. Voici les circonstances dans lesquelles avait été décidée cette mutation à laquelle je n'avais jamais pensé.

X. LE GOUVERNEUR DE VIENTIANE

Un jour d'avril 1947, le Premier ministre du gouvernement royal, qui n'est autre que mon frère Phouï Sananikone, accompagné de monsieur De Raymond, Haut commissaire de France au Laos, en tournée administrative dans le Sud et le Moyen Laos s'arrêtèrent une nuit à Thakhek.

Afin de recevoir dignement mes hôtes, qui étaient les sommités de l'administration au Laos, nous avons prévu dans notre programme de réception, toutes les choses qui pouvaient leur donner satisfaction. Ma femme, qui tenait à ce que sa première grande réception soit vraiment une réussite s'était mise à apprendre à confectionner des plats français auprès d'un vieux chef cuisinier vietnamien. Et le menu qu'elle proposait pour le dîner officiel du Khouèng était bien équilibré avec, à l'entrée, une «khaopoun», nouille laotienne à la sauce au coprah et comme plat de résistance, un canard au sang à la mode de Rouen. Le repas s'était bien passé; le Haut Commissaire de France ne cessait de faire des éloges sur les qualités des plats servis à table. Il avait notamment souligné que le canard au sang, qu'il dégustait pour la première fois depuis qu'il était au Laos, était succulent.

Quand on servit le café, Monsieur De Raymond déclara au Premier Ministre en ces termes: «J'apprécie beaucoup la réception qui nous est offerte ici à Thakhek. C'est un chaokhouèng comme celui-ci, doublé d'une femme qui sait cuisiner et recevoir, que j'aimerais voir placé à la tête de la province de Vientiane».

Le Premier Ministre répondit immédiatement sans même prendre le temps de réfléchir: «Si vous le souhaitez, j'en donnerai l'ordre de la mutation immédiate, entre le chaokhouèng Kou Voravong et celui de Thakhek». Puis se tournant vers moi, il me dit: «Prends dès demain, des dispositions pour regagner Vientiane, dès que possible avec ta famille». Je ripostai immédiatement: «Non! Je ne veux pas venir à Vientiane, je veux rester et finir mes jours ici, au milieu des populations de Thakhek auxquelles je suis attaché». Le Premier Ministre rétorqua sèchement: «Un ordre est un ordre, on ne discute pas des ordres». Et voilà, pot de fer contre pot de terre, je fus muté de force à Vientiane contre mon propre gré.

Dans la nuit même, la nouvelle de ma mutation s'était répandue comme une traînée de poudre. Les Phobans et Tasséngs venus pour saluer le Haut Commissaire de France et le Premier Ministre étaient alertés; ils s'étaient réunis pour se concerter sur la requête à présenter afin de me retenir à Thakhek. Au matin du lendemain, une délégation de notables était venue remettre au Premier Ministre une requête avec une cinquantaine de signatures afin de me retenir à Thakhek. Après avoir reçu cette requête, le Premier Ministre me convoqua pour me signifier ceci: «La comédie a suffisamment duré, l'ordre t'est donné de regagner Vientiane, il t'appartient de l'exécuter et c'est tout». Et c'est avec des larmes aux yeux que je quittai la population de Thakhek à laquelle j'étais vraiment attaché.

Quant à Monsieur De Raymond, Haut Commissaire de France, il garda toujours un bon souvenir de ma femme et de moi-même, qu'il a pris en affection sincère depuis son passage à Thakhek. Plus tard, quand nous étions à la fête de la représentation du Laos à Saïgon, il ne manquait jamais de nous honorer de ses visites à l'occasion de chacun de ses passages dans cette ville.

Mon arrivée comme chaokhouèng de la province de Vientiane s'était opéré presque d'une façon inaperçue. Mes collaborateurs au Khouèng étaient des personnes de mes connaissances; ils étaient naturellement heureux de me retrouver. Mes parents, frères et soeurs

étaient heureux et fiers de voir quelqu'un de leur famille installé comme chef de province. Mes retrouvailles avec ma belle-famille étaient plus heureuses. Mes beaux-parents qui nous renièrent, ma femme et moi depuis le jour où nous nous sommes mariés contre leur gré, avaient changé d'opinion. Ils décidèrent de nous pardonner notre mauvaise conduite. Une réunion intime, appelée la cérémonie du «Sôma» (cérémonie de pardon) fut organisée. Portant chacun une coupe d'argent pleine de fleurs et de cierges, ma femme et moi-même, nous étions prosternés devant les parents assis sur un divan. Avec l'assistance d'un guide, nous déclarions: «Respectueusement à nos parents, si dans notre conduite antérieure nous avons mal agi, par mauvaises paroles ou par gestes inconvenants, de façon involontaire, nous vous en implorons votre pardon». Et les parents répondirent: «Nous déclarons ne tenir aucune rigueur de ce que vous avez pu involontairement nous faire de mal par paroles ou par gestes déplacés. Dorénavant, nous vous souhaitons: santé, bonheur et prospérités de toutes sortes». Après cela, ils apposèrent quelques instants leur main ouverte sur la tête de chacun de nous. Et c'était fini, le passé était oublié et bien enterré.

C'est au Khouèng de Vientiane que j'ai rencontré le Conseiller provincial Alfonsi, un officier de marine admis sur titre dans le corps d'administration coloniale. Il était assisté de Maillard et de Lher, anciens élèves de l'école d'administration de la France d'Outre-mer.

Nous étions en 1947. C'était la période où le gouvernement Lao Issara, réfugié en Thaïlande, recevait de ce pays, de l'aide pour lutter afin de reprendre le pouvoir au Laos. Il envoya des groupes de 10 ou de 20 Lao Issara armés pour semer des troubles un peu partout. Ils coupèrent les communications et incendièrent les ponts, les maisons et les embarcations naviguant sur le Mékong. La circulation dans la province de Vientiane n'était pas sûre; les chantiers des travaux routiers travaillèrent au ralenti. Et moi-même je n'avais pas beaucoup d'occasions d'y effectuer des tournées administratives comme j'en avais l'habitude dans la province de Khammouane. Ainsi, je n'ai pu faire amples connaissances avec mes administrés et déjà, j'étais appelé à une autre affectation.

On venait de créer l'Agence Économique du Laos à Saïgon, c'était un office gouvernemental chargé d'acheter des denrées alimentaires, et des produits manufacturés d'importation étrangère, pour ravitailler les services des divers départements gouvernementaux à Vientiane. J'y avais posé ma candidature qui était acceptée immédiatement par le Gouvernement, d'autant plus que j'étais un ancien élève du Lycée Pétrus Ky et que la ville de Saïgon ne m'était point étrangère. En 1948, j'étais donc à la tête de l'Agence Économique du Laos à Saïgon; et en même temps, j'assumais les fonctions de Haut Représentant du Laos auprès du Haut Commissaire de France en Indochine, installé à cette époque-là à Saïgon. Dans l'accomplissement de cette mission, j'eus l'honneur de faire la connaissance et de collaborer fructueusement avec Monsieur Mesmer, administrateur des services civils de la France d'Outre-mer, faisant fonctions de Directeur général du Haut Commissariat de France. C'était un héros de la résistance française. Immédiatement après la défaite du Japon, il s'était fait parachuter sur Hanoï, pour pouvoir entrer en contact avec Ho Chi Minh, et négocier avec lui le rétablissement du pouvoir colonial français sur le Nord Vietnam. Il deviendra plus tard Premier Ministre du gouvernement français.

XI. LA POLITIQUE LAOTIENNE

Immédiatement, après l'indépendance du pays, le gouvernement royal décida de constituer une assemblée législative comprenant des députés de toutes les provinces. En 1951, j'ai décidé de faire la politique et me suis présenté à la députation dans la province de Thakhek. Mes anciens administrés, qui ne m'avaient pas encore oublié, m'ont plébiscité comme un de leurs représentants à l'assemblée nationale dès cette législative et successivement jusqu'en 1975 sans interruption.

Élu député, je rentrais dans le Gouvernement dirigé par le prince Souvanna Phouma, dans les fonctions de Secrétaire d'État à l'économie et aux finances.

Pendant mon séjour dans ce gouvernement, j'ai eu l'honneur d'être désigné à la tête d'une délégation gouvernementale, chargée de se rendre à Bangkok pour inviter le Chef de l'opposition, l'ancien vice-roi Tiao Phetsarath, à rentrer à Vientiane, alors que maintenant par la Convention générale franco-laotienne du 19 juillet 1949, la France venait d'accorder une indépendance pleine et entière au Royaume du Laos. Ma mission a été pleinement réussie : non seulement son Altesse Phetsarath avait accepté de rentrer à Vientiane, mais il avait aussi promis de demander à ses partisans éparpillés dans les quatre coins de Thaïlande, à rentrer en même temps que lui.

À quelques mois de là, j'étais désigné comme le premier ambassadeur du Laos auprès de la Cour d'Angleterre et d'Écosse à Londres. J'y étais resté pendant deux ans. Trop nouveau dans le métier, je ne crois pas avoir réellement rendu service à mon pays, comme ambassadeur. Pourtant, en cette période-là c'était l'invasion du Laos par les troupes nord-vietnamiennes. Il me manquait des moyens de communication rapide avec Vientiane, et j'étais incapable de tenir le foreign office au courant des événements importants survenus dans notre pays, lesquels étaient d'ailleurs largement diffusés par la presse quotidienne. En 1954, j'étais rappelé à Vientiane pour faire partie du gouvernement dirigé par S.E. Katay Don Sasorith, dans les fonctions de ministre du commerce et de l'industrie. Et depuis cette date, jusqu'en 1975 sans interruption, je fis continuellement partie de tous les autres gouvernements royaux qui se sont succédés au Laos, en occupant les postes suivants :

- Ministre de l'Éducation Nationale et des Sports-Jeunesse dans le gouvernement dirigé par le prince Souvanna Phouma en 1955.
- Ministre de la Défense Nationale et des Sports-Jeunesse dans le gouvernement dirigé par le prince Souvanna Phouma en 1957.
- Ministre de la Justice, des Cultes et des Sports-Jeunesse dans le gouvernement dirigé par S.E. Kou Abhay en 1960.
- Ministre du Travail et des Cultes dans le gouvernement dirigé par Chao Somsanith en juin 1960.

- Ministre du Commerce et de l'Industrie dans le gouvernement dirigé par Chao Boum Oum Na Champassak en 1962.
- Ministre des Travaux publics et Transports dans le gouvernement dirigé par le prince Souvanna Phouma en 1973.
- Ministre des Finances dans le gouvernement d'Union Nationale provisoire, dirigé par le prince Souvanna Phouma de 1973 à 1975.

En 1955, alors que j'étais ministre de l'Éducation Nationale, j'étais chargé de négocier et signer avec la France, l'accord culturel franco-laotien. En vertu de cet accord, la langue française est admise comme langue officielle dans l'administration, et comme langue véhiculaire de l'enseignement dans les écoles au Laos.

En 1957, de par mes qualités de ministre de la défense nationale, j'étais chargé d'une mission auprès du gouvernement français à Paris, afin d'en solliciter une aide militaire, pour nous permettre de réorganiser notre jeune Armée royale, qui venait de voir le jour. Cette mission m'a permis de faire ample connaissance et de me lier d'amitié avec mon homologue français qui m'accueillit et qui n'était autre que l'ancien maire de Bordeaux, le Président Jacques Chaban Delmas, alors Ministre de la Défense Nationale de France, dans le gouvernement Félix Gaillard.

Et pendant mon séjour dans ces gouvernements j'ai été maintes fois, chargé de missions à l'extérieur du pays, soit seul, soit en compagnie du Premier Ministre, soit faisant partie de la suite royale quand S.M. le Roi du Laos, était en visite à l'étranger. Ces missions m'avaient amené dans presque toutes les capitales du monde, et m'avaient permis de faire la connaissance avec les plus hauts dirigeants de chaque état visité.

Ces personnalités que j'ai connues et dont je partageais aussi la table, lors des déjeuners ou dîners officiels offerts en l'honneur du Premier Ministre ou de S.M. le Roi du Laos, étaient nombreuses et éparpillées dans les quatre coins du monde. Je vous en citerai ici quelques-unes :

- S. M. l'Empereur Bao Dai du Sud-Vietnam,
- Le Président Ho-Chi-Minh de la République démocratique et populaire du Nord Vietnam,
- S. M. Norodom Sihanouk roi du Cambodge,
- S. M. Phumibul Adulyadej roi de Thaïlande,
- le Président Pandit Nerhu de l'Union indienne,
- le Président de Birmanie, le général Newin,
- S. M. le Roi d'Afghanistan,
- les deux présidents de la République française : Charles de Gaule et Georges Pompidou,
- Monsieur Pierre-Eliot Trudeau, premier ministre du Canada,
- les deux présidents des États-Unis d'Amérique : D. Eisenhower et John F. Kennedy,
- S. M. la gracieuse Reine Élisabeth II d'Angleterre et d'Écosse,
- le Président Kroutchev de l'Union Soviétique,
- le Président de la République de Pologne,
- le Président Mao Tsé Toung de la Chine communiste,
- le Président Tchang Kay Chek de la Chine nationaliste à Taïwan,
- le Président de la République de la Corée du Sud,
- S. M. l'Empereur Hirohito du Japon.

XII. L'ENTRETIEN AVEC UN JOURNALISTE

Est ce par magie que j'ai été nommé ministres de tous les gouvernements laotiens? Ainsi, dans le Magazine «LAO SAPPADA», numéro 8 du 27 mai 1972 publié à Vientiane. M. Chay Sèngsay, journaliste s'était intéressé à cette magie et était venu s'entretenir avec moi; j'étais alors ministre des Travaux Publics et des Transports. Je vous livre ici le texte de l'entrevue.

Lao Sappada

Excellence, si je ne me trompe pas, vous êtes le Ministre qui a le plus duré depuis l'indépendance. Quelle magie avez vous?

Phagna Ngôn

- Je ne suis pas le seul ministre vétérane du gouvernement royal. J'ai le plaisir de partager cet honneur avec son Excellence Leuam Insixiengmay.

- Je fais partie des gouvernements successifs depuis 1954, date de mon retour du poste d'Ambassadeur du Laos à Londres, jusqu'à ce jour, avec seulement une interruption de trois mois en 1960, pendant lesquels, j'ai été ambassadeur à Saïgon.
- C'est un peu difficile de vous répondre pourquoi j'ai réussi à faire partie de tous les gouvernements et de vous en donner la raison majeure. Je crois d'abord que c'est un peu par chance, ensuite peut-être parce que je n'ai pas beaucoup d'ennemis politiques acharnés et surtout par ma compétence, mon honnêteté et intégrité.
- J'ai eu par bonheur la confiance des hautes personnalités qui se sont succédées à la suprême fonction de Premier ministre, et qui m'ont fait l'honneur de faire appel à ma collaboration.
- J'ai surtout eu le plaisir d'être désigné chaque fois par notre parti politique, le groupe des Indépendants créé par Son Excellence Phoui Sananikone, pour représenter le parti et apporter notre soutien au Gouvernement, toutes les fois que j'étais pressenti pour la formation d'un cabinet. L'opinion publique était positive aussi à chaque nomination.
- Notre parti comporte à chaque législature 10 à 12 députés sur 59 au total, et a toujours servi de tampon aux différents partis politiques dans le pays.

Lao Sappada

Étant un membre des plus influents de votre famille qui est considéré par la presse internationale comme d'extrême droite, vous avez pu conserver l'admiration et le respect du capitaine KONG LE, auteur du coup d'État de 1960. La preuve est que après son «Coup du 9 août 1960, il est venu tout de suite vous consulter. N'est ce pas tous ces éléments un peu?

Phagna Ngôn

- Je ne crois pas être un membre des plus influents de notre famille. Si la presse internationale me considère comme d'extrême droite, c'est son avis propre. Pour moi, la tendance importe peu, servir la Patrie c'est le principal.

- En ce qui concerne le capitaine KONG LÈ, je pense que j'ai son estime et sa confiance parce qu'il sait que je sers honnêtement le pays. Quant à l'admiration et le respect c'est vous qui le dites.
- J'ai toujours été jusqu'ici désigné comme délégué du gouvernement pour négocier avec les Pathet Lao sur la réunification du pays même pendant le temps où le général Phoumi Nosavan était au pouvoir et il savait bien que je n'appartenais pas au groupe de contre-révolutionnaire patronné par Son Altesse Chao Boun Oum.
- J'ai été aussi désigné comme Délégué du gouvernement pour négocier avec les Pathet Lao, soit à Namlich, soit à la Plaine des jarres, soit à Paris.
- Il est vrai qu'après le coup d'État d'Août 1960, le capitaine KONG LÈ d'alors était venu me voir non pas pour me consulter, mais pour me faire connaître ses conditions, alors que je m'étais trouvé le plus ancien de quelques ministres du gouvernement de l'époque restés à Vientiane pendant le coup d'État, tandis que tous les autres membres du gouvernement s'étaient rendus à Luang Prabang pour assister à la fête des pirogues présidée par Sa Majesté le Roi Savang Vatthana.
- Effectivement après cette rencontre, le capitaine KONG LE m'a demandé de monter à Luang Prabang pour présenter ses conditions au Premier Ministre de l'époque Son Excellence Chao SOMSANITH dont le capitaine KONG LE avait exigé la démission immédiate.

Lao Sappada

Croyez vous que le Laos retrouve la paix dans la concorde et la neutralité en appliquant à la lettre les Accords de Genève de 1962?

Phagna Ngôn

- Retrouve la paix dans la concorde et la neutralité en appliquant seulement à la lettre les Accords de Genève de 1962. C'est trop dire.

- Toutefois, je pense que c'est la première étape pour rétablir la paix dans le pays d'abord, ensuite il faut nécessairement que l'Accord de Genève soit respecté de tous les signataires; sans aucune ingérence étrangère que ce soit. Les Laotiens pacifistes de caractère, n'aimant jamais la violence et les troubles s'entendront plus facilement.

Lao Sappada

Que pensez-vous du voyage du Président Nixon à Pékin et de la récente visite du Secrétaire d'État adjoint Marshall Green à Vientiane?

Phagna Ngôn

- Cette question n'est intéressante que par son caractère d'actualité. Or, ce caractère n'existe plus, il vaut mieux penser aux choses présentes.

Lao Sappada

Dans le contexte actuel. le problème pourrait-il être résolu avant celui des autres pays de l'ancienne Indochine?

Phagna Ngôn

- Je ne pense pas que le problème lao puisse être résolu avant celui des autres pays de l'Indochine parce que les dirigeants de l'autre côté ont formé entre eux le Front Unifié Indochinois Communiste (FUIC), dont les signataires, le Vietnam du Nord, le Cambodge Sihanoukiste, le Pathet Lao, le Front de libération du Sud Vietnam, n'ont cessé de proclamer qu'ils sont solidaires et se sont assignés comme but la lutte jusqu'à la victoire finale, c'est à dire la communisation totale de l'Indochine.
- Je ne vois pas pourquoi les autres associés du FUIC laisseraient les Pathet Lao faire cavaliers seuls, d'autant plus que la paix au Laos signifierait le contrôle du territoire lao en entier donc impossibilité pour les communistes du Nord Vietnam d'utiliser la piste Ho Chi Minh pour le transfert des troupes et le ravitaillement de leurs hommes et des matériels de guerre.

Lao Sappada

Dans quelle mesure peut-on appliquer la démocratie au Laos? Vous qui êtes député de la province Khammouane depuis toujours, croyez-vous à une élection libre avec la participation des Nèò Lao Hakxat?

- La démocratie est toujours appliquée dans le sens le plus large du mot ici au Laos. Mais tout le monde s'est aperçu que la majorité des gens confondent toujours démocratie et démagogie. Ils revendiquent leurs droits mais ils en ignorent le plus souvent les limites.
- Quant à l'élection libre avec la participation des Nèò Lao Hakxat, j'y suis personnellement favorable. J'ai déjà accepté ce principe en 1954, alors que je représentais le gouvernement pour négocier avec les Pathet Lao, et que ceux-ci après les négociations avaient participé aux élections partielles de 1956.
- Nous avons confiance en la clairvoyance de la population qui ne se laisse plus facilement berné par une propagande trompeuse. La propagande est toujours hors du contexte de l'élection normale.

Lao Sappada

Quel rôle pourrait jouer la jeune élite intellectuelle lao qui, pour le moment, commence à s'occuper de plus en plus de la vie politique du pays?

- La jeunesse intellectuelle lao commence vraiment à se manifester et à s'intéresser à la vie politique du pays. C'est un bon signe pour l'avenir du Laos. Mais on a remarqué que la plupart d'entre eux sont trop pressés à arriver, parce qu'ils ne sont attirés que par les postes élevés à la capitale, au lieu de consentir à servir d'abord dans les provinces, pour faire plus ample connaissance avec les gens et les choses de la campagne qu'ils connaissent mal.
- Grand nombre d'entre eux ont quitté le village dès leur enfance pour venir faire leurs études à Vientiane d'abord, et se rendre à l'étranger ensuite, après le baccalauréat. Ils reviennent dans le pays avec beaucoup d'instruction peut-être, mais la

plupart font preuve d'une ignorance flagrante des gens et des choses du pays.

- Pour qu'ils soient en mesure d'entrer en compétition avec les Nèo Hakxat avec des chances de succès dans la tâche de servir la population, ils ont intérêt à accepter d'abord les postes secondaires dans les provinces pour comprendre et se faire connaître de leurs compatriotes. Ceux-ci dans leur vote, fixent leur choix en faveur du ou des candidats, qu'ils estiment et qu'ils connaissent à qui ils donnent leur entière confiance.
- Si nos jeunes voulaient entrer dans l'arène politique c'est par la grande porte de l'élection qu'ils devraient faire leur entrée pour avoir des chances de succès. Pour cela, il faut qu'ils soient connus des électeurs par le seul moyen d'être près d'eux, avec eux, de chercher à les comprendre, et surtout se faire connaître et apprécier par eux.

Lao Sappada

Étant grand sportif vous-même, croyez vous que dans le domaine politique, l'esprit sportif peut nous aider à régler nos problèmes internes en dehors des exigences extérieures?

Phagna Ngôn

- Je pense être sportif, mais pas «grand sportif». Ayant appartenu à l'équipe nationale lao de football ou soccer comme disaient les gens de certains pays depuis 1932 jusqu'en 1942, et aussi à l'équipe ÉCLAIR de Hanoi, championne du Tonkin en 1933, j'ai été même champion d'Indochine de 100 mètres plats en 1935.
- J'étais sorti Major de promotion avec félicitations du jury en 1938 du Centre Régional d'Instruction Physique à Hué (GRIP).
- Je pense que l'esprit sportif sert à beaucoup de choses dans la vie courante même dans le domaine politique car qui dit sportif dit franc jeu de solidarité, connaissance de soi-même et des adversaires, confiance en soi, modestie etc. Toutes ces qualités sont nécessaires pour un vrai et bon politicien.

Lao Sappada

Excellence, vous êtes de formation française. Préférez-vous que le Laos adopte une autre deuxième langue? Quels en seront les avantages et les inconvénients?

Phagna Ngôn

- J'ai appris le français dès ma première jeunesse dans les classes enfantines, alors que le lao n'était même pas enseigné!
- La langue française reste pour le Laos la langue véhiculaire dans nos relations internationales.
- À mon avis, une ou plusieurs autres langues vivantes sont toujours utiles aux Lao, à condition que ceux-ci ne négligent pas leur langue maternelle, et qu'ils doivent la cultiver avec grand effort, car la langue maternelle est le lien sacré qui attache les enfants du pays au sol natal.
- Je ne vois que des avantages dans la connaissance d'une ou de plusieurs langues vivantes étrangères, et je ne pense pas qu'il y ait des inconvénients pour un bon polyglotte.

Lao Sappada

Que pensez-vous de Lao Sappada, magazine hebdomadaire au Laos de langue française nouvellement créée par les jeunes intellectuels lao tels que Khamsay Soukhavong, Bounnack Phommarath, Khamlay Mounivongs et autres?

- Je profite de cette occasion pour vous demander de nous donner une de vos plus récentes photographies dans le but de la faire publier en même temps que cette entrevue.

Phagna Ngôn

- Je dois dire franchement qu'il m'est difficile de porter un jugement sur un journal qui venait de faire paraître seulement son 3^{ème} numéro.

- Toutefois, tenant compte de la collaboration d'un grand nombre de jeunes intellectuels Lao les plus brillants avec des amis étrangers sincères les plus notoires, cela permet de présumer que nous pouvons attendre beaucoup de cet hebdomadaire, auquel je souhaite de grand succès auprès des lecteurs tant Lao qu'étrangers.

Chay Sèngsay
Reporter de Lao Sappada

XIII. L'ÉPOUSE EXEMPLAIRE

Si je suis arrivé à occuper ces postes importants et à être couvert de tant d'honneurs, jusqu'à être admis au club très fermé des dirigeants de la nation lao, c'est grâce à l'action personnelle de ma femme. Celle-ci qui a partagé ma vie depuis bientôt 60 ans, m'a toujours soutenu et aidé en toutes circonstances. Elle n'a jamais cessé de veiller sur ma santé pour que je puisse affronter facilement la vie. Du temps où j'étais Chaomuong ou Chaokhouèng, c'était elle qui s'occupait de ceux de mes administrés, qui venaient me voir jusqu'à la maison.

Lors de mes campagnes électorales, c'était elle qui s'occupait de donner à manger et à boire aux électeurs et à discuter avec eux, afin d'obtenir leur suffrage le plus large en ma faveur. Quand j'étais en poste comme ministre à Vientiane, c'était elle qui s'occupait des dîners ou des réceptions offerts en l'honneur de mes amis députés ou ministres ou ambassadeurs accrédités chez nous. Ma femme qui a une main fine pour cuisiner les petits plats à la façon de chez nous, en a offert, lors de leurs passages fréquents à Vientiane, à LL.MM. le Roi et la Reine du Laos qui, très satisfaits lui décernaient en récompense des distinctions honorifiques diverses, dont notamment le mérite civique, et la décoration du million d'éléphants et du Parasol blanc, que très peu de femmes aient obtenues. A bien réfléchir, je suis devenu, selon une vieille anecdote laotienne, le plus bel exemple du «*mari qui est devenu dignitaire grâce au savoir-faire de*

sa femme», dont parlait une vieille anecdote laotienne. J'avais mille et une missions à accomplir chaque année et étais toujours absent du foyer. C'était mon épouse qui s'occupait de la maison et entretenait les formations physique, morale et intellectuelle de nos enfants. Aujourd'hui ils sont tous hors du territoire laotien, sauf l'un d'entre eux, nommé Ratsami, dit Dèng, pilote d'avion de chasse T28 de l'Armée Royale. Un jour de 1972, au cours d'un exercice d'entraînement entre Savannakhet et Paksé, et par suite d'une défaillance du moteur, son appareil s'est abattu dans une forêt, près de l'embouchure de la Nam-Moun, dans la province d'Oubol (Thaïlande) et Ratsami en est perdu la vie.

La plupart de mes autres enfants sont en France dont notamment leur soeur aînée Savandary et Chantharasy dit Sy, Sisouk, Sisay et Saykèo; tandis qu'un autre le nommé Sivilay, après avoir vécu quelques temps en France, il est parti avec sa famille, tenter ses chances aux États Unis.

C'est pourquoi aujourd'hui, après une vie commune de 60 ans bientôt, je tiens à remercier ici sincèrement et publiquement ma femme, de tout ce qu'elle a pu faire pour moi et pour nos enfants, quitte peut-être à blesser sa modestie. Je n'oublierai pas non plus de remercier ceux de mes enfants et de mes petits-enfants ainsi que de mes parents les plus proches, qui n'avaient cessé de se dépenser pour faire naître au sein de ma famille une atmosphère chaude, empreinte d'affection, de respect et de vénération en ma personne.

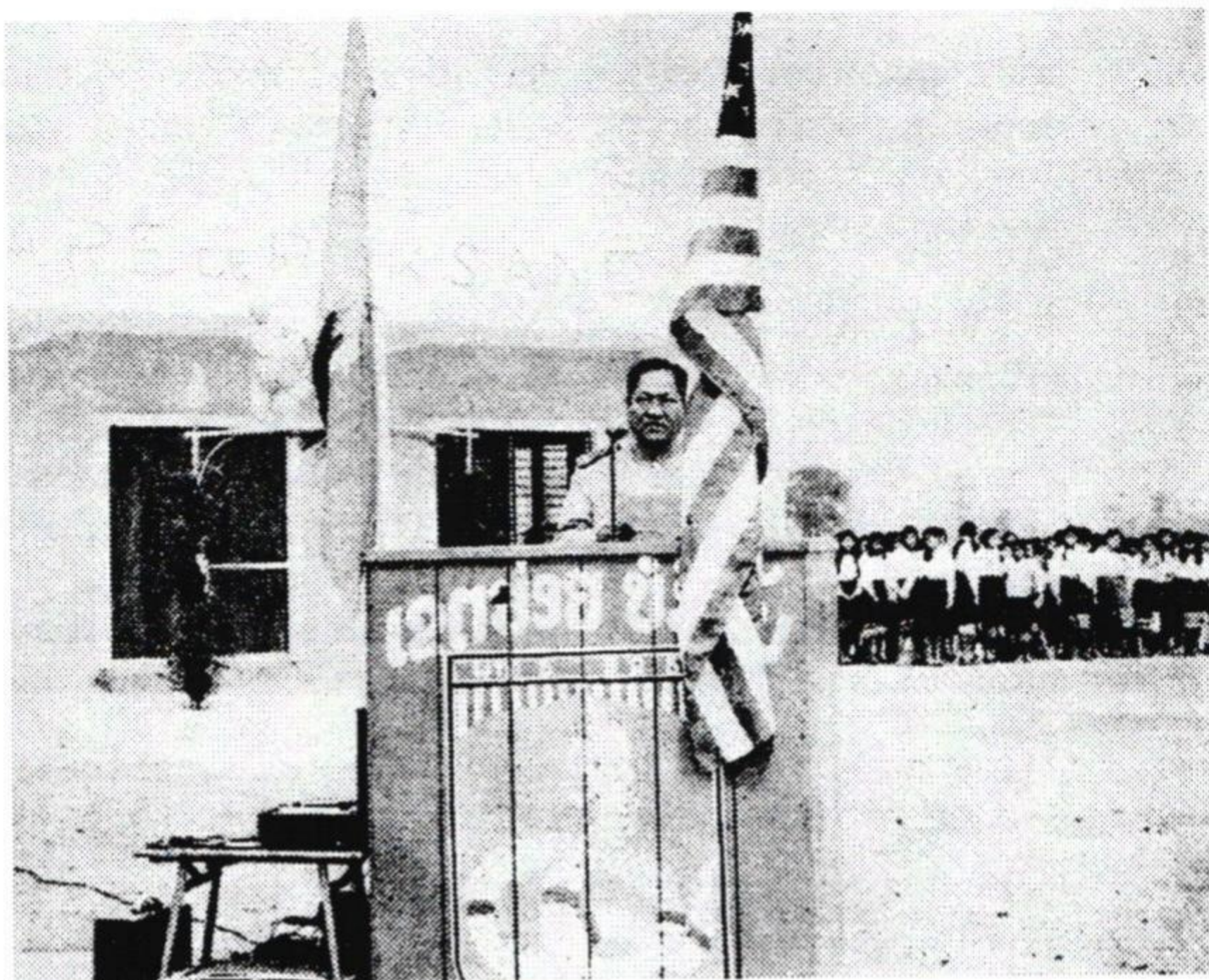
XIV. LES COUPS DE NÈO-LAO-HAKXAT

En 1972-73, alors ministre des travaux publics et des transports dans le gouvernement dirigé par le prince Souvanna Phouma, je participai aux négociations avec le Néo Lao Hakxat ou anciennement appelé Pathet Lao en vue de la concorde et de la réconciliation nationale. Devant les exigences exagérées de la part de nos partenaires, telles que

- la mise en veilleuse de notre constitution, la loi suprême de notre nation, sous le simple prétexte que le Néo Lao Hakxat n'avait pas participé à son élaboration,

- la dissolution de notre assemblée nationale composée pourtant de députés issus régulièrement des élections libres et générales, sous le simple prétexte qu'il n'y existait pas de représentants du Nèo Lao Hakxat,
- la neutralisation des villes de Vientiane et de Luang Prabang situées toutes deux dans la zone de contrôle du gouvernement,
- le droit d'introduire 5 bataillons de leurs forces armées à Vientiane et 3 autres bataillons de ces forces à Luang Prabang,
- le droit d'introduire mille policiers armés à Vientiane et 500 autres à Luang Prabang,
- le droit de désarmer les soldats de l'armée royale,
- le droit de créer des centres de rééducation à travers le pays,
- le droit de rééduquer les officiers de l'armée et de la police,
- le droit de rééduquer les fonctionnaires, les commerçants et les civils,
- le droit de demander l'abdication du Roi et le prince Régent et de les rééduquer. Pire encore, personne ne connaissait ni programme, ni les lieux de rééducation, ni la compétence de celui qui devait diriger ces centres etc, j'ai offert ma démission du gouvernement, ce pour n'avoir pas à donner mon aval à un accord que je ne pouvais pas approuver.

Le premier ministre Souvanna Phouma avait tout fait, pour refuser ma démission du gouvernement, appuyé lui-même par mon frère Phouï Sananikone, alors président de l'Assemblée nationale, qui souhaitait aussi mon maintien dans le gouvernement, afin que je puisse continuer à l'informer des décisions importantes prises par le Conseil du cabinet. Et noblesse oblige, et voilà malgré moi, je n'avais pu éviter d'apposer ma signature sur les accords de Vientiane du 21 février 1973, pour la concorde et la réconciliation nationale, mais favorables au Nèo-Lao-Hakxat.



L'inauguration de la piste d'envol de l'aéroport de Paksane, le 21 mars 1972. J'étais encore ministre des Travaux Publics.



Le 14 septembre 1973, sous le portrait du roi, signature du protocole d'accord.

L'année 1975 fut une année de défaite pour la liberté et la démocratie du monde libre:

- le 17 avril 1975, avec l'aide massive des troupes nord-viêtnamiennes estimées à plusieurs dizaines de bataillons, les Khmers Rouges étaient entrés victorieusement à Phnompénh, après en avoir chassé le Président Lon Nol et ses partisans qui se réfugièrent à l'étranger. Un gouvernement communiste de Khmers Rouges, dirigé par Polpot, fut installé à Phnompénh. Et le régime communiste s'est répandu sur tout le territoire du Cambodge,
- le 30 avril 1975, avec la collaboration des rebelles locaux appelés Viêt-Congs, les troupes nord-viêtnamiennes étaient entrées victorieusement à Saïgon, renversant le régime du Sud Vietnam, tandis que le territoire de ce pays fut rattaché au Nord Vietnam, pour en faire un grand Vietnam dont la capitale est Hanoï, tandis que la capitale du Sud-Vietnam, Saïgon, elle fut simplement effacée de la carte du monde, pour laisser sa place à un nouveau nom: Ho Chi Minh Ville. Et le régime communiste s'étendit rapidement sur tout le territoire du Vietnam.

Après le 30 avril 1975, de tous les pays indochinois, le Royaume du Laos était le pays à n'être pas encore placé sous le régime communiste. Mais pas pour longtemps; dès le début de mai 1975, des troubles se sont produits à Vientiane. Des travailleurs subitement mécontents de leurs employeurs, refusèrent de travailler pour aller manifester leur mécontentement dans les rues de Vientiane. Les lycéens et les étudiants refusèrent d'aller en classe. Ils allaient se joindre aux manifestants. Les fonctionnaires subitement mécontents de leurs chefs de services, de leurs directeurs et de leurs ministres, refusèrent de travailler pour aller manifester leur mécontentement et grossir les rangs des manifestants.

Alors que les manifestations bruyantes et désordonnées battaient leur plein dans les rues de Vientiane, les Nèo Lao Hakxat, qui voulaient en profiter pour renverser le gouvernement d'union nationale, dirigé par le prince Souvanna Phouma, demandèrent au

Nord Vietnam de leur envoyer des renforts. Et des troupes nord-viêtnamiennes estimées à plusieurs dizaines de bataillons étaient entrées illégalement en territoire laotien, en contradiction des lois internationales, et des accords de Genève, dont le Nord Vietnam était co-signataire. Dans les journées du 8 et 9 mai 1975, ces troupes étaient arrivées à Ban Caoliéo le quartier nord de Vientiane, les autres étaient à Nong Thévada, lieu de résidence secondaire du premier ministre Souvanna Phouma.

Ces troupes nord-viêtnamiennes étaient entrées en contact avec les troupes Nèo Lao Hakxat estimées à 3 bataillons, installés dans le périmètre de Vientiane en conformité des accords du 21 février 1973. Toutes ces troupes étaient prêtes à s'attaquer au gouvernement d'union nationale dirigé par le prince Souvanna Phouma défendu par le seul bataillon de la 5^e région Chinaimo de l'armée royale. Devant cette situation grave, la population de Vientiane prit peur et s'enfuyait d'abord en Thaïlande, avant de partir par la suite dans un 2^{ième} ou 3^{ième} pays d'accueil. La population des autres provinces en faisait autant. Ainsi, plus de 400 000 de Laotiens, soit 10% de la population totale au Laos, avaient quitté le pays et vivent actuellement dans les 2^e et 3^e pays d'accueil en qualité de réfugiés et d'apatrides.

Le 29 novembre 1975, un convoi militaire Nèo Lao Hakxat est parti de Vientiane en direction de Luang Prabang pour renverser le trône du Royaume du Lan Xang, vieux pourtant de 700 ans, et arrêter S.M. le Roi Savang Vatthana et la Reine Tiao Khamphouy, ainsi que plusieurs princes de sang qu'ils envoyèrent après en détention en un endroit tenu jusqu'ici secret.

Le 2 décembre 1975, le prince Souphanouvong chef des rebelles Nèo Lao Hakxat, déclara officiellement devant le corps diplomatique, accrédité auprès de la Cour de Luang Prabang, que le trône du Royaume de Lan Xang est définitivement renversé et qu'il est né un nouveau pays laotien appelé: La République démocratique et populaire lao dont il se déclare lui-même président sans avoir besoin de recourir à une élection générale. Le Laos est désormais placé sous le régime communiste dont la grande décision vient d'un autre pays.

Par l'accord d'amitié et de coopération avec le Vietnam signé à Vientiane le 18 juillet 1977, le Laos démocratique et populaire est devenu membre, à part entière, de l'Union indochinoise communiste sous la haute direction du Vietnam. Ainsi le rêve caressé depuis des décennies par Ho Chi Minh était devenu, depuis cette date, une réalité.

L'année 1975 était l'année de notre départ en exil. Les employés de l'usine électrique de Vientiane, qui étaient en grève depuis plusieurs jours, menacèrent de faire une démonstration monstre dans les rues de Vientiane le 10 mai 1975. Pour ne pas assister à cette démonstration, à travers laquelle les employés désœuvrés et manipulés par les Nèò Lao Hakxat, cherchaient à provoquer des incidents avec les dirigeants de la droite, ma femme et moi avons décidé de déménager pour une ou deux nuits. Nous passions alors la nuit du 9 au 10 mai 1975 dans une résidence secondaire à Thadeua, appartenant à un proche parent. Le lendemain matin, le général Kouprasith Abhay commandant en chef de la 5^{ème} région militaire de Chinaïmo à Vientiane envoya sa voiture personnelle me chercher. Quand j'étais arrivé à Chinaïmo d'autres personnalités dont Houmphane Saïgnasith et Colonel Boun Nao y étaient déjà arrivés. Vers 22 heures Sisouk Na Champassak, qui faisait partie d'une délégation gouvernementale se rendant le matin même à Paksé afin de régler une grève des élèves de Paksé, se joignit à nous pour nous raconter la mésaventure dont il fut l'objet, et au cours de laquelle il a failli être kidnappé et retenu de force par les élèves déjà gagnés à la cause des Nèò Lao Hakxat. C'est de justesse qu'il a pu sauter dans un hélicoptère et revenir sain et sauf à Vientiane. Très surexcité, Sisouk appela auprès de lui un fonctionnaire de l'Ambassade américaine, membre de la C.I.A., parait-il, pour lui demander des informations exactes sur la sécurité à Vientiane. C'était alors que l'agent de la C.I.A. nous fit savoir que la sécurité à Vientiane était devenue très précaire, car à la demande des Nèò Lao Hakxat qui voulaient renverser le gouvernement d'union nationale et s'accaparer du pouvoir, le Nord-Vietnam fit entrer au Laos ses troupes armées estimées à plusieurs dizaines de bataillons. Ces forces disposées autour de Vientiane étaient prêtes à intervenir à tout moment, de

concert avec les 3 bataillons des Nèo Lao Hakxat installés à Nong Tha, conformément aux stipulations des accords de Vientiane du 21 février 1973. Et déjà, dès ce soir-là ou le lendemain, les forces vietnamiennes, Dac Cong (les tueurs) entreraient à Vientiane pour prendre morts ou vivants, les dirigeants de la droite. Il nous engagea à prendre telles ou telles dispositions que nous croyions utiles en la circonstance.

XV. L'EXIL

Nous nous concertions sur la conduite à prendre pour nous, et nous décidions afin de garder la vie sauve, de partir en exil, en promettant de revenir, aux jours meilleurs pour lutter et reprendre le pouvoir perdu. Le 11 mai 1975, ironie du sort, c'était exactement le jour de notre fête nationale, un hélicoptère partant de grand matin de Chinaimo, me déposa avec les membres de la famille de général Kouprasit Abhay sur un terrain vague à Nongkhay, où je rejoignis ma femme qui m'attendait déjà chez Kimkay, un gros commerçant de la place, qui nous restait encore fidèle.

Voyageant par train, nous arrivions le lendemain matin à Bangkok, où nous attendait à la gare un membre de la famille de Nyom, la fille thaïlandaise que nous avons adoptée et qui vivait chez nous à Vientiane depuis plus de 10 ans, où elle représentait la société thaïlandaise de transport aérien Thai Airways. Bien reçus par la famille de Nyom, qui avait mis à notre disposition une grande maison pour le temps que nous jugions nécessaire, nous avons l'intention de rester réfugiés en Thaïlande, où éventuellement je pourrais organiser la résistance armée contre les Nèo Lao Hakxat, tenants du pouvoir à Vientiane. Nous faisons des démarches en tous sens. J'ai sollicité une audience auprès de Chat Chay Ministre des Affaires étrangères, que j'ai bien connu et avec qui j'ai entretenu de bonnes relations; il m'a assuré que le problème de séjour de notre famille en Thaïlande ne posait aucun problème. Mais chose curieuse, le Ministre de l'Intérieur, malgré son accord donné verbalement, ne m'a jamais reçu en audience. À quelques jours de là, nous avons reçu

de la police des frontières thaïlandaises un ordre écrit d'avoir à quitter dès que possible la Thaïlande. Et la liste des personnes laotiennes jugées indésirables comportait des noms des anciens dirigeants du Laos: Phouï Sananikone, Sisouk Na Champassak, Houmphan Saïgnasith, général Kouprasit Abhay et moi-même. C'est alors que ma femme et moi-même avons pris le chemin de la France, où nous vivions sous la protection de l'office française des réfugiés et apatrides. Dès octobre 1978 nous formions à Perpignan un gouvernement royal de lao libre, dirigé par Phouï Sananikone dont le but principal était le rétablissement, au plus tôt, de l'autorité du Roi Sri Savang Vatthana en chassant les Pathet Lao. Mais ce gouvernement, animé particulièrement par un groupe extrémiste de la droite française, était immédiatement dissous par les autorités légales françaises. Moi-même qui en fis partie en qualité de ministre des finances, j'étais réprimandé et sévèrement puni. On m'avait refusé ma naturalisation française pendant au moins 10 ans.



Le 8 mars 1992 à Paris, j'ai prononcé un discours au Congrès national du Mouvement pour la démocratie au Laos.

Vers les années 80, lorsque la plupart d'entre nous avons obtenu la nationalité française, nous nous regroupions encore une fois en mouvement de résistance armée, pour lutter contre le gouvernement communiste de Vientiane afin de reprendre le pouvoir. C'est alors que nous 8 anciens dirigeants de l'ancien Royaume du Laos, avons signé entre nous un pacte national le 18 juin 1981. Par ce pacte, nous avons fait le serment de nous unir pour former le mouvement dit Rassemblement du peuple lao pour l'indépendance du Laos.

Les personnalités cosignataires de ce pacte étaient :

du côté civil : Khamphan Panya, Sisouk Na Champassak, Houmphan Saïgnasit, Inpèng Suryadhay et Ngôn Sananikone.

du côté militaire: Général Phoumi Nosavan, Général Kouprasit Abhay, Général Vangpao.

Ce mouvement était tout à fait particulier, il n'avait pas de comité d'administration, mais une administration collégiale, composée de ses 8 membres fondateurs, et dont chaque décision devrait être prise à l'unanimité de ses membres.

Dès le début, une certaine dissension était née entre nous; quelques-uns aimeraient continuer avec ce régime d'administration collégiale, tandis que d'autres, sous prétexte de vouloir éviter des complications éventuelles dans l'exécution, car une décision prise à l'unanimité n'est pas facile à prendre, auraient voulu voir désigner un comité d'administration.

En décembre 1981, à la réunion de Caux (Suisse), à la surprise générale, Inpèng Suryadhay souleva la question de la désignation d'un comité d'administration pour le Rassemblement du peuple lao pour l'indépendance, et posa sa candidature au poste de président de ce comité. La plupart d'entre nous, par contre, voulions éviter de discuter de la question, susceptible de nous diviser. Et pour éviter qu'il n'y ait une course à la présidence, qui entraînerait une division

entre nous, quelqu'un proposa séance tenante, la candidature au poste de président du Rassemblement du peuple lao de S.E. Outhong Souvannavong, ancien président du Conseil du Royaume, qui assistait à notre réunion. Il n'était pas signataire du pacte national, et non plus membre fondateur du mouvement, mais il était le doyen d'âge d'entre nous tous. C'était à la main levée que S.E. Outhong Souvannavong était désigné comme président du Rassemblement du peuple lao pour l'indépendance. Se voyant débouté de la présidence du comité tant convoitée par lui-même, Inpèng Suryadhay quitta le Rassemblement du peuple lao pour l'indépendance afin de s'occuper de son propre mouvement en territoire de Champassak.

Après cet incident, un deuxième membre, non le moindre, car il s'agissait du général Phoumi Nosavan, cosignataire du pacte national et membre fondateur du mouvement, vexé de ce qu'on lui réclamait une justification écrite des dépenses faites sur une somme de 5 000\$ U.S., qu'on avait mis à sa disposition, claqua la porte à son tour. Et immédiatement il forma son gouvernement révolutionnaire en Thaïlande, qui ne fit pas long feu.

De 1983 à 1988, notre mouvement avait connu une certaine prospérité et quelques succès militaires. Nous comptions plusieurs milliers de membres actifs payant cotisation, répartis dans différents continents du monde. Nous avons recruté des combattants parmi les riverains du Mékong et parmi les réfugiés, anciens militaires, attardés dans les camps de Thaïlande. Nous avons obtenu, en cette période-là, moyennant finances, l'autorisation d'organiser des camps d'entraînement en territoire thaïlandais, placés sous l'autorité de général Thonglith Chokbèngboun, qui recevait régulièrement notre apport pécuniaire non négligeable, provenant notamment des cotisations de nos membres. Et en cette période-là nos combattants pour la liberté opérèrent librement sur une grande partie de la province de Sayabouri, de la province de Xiengkhouang et dans la région située entre Vientiane et Luang Prabang.

Lors d'une réunion à Bangkok en 1984, nous avons décidé qu'un gouvernement laotien d'exil ne serait mis en place par nous,

que lorsque nos grand voisins, la Chine et la Thaïlande y auraient donné leur aval et leur promesse d'aide éventuelle.

Brusquement en 1989, nous avons reçu de S.E. Outhong Souvannavong une convocation à une réunion à Bangkok où il serait décidé la formation d'un gouvernement d'exil, soi-disant fortement réclamé par les populations des zones occupées par nos troupes en territoire national. La convocation demanda même que chacun de nous indique le poste qu'il voudrait, le cas échéant, occuper dans ce gouvernement. Nous les quatre autres membres fondateurs et cosignataires du pacte national et demeurant en France: Khamphan Panya, Houmphane Saïgnasith, Kouprasith Abhay et moi-même, ayant constaté l'absence de l'aval de nos pays voisins, la Chine et la Thaïlande, comme nous avions convenu antérieurement, nous nous sommes opposés à la mise en place d'un tel gouvernement, et nous nous sommes abstenus de nous rendre à Bangkok. Considérant que notre refus de nous rendre à Bangkok constituait une dissidence, S. E. Outhong Souvannavong et le général VangPao passèrent outre, et formèrent un gouvernement d'exil et un conseil politique, qu'ils déclarèrent placés à l'intérieur du sol national. La réaction du gouvernement communiste de Vientiane était immédiate. Des avions de fabrication russe pilotés par des Vietnamiens, arrosèrent les régions montagneuses de Xiengkhouang de bombes et de produits chimiques causant la mort de dizaines de milliers de victimes parmi la population de l'ethnie Hmong dont est issu le général VangPao.

Et désormais le Rassemblement du peuple lao pour l'indépendance est scindé en deux groupes différents l'un de l'autre:

- a) le groupe dissident de S. E. Outhong Souvannavong et du général VangPao soutenu par le général Thonglith et le colonel Loune Sisounonh favorables au gouvernement d'exil et au Conseil politique. Dans ce groupe, seul le général Vang Pao Pao était membre fondateur du Rassemblement du peuple lao pour l'indépendance et cosignataire du parti national;

- b) le groupe des autres membres fondateurs du mouvement: Khamphan Panya, Houmphane Saïgnasith, général Kouprasith Abhay et moi-même, nous restions fidèles à notre serment et faisons fonctionner tant bien que mal notre mouvement en France et dans les pays voisins, Belgique et Allemagne notamment. C'est dire que le Rassemblement du peuple lao pour l'indépendance, continue encore à exister sous une forme réduite en France.

Par suite de la fermeture de nos centres d'entraînement en territoire thaïlandais décidée par le gouvernement de Thaïlande, qui venait de reconnaître le gouvernement communiste de Vientiane et de nouer avec lui des relations diplomatiques, nos opérations militaires en territoire laotien ont fortement diminué. Nous conservons toutefois quelques groupes dispersés le long du Mékong, qui nous rapportent de temps en temps des informations intéressantes sur notre pays.

Plus tard, vers 1983, nous étions d'avis de continuer la lutte et, pour cet effet, de réinstaurer la «Partie du gouvernement de Vientiane» cosignataire avec le Nèo-Lao-Hakxat des accords de Vientiane du 21 février 1973 pour la paix, la concorde et la réconciliation nationale. En tant que représentants authentiques de la «Partie du gouvernement de Vientiane», nous serions mieux en droit avec le concours des nations démocratiques d'obliger les Nèo-Lao-Hakxat à respecter leur signature et exécuter avec nous les accords de Vientiane. Au début, Khamphan Panya (décédé le 29 mars 1994 à Paris) nous avait donné son accord pour la réinstauration de la «Partie du gouvernement de Vientiane», mais plus tard, lors d'une grande réunion, il nous retira sa collaboration, motivant son attitude en arguant que les accords de Vientiane sont dépassés et devenus depuis longtemps caducs. Quant à nous, Houmphane Sayasith, Kouprasith Abhay et moi-même, qui restons toujours unis et fidèles à notre serment, nous passons outre en réactivant la «Partie du gouvernement de Vientiane». Cela ne veut point dire que nous allons remettre sur pied un gouvernement quelconque, mais simplement essayer de réveiller et

de rassembler autour de nous, les anciens conseillers du Royaume, les anciens membres de l'Assemblée nationale, les anciens membres du gouvernement, ainsi que les fonctionnaires de tous les niveaux et de tous les secteurs, les militaires, les policiers, les chaokhouèng et les ambassadeurs de l'ancien régime ainsi que les civils et les commerçants, qui avaient, en leur temps donné leur aval à la signature des accords de Vientiane du 21 février 1973. Ensemble, nous reconstituons la «Partie du gouvernement de Vientiane» pour exiger que les communistes laotiens respectent leur signature. En même temps, nous nous sommes adressés aux gouvernements de grandes puissances qui ont été témoins de la signature des accords de Vientiane, et cosignataires de l'accord de Genève du 23 juillet 1962 sur l'indépendance et la neutralité du Royaume du Laos, afin d'obtenir leur intervention pour faciliter notre réconciliation avec les communistes laotiens tenants du pouvoir à Vientiane.



La visite de ma nièce Vannary Sananikone du Canada avec son mari Khamlay Mounivongs.

Et les réponses que nous avons reçues des gouvernements de France et d'Australie sont fort encourageantes, nous confirmant que la voie que nous avons prise était la bonne. J'aimerais que mes compatriotes s'en rendent compte et prennent à coeur la restauration de la «Partie du gouvernement de Vientiane» pour pousser à notre réconciliation nationale.

Et dans un cadre plus restreint, j'aimerais donner mes dernières recommandations aux enfants et petits-enfants de la jeune génération des Sananikone, afin qu'ils sachent que notre grande famille est composée de beaucoup d'hommes et de femmes qui se connaissent, s'apprécient, se respectent et s'entraident mutuellement, qu'ils prennent l'exemple des vieux afin qu'ils s'aiment, s'unissent, se respectent et s'entraident mutuellement; et réciproquement entre eux. D'autre part, qu'ils serrent bien leur rang de façon à constituer un bloc compact et solide, capable de tenir haut le flambeau des Sananikone; qu'ils se tiennent prêts pour prendre notre relève et pour accepter de ma part, une grande mission, que je vais leur transmettre; qu'ils donnent la main aux Laotiens d'autres familles, aussi nationalistes qu'eux, et la main dans la main qu'ils continuent à lutter, par tous les moyens, afin de libérer notre pays de la domination étrangère et de l'oppression du régime communiste despotique, de façon qu'il reçoive sa souveraineté et son indépendance intégrale. Si vous réussissez dans votre entreprise, mes enfants, j'en serais fort aise, et je pourrais mourir en paix en bien fermant mes yeux! Je vous souhaite beaucoup de succès, la santé, le bonheur et la prospérité de toute nature!

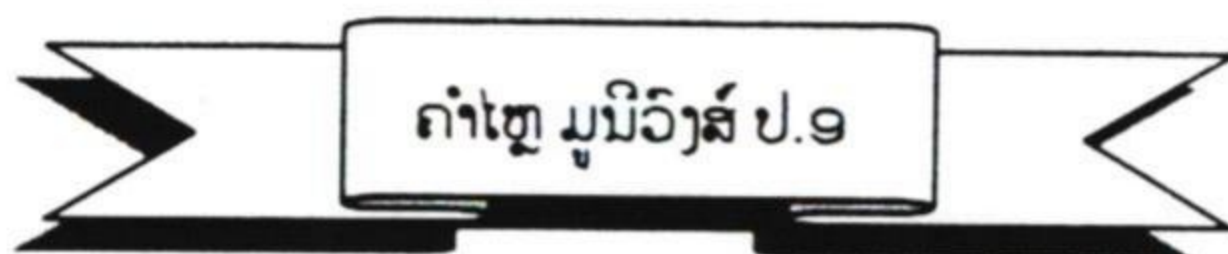
ຊີວະປັດໄຈຫຍໍ້

ຂອງ

ພນະທ່ານໂງ່ນ ຊະນະນິກອນ

ຄັດມາຈາກພາສາຝຣັ່ງ ໃນປຶ້ມຫົວນີ້ເອງ

ໂດງ



ຂ້າພະເຈົ້າ ເກີດເມື່ອວັນທີ 29 ເດືອນທັນວາ (12) 1914 ທີ່ບ້ານສີໄຄ. ເມືອງວຽງຈັນ ເປັນບຸດຂອງ ທິດແພງ. ອາຊີບ ຊາວນາ ແລະ ນາງຄຳກ້ອນ ແມ່ນ ລູກສາວຂອງ ອຸປະຮາດ ທິດຂັນ. ບຸກຄົນ ສຳຄັນ ຣະດັບສອງ ໃນການປົກຄອງ ເມືອງວຽງຈັນໃນສະໄໝນັ້ນ. ຂ້າພະເຈົ້າ ເປັນຄົນ ທີ່ຫຼິກ ໃນຈຳນວນລູກ ທັງໝົດ ເກົ້າຄົນດັ່ງມີຊື່ ຕໍ່ລົງ ໄປນີ້.

- | | |
|--------------|----------------|
| 1. ທ້າວ ຜາຍ | 6. ທ້າວ ໂງ່ນ |
| 2. ນາງ ຄຳຜິວ | 7. ທ້າວ ແພງ |
| 3. ທ້າວ ຜູຍ | 8. ນາງ ກັນຫາ |
| 4. ນາງ ເຕີນ | 9. ທ້າວ ຄຳເມິງ |
| 5. ທ້າວ ອູ່ນ | |

ກ. ຕົ້ນເຫດ ນາມສະກຸນ "ຊະນະນິກອນ"

ໃນປີ 1942 ຕໍ່ 1943 ຂ້າຫຼວງໃຫຍ່ ຝູ່ງເສດ ປະຈຳລາວໄດ້ອອກກົດໝາງໃໝ່ ເພື່ອ ປະຕິຮູບສຳຮວດ ສຳມະໂນຄົວ ຂອງ ປະຊາ ຊົນໃນ ອິນດູຈີນ. ນັບແຕ່ນີ້ຕໍ່ໄປ ປະ ຊາ ຊົນ ໃນປະເທດ ລາວ, ຂເມັນ, ເຂດຕົງແກງ, ອານາມ ແລະໂກແຊງຊິນ ຕ້ອງມີນາມ ສະກຸນ ປະຈຳທຸກໆຄອບຄົວ ແລະ ທຸກໆຄົນ. ດັ່ງນັ້ນຄອບ ຄົວຂອງຂ້າພະເຈົ້າ ຈຶ່ງໄດ້ເຂົ້າປະຊຸມ ກັນ ເພື່ອຊອກຫາ ນາມສະກຸນ ອັນເໝາະສົມ. ຫຼັງຈາກໄດ້ ແລກປ່ຽນ ຄວາມຄິດ ຄວາມ ເຫັນ ກັນແລ້ວ, ຈຶ່ງຕົກລົງກັນ ຮັບເອົາ ນາມສະກຸນ ຊະນະນິກອນ.

ມີ ສເມນຶ່ງ, ຊຶ່ງລາວໄດ້ຕົກເປັນ ຫົວ ເມືອງຂຶ້ນ ຂອງປະເທດສຍາມ (ເທປະຈຸບັນ): ທ່ານ ອຸປຣາດ ທິດຂັນ ໄດ້ຖືກແຕ່ງຕັ້ງ ຈາກພຣະມະຫາກະສັດ ຂອງປະເທດສຍາມ ໃຫ້ເປັນຜູ້ເກັບຊ່ວຍ ສາອາກອນ ນຳ ປະຊາຊົນລາວ ແລ້ວນຳໄປສົ່ງ ໃຫ້ພຣະອົງ. ທ່ານ ອຸປຣາດ ທິດຂັນ ໄດ້ປະຕິບັດຫນ້າທີ່ ດ້ວຍຄວາມ ຊື່ສັດ ແລະເອົາໃຈໃສ ເພື່ອເປັນການ ສົມມານະຄູນ ແລະຄຳບຳເນັດ ທາງ ຣາຊການປະເທດສຍາມ ຈຶ່ງໄດ້ຕັ້ງ ນາມມະຍົດ ອິສຣິຍະພອນ ໃຫ້ ທິດຂັນຂຶ້ນເປັນ ຊຸນ ຊະນະນິກອນ ຄຳວ່າ (ຊຸນ) ກໍ່ ແມ່ນ ຂ້າຣາຊການ ນັ້ນເອງ ແລະ ຊະນະ ຫຼື ຊະນະ ກໍ່ແມ່ນ ພາບແພ້, ມີໄຊ ແລະ (ນິກອນ) ກໍ່ ແມ່ນປະຊາຊົນນັ້ນເອງ ຄວາມໝາຍທັງໝົດ ແມ່ນ ຊະນະ ນຳໃຈ ປະຊາຊົນ. ນາມສະກຸນນີ້ ຈຶ່ງໄດ້ຖືກັນມາຕູ້ອດເທົ່າ ທຸກວັນນີ້.

ຂ. ຊີວິດເຍົາວະຊົນ

ຂ້າພະເຈົ້າເມື່ອເປັນເດັກໄດ້ຮຽນ ຫນັງສືຢູ່ໃນວັດ, ຈົບ ຈາກວັດ ໃນ ປີ 1922 ແລ້ວຈຶ່ງໄດ້ ເຂົ້າໂຮງຮຽນປະຖົມສຶກສາ ຕາໂຟແຮງ. ຫຼັງ ຈາກຈົບ ປະຖົມສຶກສາແລ້ວ ກໍເຂົ້າຮຽນຕັ້ງຂຶ້ນມັທຍົມ "ປາວີ" ທີ່ວຽງຈັນ ການທີ່ໄປ ຮຽນຫນັງສື ຢູ່ທີ່ ວັດນັ້ນ ກໍເພື່ອເວ້ນ ຈາກການ ໄລ່ຕີຈາກ ເດັກນ້ອຍ ວຽດ ຊຶ່ງ ເຂົາ ມີຈຳນວນຫຼາຍ ແລະຈອງຫອງອີກດ້ວຍ ນາຍຄຣູສອນ ສ່ວນຫຼາຍກໍ ມາຈາກ ວຽດນາມອີກ. ການທີ່ເຂົ້າໂຮງຮຽນ ວັດນັ້ນ ມີຄວາມ ສະດວກ, ການສອບເສັງເອົາ ປະກາສນິຍະບັດ ພາກຕົ້ນ ປີທີສາມກໍໄດ້ໂລດ. ແຕ່ຂັ້ນຕໍ່ໄປ ຕ້ອງເຂົ້າຮຽນ ຊັ້ນປະ ຖົມສຶກສາ ພາກປາຍ ຫມາຍ ວ່າຕ້ອງຮຽນອີກສາມປີ ຈຶ່ງເສັງເອົາ ປະກາສນິຍະບັດ ພາກສົມບູນ. ຂ້າພະເຈົ້າ ເສັງສາມເທື່ອຈຶ່ງໄດ້ ເພາະ ຮຽນຢູ່ໃນວັດ ບໍ່ມີພາສາຝຶ່ງ ເມື່ອສອບໄດ້ແລ້ວໃນ ປີ 1927. ເສັງເຂົ້າວິທຍາໄລກໍໄດ້ໂລດ. ທີ່ ວິທຍາໄລ ແມ່ນໂຮງຮຽນກິນນອນ ຊຶ່ງ ມີລູກສິດ ຄັດເລືອກ ມາຈາກ ທຸກໆ ແຂວງ ແລະຈຳນວນຈຳກັດອີກ.

ຊາວຫນູ່ມລາວໃນສໄມນັ້ນຫຼັງຈາກຮຽນຈົບ ຊັ້ນ ປະຖົມ ສຶກສາ ແລ້ວ ຖ້າບໍ່ປາກເຮັດ ການເທື່ອ ທຸກໆ ຄົນໃນທຸກໆແຂວງ ກໍພາກັນ ເສັງເຂົ້າວິທຍາໄລ "ປາວີ" ທີ່ວຽງຈັນແຫ່ງດຽວ. ແມ່ນ ຮຽນ ຊັ້ນ ມັທຍົມ.

ການຮຽນທີ່ ວິທຍາໄລນັ້ນ ທຸກໆຄົນຕ້ອງກິນ ນອນ ຢູ່ໃນຫັພັກ ໂດຍແມ່ນທິນ ຣັຖບານ ຊ່ວຍເຫຼືອ. ໃນຫັພັກ ມີຮະບຽບເຄັ່ງຄັດ ບໍ່ມີຜູ້ໃດ

ອອກຈາກເຂດ ຫັພກນັ້ນໄດ້ ຈະແມ່ນ ມື້ເວັນ ຫຼືມື້ຄືນກໍຕາມ ຍາມກິນຕ້ອງກິນໂມງດຽວກັນ ຍາມນອນ ຕ້ອງນອນໂມງດຽວກັນ. ລູກສິດ ຈະ ອອກຈາກຫັພກໄດ້ ກໍຕ້ອງ ໄດ້ຮັບ ອະນຸຍາດ ຈາກຫົວຫນ້າຄວບຄຸມ ຫັພກສາກ່ອນ ຫຼື ຖ້າ ວັນເສົາ ຫຼື ວັນອາທິດ ເທົ່ານັ້ນ.

ຊາວຫນຸ່ມລາວ ເຄີຍຢູ່ຕາລ່າພັງໃຈ ໄປຕາມທັມຊາດ ບໍ່ຕ້ອງ ມີເວລາຈຳກັດ ໃນການຢູ່ກິນ. ຖືຮະບຽບ ເຊັ່ນນີ້ ຮູ້ສຶກ ວ່າລ່າ ບາກແດ່. ດັ່ງນັ້ນຈິ່ງມີຫຼາຍຄົນ ຊອກຫາໂອກາດ ເວລາ ລັກອອກ ທຽວຫຼືນ ເວລາກາງຄືນ.

ມີຄົນນຶ່ງ ທ້າວພູໂຂງ ຫນ້າສ່ວນ ເປັນຫົວຫນ້າ. ມີໂຄງການ ປາກ ພາກັນ ລັກອອກ ທຽວຫຼືນກາງຄືນ. ຫຼັງຈາກທຸກໆຄືນ ໃນຫັພກໄດ້ ນອນຫຼັບ ສັງດຽບຮ້ອຍແລ້ວ. ທ້າວ "ລາມາສ" ຜູ້ກຳກັບຫັພກ ກ່ອນສັງດ ໄປເຫມືອນກັນ. ຂ້າພະເຈົ້າ. ທ້າວພູໂຂງ ແລະ ທ້າວ ຄຳພັນປັນຍາ ຕົກລົງກັນ ລັກອອກຈາກ ຫັພກ. ທ້າວພູໂຂງຫນ້າສ່ວນ ພາຍບັ້ງ ສີຊຸ່ ຝູ້ງ "ວິໂອລິນ" ເປັນຜູ້ ອອກທາງປ່ອງປ່ຽມ ຕລູດລົງຕາມ ທ້າວຮາງລິນ ກ່ອນ ຫມູ່ ຂ້າພະເຈົ້າ ເປັນຜູ້ອອກ ທີ່ສອງ ແລະ ທ້າວຄຳພັນ ເປັນຜູ້ອອກລຸ້ນຫຼັງຫມູ່ ຫຼັງຈາກນັ້ນ ທ້າວພູໂຂງ ໄປຜູ້ດຽວ ທາງບ້ານເພັງວັດ ຫວັງຈະພົບ ນາງສາວຄຳດີ. ເພາະ ນາງສາວ ຄຳດີຈະເຕົ້າເຟ. ເຮັດວຽກໃນເຮືອນຄອຍຖ້າ. ສ່ວນ ຂ້າພະເຈົ້າ ແລະ ທ້າວຄຳພັນ ພາກັນໄປ ທາງບ້ານ ຫາຍໂສກ. ທ້າວຄຳພັນ ດິດ ກະຈັບປີ້ "ກິຕາ" ຫຼືນເພັງອອນຊອນ ໄປຕາມ ທາງ ແລ້ວ ກຳພາກັນໄປປຸດ ຕໍ່ຫນ້າບ້ານ ນາງສາວເສ. ເພິ່ນໄດ້ຫຼືນ ເພັງອອນຊອນ ຫຼາຍເພັງ ທີ່ ນາງສາວເສ ມັກ ແຕ່ນາງສາວເພິ່ນກັບໍ່ ໄດ້ ສິ່ງແສງເຟ ອັນໃດອອກໄປເລີຍ ເພາະ ມັນເດິກ ໂພດແລ້ວ.

ອ້າຍບ່າວທັງສອງ ກໍພາກັນກັບສູ່ຫັພັກ. ໄປຕາມທາງເລີຍ ພົບ
ເຈັກຊຸກລີ້ ຂາຍເຝີ ເຄາະໄມ້ໄປຕາມທາງ. ພວກເຮົາ ກໍ ພາກັນ ຢຸດກິນເຝີ
ແລ້ວກໍ ພ້າວເດີນທາງຕໍ່. ເມື່ອເຖິງຫັພັກແລ້ວ ກໍພາ ກັນລັກເຂົ້າຫັພັກໂດຍ
ຄວາມປອດໄພທຸກປະການ. ຕາມຮະບຽບ ແລ້ວ ຖ້າຖືກຈັບໄດ້
ກໍແມ່ນຖືກໄລ່ອອກ ຈາກຫັພັກ ຫຼືຖືກ ໂທດອັນຫນັກ.

ໃນປີ 1932

ຈົບຊັ້ນມັທຍົມ ພາກຕົ້ນ ແລ້ວກໍ ໄປຮຽນ ຕໍ່ພາກ
ສົມບູນ ທີ່ ວິທຍາລັຍ "ອານແບກ ຊາໂຮ" ທີ່ເມືອງ
ຮາໂນງ. ການເດີນ ທາງໃນ ສເມນັ້ນ.
ອອກຈາກວຽງຈັນ ແມ່ນ ເດີນ ທາງເຮືອ
ແລ້ວທາງຮົດໄຟ. ທາງຮົດດ່ວນ ນອນທາງ
ຫຼາຍຄົນ ຈຶ່ງ ເຖິງຮາໂນຍ. ເພື່ອປະຍັດ
ລາຍຈ່າຍບາງຄົນ ພວກເຮົາ ກໍພາກັນ ນອນຕາມ
ຫາດຊາຍ ແຄມທະເລ ແລ້ວ ຈຶ່ງເດີນຕໍ່. ຂ້າພະເຈົ້າ
ໄດ້ຮຽນທີ່ ວິທຍາໄລຮາໂນຍ ນຶ່ງປີ. ປີຕໍ່ມາ ອະ
ທິບດີ ວິທຍາລັຍ ໄດ້ອອກຄຳສັ່ງ ໃຫ້ມ່ວນ
ໃຫ້ນັກ ສຶກສາ ລາວຮຽນ ທີ່ເມືອງ ຮາໂນຍ ຕໍ່ໄປ
ອີກແລ້ວ ພວກ ເຮົາ ຈຳເປັນ ຕ້ອງ ໄດ້ຍ້າງ
ໄປຮຽນຕໍ່ທີ່ ວິທຍາລັຍ "ເປຕຣູກີ". ເມືອງເຊງ່ອນ.

ການທີ່ບໍ່ຮັບເອົາ ນັກສຶກສາລາວ ນັ້ນ ທາງ
ໂຮງຮຽນ ໄດ້ອ້າງວ່າ ລາວ ບໍ່ໄດ້ເສັງ ຊ່ວຍ
ໃຫ້ຮາໂນງ ໃນການກໍ່ສ້າງ ວິທຍາໄລ ເທົ່ານັ້ນເອງ.

ໃນປີ 1935

ນັກສຶກສາລາວມີ ທ້າວຄຳພັນປັນຍາ, ທ້າວສິມລິດ
ປະຖົມວົງ, ທ້າວພູ ໂຂງຫນ່ວ້ນ, ທ້າວຄຳເຫຼືອນ,
ທ້າວຄຳເບົ້າ ແລະ ຂ້າພະເຈົ້າ ພາກັນ ສອບເສັງ ຊັ້ນ
ອຸດົມ ພາກນຶ່ງ ຕົກ ຫມິດທຸກຄົນ ເພາະການຮຽນ
ບໍ່ເປັນປົກຕິ ປີທີນຶ່ງຢູ່ຮາໂນຍ ປີທີສອງ ຢູ່ເມືອງໄຊ
ງ່ອນ. ພ້ອມດຽວ ກັນນັ້ນ ກຳຖືກ ຣັຖບານ
ຕັດການຊ່ວງເຫຼືອ ທ່າ ໃຫ້ ຫຼາຍຄົນຮຽນ ຕໍ່ໄປ
ບໍ່ໄດ້ ແລ້ວກັບ ຕ່າວຄົນບ້ານ. ການໃຫ້ທຶນ
ນັກສຶກ ສາລາວ ໃນສະໄໝນັ້ນ ເຄັ່ງຄັດ ແລະ ມີຂໍ້
ຜູກມັດຫຼາຍ, ແຕ່ ທ້າວ ສິມລິດປະຖົມວົງ,
ທ້າວຄຳພັນປັນຍາ ແລະ ຂ້າພະເຈົ້າ ໄດ້ຕັດ ສິນໃຈ
ຮຽນ ຕໍ່ໄປອີກດ້ວຍ ທຶນພໍ່ແມ່ເອງ ແຕ່
ຕ້ອງຍົກຍ້າງໄປຮຽນ ທີ່ວິທຍາໄລ "ສີໂສວັດ".
ປະເທດຂເມັນ ເມື່ອໄປ ເຖິງທີ່ນັ້ນແລ້ວ, ຈິ່ງໄດ້ພົບ
ຫມູ່ກອງ ຫຼາຍຄົນອີກ ເຊັ່ນ ທ້າວເລີ້ອມ ອິນສິຊຽງ
ໃຫມ່, ທ້າວໄຕ ແກ້ວຫຼວງໂຄດ, ທ້າວ ນິດ
ສິງຫາຣາດ, ເຈົ້າຄຳຫົງ ມາຈາກ ຮາໂນງ. ຕໍ່ມາກໍມີ
ນາງບັນເປັນ ພິມມະສອນ, ທ້າວ ບົວສີ, ທ້າວ ອຸດົມ
ສຸວັນວົງ ແລະ ທ້າວແພງ ຊະນະນິກອນ ນ້ອງ ຊາຍ
ຂ້າພະເຈົ້າເອງ.

ໃນ ປີ 1937

ປີນີ້ແມ່ນ ປີຊະນະເລີດຂອງນັກສຶກສາລາວ ໃນການສອບເສັງ ເອົາປະ ກາສນິຍະບັດ ຊັ້ນ ສົມບູນ ໃນພາກສອງ ຂອງຊັ້ນ ມັທຍົມ. ມີນັກສຶກສາ ຈາກອິນດູຈີນ ຫຼາຍຄົນ ເຊັ່ນ: ລາວ, ວຽດນາມ ແລະຂເມັນ ຮວມທັງ ຫມົດດ້ວຍກັນ ໒໘ ຄົນ. ຜົນງານສອບ ເສັງໄດ້ ໃນທ້າຍປີມີຊື່ ດັ່ງຕໍ່ລົງເປັນີ້:

- ໑. ນັກສຶກສາ ຂເມັນ ນຶ່ງຄົນ
- ໒. ນັກສຶກສາ ວຽດນາມ ສອງຄົນ
- ໓. ນັກສຶກສາລາວ ຫ້າຄົນ: ທ້າວ ຄຳພັນປັນຍາ, ທ້າວສົມລິດ ປະຖົມວົງ, ທ້າວ ໄຕແກ້ວ ຫຼວງໂຄດ, ທ້າວ ເຫຼືອມ ອິນສິຊຽງໄຫມ ແລະ ທ້າວໂງ່ນ ຊະນະນິກອນ.

ຫຼັງຈາກລາຍຊື່ ອອກເຊັ່ນ ນັ້ນແລ້ວ ໄດ້ສ້າງຄວາມ ບໍ່ພໍ ພຣະເທ ໃຫ້ແກ່ ພຣະມະຫາ ກະສັດ ນຣົດົມ ແຫ່ງປະເທດຂເມັນ ເປັນຢ່າງມາກ ເພາະນັກສຶກສາ ຂເມັນ ເສັງ ຕົກເກືອບຫມົດ.

ຫຼັງຈາກຜົນງານສອບເສັງແລ້ວ ພວກຂ້າພະເຈົ້າ ກໍພາກັນ ກັບບ້ານ. ເຫຼືອແຕ່ທ້າວ ຄຳພັນ ຜູ້ດຽວຕັດ ສິນໃຈ ກັບໄປຮາໂນຍ ເພື່ອຕໍ່ຮຽນ ຝ່າຍແພດ.

ກໍເປັນນັກລາເດັ່ນຄົນນຶ່ງ. ເລີຍຖືກແຕ່ ນາງສັບສນູນ ຄວາມຕິດ
ມີກຕິດໃຈນຳ ນາງສາວຄົນນັ້ນ ພາໃຫ້ການຫຼິ້ນບໍ່ຮູ້ຈັກເມື່ອຍເລີຍ.

ຫຼັງຈາກການຫຼິ້ນ ທຸກໆຄັ້ງ ແລ້ວ ຫຼືກ່ອນຈະຫຼິ້ນ ກໍຕ້ອງມີການ
ສົນທະນາ ທີ່ບ້ານຫົວຫນ້າທີມ. ບ້ານທ່ານ ບົວເກດຈັນທະປັນຍາ,
ທ່າໃຫ້ຂ້າພະເຈົ້າ ໄດ້ມີໂອກາດໄດ້ລົມ ກັບ ນາງສາວຂັນທະນີ, ນ້ອງສາວ
ຫົວຫນ້າທີມອີກ.

ຖ້າມີງານຕ່າງໆບ້ານຝັ່ງ ນ້ອງໆ, ນາງກໍປາ ກົດວ່າໄດ້ໄປຊ່ວຍ
ເລື້ອຍໆ. ຂ້າພະເຈົ້າກໍ ສວຍໂອກາດ ຕິດຕາມຮັບໃຊ້ນາງຕໍ່.
ຫຼາຍເທື່ອຕໍ່ຫຼາຍທີ ກໍ ມີຄວາມເຂົ້າອົກ ເຂົ້າໃຈ ຊຶ່ງກັນແລະກັນ.
ມີຄວາມຄິດປາກ ສ້າງຄອບ ຄົວນຳກັນ. ຄວາມຄິດ, ຄວາມຝັນ ອັນນີ້
ກໍເກືອບ ກາຍເປັນ ຄວາມຝັນໄປ.

ບໍ່ທັນ ລົ້ນ ປາກ ອອກ ໄປຂໍເທື່ອ, ເລີງໄດ້ ມີຊາຍ ແກ່ ຄົນນຶ່ງ ເຂົ້າ ມາ ແຊກ
ແຊງ. ຂໍເອົານາງຂັນທະນີ ໄປເປັນຄູ່ຄອງ, ຊາຍແກ່ຄົນນັ້ນ ເມັຍກົກ ຕາຍຈາກ.
ແຕ່ງ ງານຄັ້ງທີສອງ ເມັຍຫນີປະຈາກ ແຕ່ເປັນຄົນມີ. ໃນການຂຶ້ນນັ້ນ,
ເພິ່ນບອກວ່າ ຫຼັງຈາກ ແຕ່ງ ງານແລ້ວ, ທຸກໆສິ່ງ ທີ່ມີ ເຊັ່ນ ໂຮ່ນາຕາກ້າ,
ເຮືອນ ຊານ ບ້ານດິນ ຈະຕົກເປັນຂອງນາງຂັນທະນີຫມົດ.

ພໍ່ແມ່ ເຖົ້າແກ່ໂບຮານ ໃນສໄມນັ້ນ, ເມື່ອໄດ້ຍິນດັ່ງນັ້ນ
ແລ້ວກໍຕົກລົງປົງ ໃຈໂລດ. ຖ້າພຽງແຕ່ ຈະຕົກລົງ ນຳ ລູກສາວ ເທົ່ານັ້ນ.
ຫຼັງຈາກນັ້ນ ພໍ່ແມ່ ກໍເອີ້ນ ລູກສາວມາ ລົມ ທັງ ອ້າງ ເຫດຜົນ ໃຫ້ລູກ
ຝັງທຸກປະການ. ຜູ້ນີ້, ນິກວ່າ ຈະຮັບ ເອົາຄຳສເນີ ຂອງພໍ່ແມ່ ເລີຍປະຕິເສດ.

ບໍ່ຍອມແຕ່ງ ງານກັບ ພໍ່ຫມ້າຍ, ພໍ່ຫ້າງຄົນນັ້ນ ເປັນເດັດຂາດ. ວັນໃດໆຕໍ່ມາພໍ່ແມ່ ກໍ່ເອີ້ນລູກມາຫາ ແລ້ວເວົ້າ ແຕ່ຄວາມເກົ່າ ລູກ ກໍ່ປະຕິເສດ ດັ່ງເດີມ. ເມື່ອຍເວົ້າຈົນບໍ່ມີ ຜູ້ໃດ ປາກນຳນາງ ເລີຍ ນາງຂັນທະນິ ກໍ່ບໍ່ຍອມ ປາກນຳ ຜູ້ໃດເຊັ່ນດຽວກັນ.

ໃນ ເວລາ ວຸ້ນໆກັນ ຢູ່ ນັ້ນຂ້າພະເຈົ້າກໍ່ ໃຫ້ ພໍ່ແມ່ເຖົ້າແກ່ ເຂົ້າໄປຂໍເຊັ່ນ ດຽວກັນແຕ່ ທາງພໍ່ແມ່ ຜູ້ສາວບໍ່ຂໍ ໃຫ້ຄຳຕອບເທື່ອ. ຕາມທຳນຽມ, ຂໍໄປດູຫມໍ້, ໂຫຮາເບິ່ງກ່ອນ ວ່າຈະເປັນ ຄູ່ຄອງກັນໄດ້ຫຼືບໍ່. ຫຼັງຈາກ ໄລ່ເລກຢ່າງ ຍືດຍາວ ແລ້ວ ຫມໍ່ອ່ານເລກວ່າ: ທ້າວໂງ່ນແລະນາງຂັນທະນິ ບໍ່ມີແນວຈະ ເປັນຜົວເມັງ ກັນໄດ້. ຖ້າຫາກຂຶ້ນແຕ່ງ ງານໄປ, ຈະແພ້ ນຶ່ງໃນສອງ ໃນການເປັນຫມ້າຍ. ເມື່ອຮູ້ ເຫດການ ເປັນເຊັ່ນນັ້ນແລ້ວ ພໍ່ແມ່ທາງຝ່າງຍິງ ກໍ່ປະຕິເສດເດັດຂາດ ບໍ່ຍອມປ່ອຍລູກ ສາວໃຫ້ຂ້າພະເຈົ້າ. ຊ້ຳ ບໍ່ພໍ, ພໍ່ ແມ່ ກໍ່ກ້ຽວ ມາເວົ້າ ເຮືອງ ຊາຍ ແກ່ ຄົນ ນັ້ນອີກ. ນາງຂັນທະນິກໍ່ປະຕິເສດອີກ ແລ້ວອອກປາກວ່າ ຖ້າບໍ່ໄດ້ອ້າຍໂງ່ນ ແລ້ວຈະບໍ່ເອົາໃຜຕໍ່ໄປ. ເລີຍເປັນເຮືອງໃຫຍ່ ກັນຄັ້ງທີສອງອີກ.

ມື້ນຶ່ງ ນາງ ອຸ່ນະດີ ນ້ອງສາວຫຼ້າ ໃນຄອບຄົວ ບອກຕໍ່ເອື້ອຍ ວ່າ: ພໍ່ແມ່ ຈະສົ່ງໃຫ້ ລູງໃຫຍ່ ມາ ຖາມເປັນຄັ້ງ ສຸດທ້າຍ. ຖ້ານາງຂັນທະນິ ຮັບແຕ່ງ ງານກັບ ຄົນແກ່ ຜູ້ນັ້ນ ແລ້ວ, ບັນຫາທຸກຢ່າງກໍ່ຈະຕົກໄປ. ຖ້ານາງຫາກ ດີດ້ານບໍ່ຍອມກໍ່ຫມ້າຍ ຄວາມວ່າຈະຖືກຂ້ຽນ ຕີຢ່າງຫນັກ.

ເມື່ອໄດ້ຍິນຄວາມ ເວົ້າເຊັ່ນນີ້ແລ້ວ ນາງກໍ່ມີຄວາມ ຢ້ານກົວແລ້ວ ລັກຫນີອອກ ຈາກບ້ານ ໄປລີ້ ຢູ່ຕາມ ຂອບເຂດເມືອງ ວຽງຈັນ ຫມູ່ຮັກ ຫມູ່ແພງຫຼາຍຄົນ ທີ່ບ້ານ ຂົວຫຼວງ ກໍ່ມາໃຫ້ ກຳລັງໃຈ. ຂ້າພະເຈົ້າ

ໄດ້ຍິນດັ່ງນັ້ນກໍຟ້າວໄປລັດ, ພໍເຫັນກັນ ກໍຮ້ອງໄຫ້ໃສ່ກັນ ຕລອດຄິນ ຕໍ່ມາທັງສອງ ກໍຕັດສິນໃຈ ເອົາກັນ ໃນວັນທີ 1 ພຶດສະພາ (5) 1937 ໂດຍບໍ່ຜ່ານ ພໍ່ແມ່ ເຖົ້າແກ່ ອີກ. ພໍ່ແມ່ ທາງຝ່າງ ຍິງກໍຕັດ ບໍ່ຍອມ ເວົ້າ ນຳລູກສາວເລີຍ.

ຈ. ຄູສອນ ປະຈຳສວັນນະເຂດ.

ຫຼັງຈາກໄດ້ຄູ່ຄອງກັບ ນາງຂັນທະຣີແລ້ວ, ຂ້າພະເຈົ້າ ກໍຖືກ ຍ້າຍຫນ້າທີ່ ໄປປະຈຳ ຫມວດໂຮງ ຮຽນ ທີ່ສວັນເຂດ ໃນປີ 1939. ຖືກ ໃຫ້ສອນ ປ.6 ມີລູກສິດ ວຽດນາມ ແລະ ລາວ ທັງຍິງ ແລະ ຊາຍ ປົນກັນ.

ກ່ອນຈະເຂົ້າ ປະຈຳ ຫນ້າທີ່, ທ່ານ ອະທິບໍດີຝັ່ງ ໄດ້ນຳພາຂ້າພະເຈົ້າ ໄປສເນີ ຕໍ່ທ່ານມອງ ຫົວຫນ້າຫມວດໂຮງ ຮຽນ ແຫ່ງນັ້ນສາກ່ອນ ແລະ ວ່າຈະເປັນຜູ້ແທນ ທ່ານມອງ ຊຶ່ງມີອາຍຸແກ່ ໄກ້ຈະໄປ ເບັຍບຳນານແລ້ວ. ເມື່ອທ່ານມອງໄດ້ຍິນເຊັ່ນນັ້ນແລ້ວ ກໍອິດສາ ບໍ່ຊ່ວຍ ນາຍຄູມາ ໃຫມ່ແຕ່ປ່າງ ໃດເລີຍ: ທຸກສິ່ງ ໄດ້ ຂົນ ຂວາຍ ດ້ວຍຕົນ ເອງຫມົດ.

ຕໍ່ມາບໍ່ທັນເທົ່າໃດ ກໍເລີຍ ມີການປະທະ ກັນ ຣະຫວ່າງ ລາວແລະໄທ ຍ້ອນຍາດ ສາຍນ້ຳດິນແດນກັນ. ປະເທດສຍາມ ຫຼືໄທ ປະຕິເສດສັນຍາ ໃນວັນທີ 13 ຕຸລາ (8) 1893 ກ່ຽວ ກັບ ການ ແບ່ງປັນ ຊາຍ ແດນ ຣະ ຫວ່າງ ອິນດູຈີນ ແລະສຍາມ.

ປະເທດສຍາມ ໄດ້ສົ່ງ ທະຫານໄປຕີ ຕາມ ຊາຍ ແດນ ຂເມັນແລະລາວ. ເຫັນເຫດການ ເປັນເຊັ່ນນັ້ນ ເພື່ອປ້ອງ ກັນດິນແດນລາວ, ຝູ່ງກໍ ໄດ້ສົ່ງ ທະຫານຂອງຕົນ ເຂົ້າໄປປາງຕາມ ຊາຍແດນ, ຕາມລຳແມ່ ນ້ຳຂອງ. ສວັນນະເຂດກໍແມ່ນເມືອງຢູ່ ແຄມຂອງຈຶ່ງຖືກຄວບຄຸມ ຈາກ ທະຫານຝູ່ງ. ໂຮງຮຽນ ກໍຖືກຍຶດ ໄປ ເປັນຄ້າຍ ພັກ ທະຫານ. ຊາວ ເມືອງກໍຖືກ ຍົກຍ້າຍອອກ ຈາກແຄມຂອງ ໄປຢູ່ ບ້ານທາດ ປະມານ 15 ກິໂລແມັດ ໄກຈາກສ່ວນນະເຂດ. ເມື່ອໄປເຖິງແຫ່ງນັ້ນແລ້ວ ຂ້າພະເຈົ້າ ກໍຈັດເອົາວັດ ເປັນຫ້ອງຮຽນ ແລະສອນຫນັງສືຕໍ່ໄປ. ນອກຈາກ ສອນ ປ.6 ແລ້ວ, ຍ້ອນຂາດຫ້ອງຮຽນ ແລະຄູສອນ, ຂ້າພະເຈົ້າ ຈຳຕ້ອງ ສອນ ປ.1 ແລະ ປ.2 ອີກ. ໂຮງຮຽນກໍເດີນຕາມໄດ້ຕາມມື, ຂາດໆ ເຊິນໆ

ມີມື້ນຶ່ງ, ແມ່ນວັນພັກ ຂ້າພະເຈົ້າອອກ ໄປຊອກ ຫາໃສ່ແຮ່ວ ເອົາ ໄກ່ປ່າ ຕາມ ເສັ້ນທາງຣະຫວ່າງ ສວັນນະເຂດ ແລະບ້ານທາດ. ການ ໄປຊອກ ເອົາໄກ່ປ່ານັ້ນ ຕ້ອງມີໄກ່ບ້ານ ຊຶ່ງ ເອີ້ນກັນວ່າ ໄກ່ຕ່ຳຫຼື ໄກ່ຕັ້ງ ເປັນຳ ເພື່ອໃຫ້ມັນຂັນຮຽກເອົາ ໄກ່ປ່າ ມາໃຫ້ຖືກແຮ່ວທີ່ຫ່າງໄວ້ໄກ່ໆໄກ່ຕ່ຳນັ້ນ. ເມື່ອໄກ່ຂັນ ບໍ່ພຽງພໍ ຂ້າພະເຈົ້າຍັງໄດ້ ແປງບັ້ງໄມ້ ເປົ່າຂັນ ຫຼື ກະຕຶກ ຊ່ວຍ ອີກ. ເມື່ອເປົ່າບັ້ງໄປ ເປົ່າມາຕາມ ຫົນທາງ ເລີຍໄດ້ຍິນ ສຽງເປັນ ພາສາຝູ່ງ ທັງ ຊາກ ປືນຂຶ້ນ ແລະຮ້ອງ ຂຶ້ນວ່າ: ແມ່ນໃຜໄປ ພູ່ນ ຍົກມືຂຶ້ນ!. ທັງສັນສາຍ, ຂ້າພະເຈົ້າຫຼຽວໄປ ເລີຍເຫັນ ທະຫານ ຝູ່ງ ສອງຄົນ ມີປືນໃຫຍ່ຕັ້ງຢູ່ແຄມທາງ ພວກເພິ່ນກໍ ເຂົ້າມາຈັບເອົາ ຂ້າພະ ເຈົ້າ ນຶກວ່າແມ່ນສັດຕູໂດຍບໍ່ຟັງ ຄຳອະທິບາຍໃດໆທັງນັ້ນ. ແລ້ວ ກຳນຳ ເອົາຂ້າພະເຈົ້າ ເຂົ້າໄປໃນ ເມືອງ ສວັນນະເຂດ ຫານາຍເຂົາ. ເມື່ອເຖິງທີ່ແລ້ວ, ນາຍ ເຂົາກໍ ຟ້າວ ແລ່ນ ອອກມາ ເພື່ອຈະ ສອບສວນ. ຂ້າພະເຈົ້າຫຼຽວໄປ ເບິ່ງ ເລີຍແມ່ນ ທ່ານ "ລາກເຊ". ນາຍເກົ່າ ຂອງຂ້າພະເຈົ້າ, ຫົວຫນ້າ ຫມວດ ໂຮງຮຽນ ທີ່ໂຮງຮຽນ

ທີ່ໂຮງຮຽນ "ຕາໂຟແຮງ" ວຽງຈັນ. ເພິ່ນຖືກເກນ ເຂົ້າກອງທັບ ປ້ອງກັນຊາຍ
ແດນລາວໄທ. ກໍເລີຍ ເຂົ້າໃຈ ຊຶ່ງກັນ ແລະກັນ ໃນການອະ ທິບາຍ
ຂອງຂ້າພະເຈົ້າ.

ຫຼັງຈາກເສີກຝັ່ງ ແລະ ໄທໄດ້ສິ້ນສຸດ ລົງແລ້ວ ທະຫານ ກໍຈັດ ຫ້ອງ
ຮຽນສິ່ງຄືນ. ພໍດີ ວັນຈະເສັງ ເອົາປະກາສນິຍະບັດ ປະຖົມສຶກສາ
ຂອງລູກສິດກໄກ້ເຂົ້າມາ ທຳໃຫ້ຂ້າພະເຈົ້າຈຳເປັນ ຕ້ອງດັດແປງ ຕາຕລາງ
ສອນໃຫມ່. ຕັດຮອນວິຊາ ອັນບໍ່ມີຢູ່ໃນຂໍ້ ສອບ ໑໑ກ ເຊັ່ນ: ແຕ້ມຮູບ.
ຫັດຂຽນ, ຫັດກາຍະກັມ. ເອົາໂມງ ເຫຼົ່ານີ້ໄປເພີ່ມ ຮຽນເລກ ແລະພາສາຝູ່ງ.
ຜົນສຸດທ້າຍ ໃນ ປີ 1939 ລູກສິດຂ້າພະເຈົ້າມີ 35 ຄົນ ແລະສອບເສັງໄດ້
11 ຄົນ. ຂ້າພະເຈົ້າມີຄວາມ ພາກພູມໃຈ ໃນຜົນ ງານອັນນີ້ ແລະຄວາມ ຫວັງ
ທີ່ຈະ ແທນ ທ່ານມອງ ເປັນຫົວ ຫນ້າຫມວດ ໂຮງຮຽນ ນັ້ນຄົງຈະ ໄກ້ ຄວາມ
ຈິງແລ້ວ.

ອາທິດຕໍ່ມາ ກໍຖືກຮຽກຂຶ້ນໄປ ວຽງຈັນເພື່ອ ສອບເອົາ ປະ
ກາສນິຍະບັດ ປະກອບເຂົ້າເປັນ ຄູສອນຖາວອນ. ອາຈານຈະສອບນັ້ນ
ຝັ່ງໄດ້ສິ່ງມາ ຈາກເມືອງຮາໂນຍ ຂ້າພະເຈົ້າ ບໍ່ໄດ້ມີ ເວລາຕຽມໃດໆທັງສິ້ນ
ການເສັງ ກໍ ບໍ່ມີຫວັງ ຈະໄດ້ ນຳຫມູ່. ຫຼັງຈາກເສັງແລ້ວ ຜົນການສອບກໍ
໑໑ກມາຕາມກະໄວ້. ຄິດໄປຄິດມາວ່າ ຖ້າຢູ່ໄປໃນສະພາບນີ້ ເສັງອີກ
ກໍຄືຈະບໍ່ໄດ້ອີກ ແລະ ຈະເປັນການ ເສັຍເວລາຊຶ່ງ ຂ້າພະເຈົ້າ ຈຶ່ງຕັດສິນໃຈ
ຂໍລາ ໑໑ກຈາກຝ່າຍສຶກສາແລ້ວ ຍື່ນຄຳຮ້ອງ ຂໍເຂົ້າໄປ ຢູ່ຝ່າຍ ປົກຄອງ ແລະ
ການເມືອງ ຄື ຫມູ່ຫຼາຍໆຄົນ. ເລີຍຖືກຮັບເອົາ ໂດຍບໍ່ ມີຂໍ້ຜູກມັດໃດໆ.

ສ. ຂ້າຮາຊການ ຝ່າຍປົກຄອງ

ຫຼັງຈາກ ໄດ້ເຂົ້າ ເຮັດການ ຝ່າຍປົກຄອງ ແລ້ວ, ການ ທຽບເທົ່າ ໄດ້ ຊື່ນ ອຸປະຮາດ ຊື່ນສອງ ແລ້ວ ກໍຖືກແຕ່ງຕັ້ງ ໃຫ້ໄປ ປະຈຳໜ້າທີ່ ການເປັນ ເຈົ້າເມືອງ ແລະ ວ່າໜ້າທີ່ ເປັນ ເຈົ້າ ແຂວງຮອງ ທີ່ແຂວງ ທ່າແຂກ ຊຶ່ງ ມີ ສີ່ ຫົວເມືອງ ເຂົ້າກັນ ຄື ເມືອງ ທ່າແຂກ, ເມືອງຫີນບູນ, ເມືອງມະຫາໄຊ ແລະເມືອງຄຳເກີດ. ຍ້ອນການປະຕິບັດໜ້າທີ່ ອັນທ່ຽງທັມ, ຂ້າພະເຈົ້າ ຖືກ ປະຊາ ຮາຊດອນ ໃນແຂວງນັ້ນ ກໍຮັກແພງ ເປັນຢ່າງດີ.

ເມື່ອ ເຂົ້າມາຢູ່ຝ່າຍປົກຄອງ ແລ້ວ ຂ້າພະເຈົ້າ ຈຶ່ງເຂົ້າໃຈວ່າ ເງິນເດືອນໄດ້ ນ້ອຍກ່ວາ ເປັນຄູສອນ ແຕ່ ເຫຼືອຢູ່ ເຫຼືອກິນ ເພາະເປັນເຈົ້າເມືອງຫຼື ເຈົ້າແຂວງ ຖ້າ ປະຕິບັດໜ້າທີ່ ອັນ ຊື່ສັດ ປະຊາ ຮາຊ ດອນກຮັກແພງ ໄດ້ເຂົ້າໃຫມ່ປາ ມັນ ກໍເອົາ ໄປຕ້ອນ ເຈົ້າເມືອງ ຫຼືເຈົ້າແຂວງ, ໄປໂຮ່ເນື້ອ ໄດ້ສັດສາວາສິ່ງ ກໍເອົາ ໄປຕ້ອນ ເຈົ້າເມືອງ ເຈົ້າແຂວງ, ມີຮອດຫມາກເຜັດ, ຫມາກເຂືອ, ຫນ໋ມ໋ຍ່ານາງ. ດັ່ງນັ້ນເຈົ້າເມືອງ ຫຼື ເຈົ້າແຂວງ ຈຶ່ງມີ ຄວາມ ອຸດົມສົມບູນ ກ່ວາ ໜ້າທີ່ເປັນ ຄູສອນ. ເງິນເດືອນ ບໍ່ໄດ້ຈ່າຍ. ນີ້ແມ່ນປະເພນີລາວໃນສໄມກ່ອນແທ້ຈິງ.

ຊ. ວ່າດ້ວຍຂັ້ນຮະບົບການ ປົກຄອງ ຂອງລາວ

ໃນການປົກຄອງ ຂອງລາວເຮົາ, ໃນສໄມ ປະຊາທິປະໄຕ ແຕ່ ລະຂັ້ນ ມີດັ່ງ ຕໍ່ ລົງໄປນີ້:

1. ເປັນສມຽນ: ຄັດເລືອກ ມາຈາກ ຜູ້ທີ່ມີ ປະກາສະນິຍະ ບັດປະຖົມ ສິກສາ.
2. ນາຍກອງ: ຄັດເລືອກ ມາຈາກ ນາຍສມຽນທີ່ ມີຊັ້ນສູງ.
3. ອຸປຣາດ: ຄັດເລືອກ ມາຈາກ ຜູ້ທີ່ມີ ປະກາສະນິຍະ ບັດ ຊັ້ນ ມັທຍົມ ພາກສົມບຸນ ຫຼືທຽບເທົ່າ.
4. ເຈົ້າເມືອງ: ຄັດເລືອກ ມາຈາກ ຜູ້ທີ່ມີ ປະກາສະນິຍະບັດ ຊັ້ນ ປຣິຍາ ຕຣີ ຫຼື ທຽບເທົ່າ.
5. ເຈົ້າແຂວງ: ຄັດເລືອກມາຈາກ ເຈົ້າເມືອງ ທີ່ມີຄຸນ ນະວຸທິສູງ ຫຼື ທຽບເທົ່າ.

ແຕ່ ລະຂັ້ນກັຍັງມີ ຫຼາຍຊັ້ນອີກ. ຂ້າຮາຊການຂັ້ນໃດ ກໍ່ ມີການປົກຄອງ ໃນຂອບ ເຂດຂັ້ນນັ້ນ. ນອກຈາກຂ້າຮາຊການ ດັ່ງກ່າວແລ້ວ ລາວເຮົາ ຍັງມີການ ປົກຄອງຕາມ ຫມູ່ບ້ານອີກ. ຫຼາຍ ຫຼັງເຮືອນ ຈຸ່ມກັນ ເອີ້ນວ່າບ້ານ ແລະມີນາຍບ້ານ ຖືກແຕ່ງຕັ້ງໃຫ້ ເປັນຜູ້ປົກຄອງ. ຫຼາຍບ້ານ ໂຮມເຂົ້າກັນໃນ ໂຂງເຂດໃດ ໂຂງເຂດນຶ່ງ ມີຕາແສງຖືກແຕ່ງຕັ້ງ ເປັນຜູ້ປົກ ຄອງ. ຫຼາຍເຂດຕາແສງ ໂຮມເຂົ້າກັນ ໃນໂຂງເຂດໃດ ໂຂງເຂດນຶ່ງ ເອີ້ນວ່າເມືອງ, ແມ່ນເຈົ້າເມືອງ ຊຶ່ງຖືກແຕ່ງຕັ້ງໃຫ້ ເປັນຜູ້ປົກຄອງ. ຫຼາຍເມືອງ ໂຮມເຂົ້າກັນ ໃນໂຂງ ເຂດໃດໂຂງເຂດນຶ່ງ ເອີ້ນວ່າ ແຂວງ ມີເຈົ້າແຂວງ

ຖືກແຕ່ງຕັ້ງ ໃຫ້ ເປັນຜູ້ປົກຄອງ. ແລະຫຼາຍແຂວງ ໂຮມເຂົ້າກັນ ເປັນປະເທດ ແມ່ນນາ ຍົກຮັຖມົນຕຣີ ເປັນຜູ້ຮັບຜິດຊອບ.

ນອກນັ້ນ ກົມຫຼາຍ ຮັຖມົນຕຣີ ຮັບຜິດຊອບຫຼາຍກະຊວງ ຊ່ວງ ນາຍົກ ຮັຖມົນຕຣີອີກ. ນາຍົກຮັຖມົນຕຣີ ເອງ ກໍ່ຂຶ້ນກັບ ພຣະມະຫາກະສັດ ຫຼືເຈົ້າ ຊີວິດ ແລະ ພຣະມະຫາກະສັດເອງ ກໍ່ອີງໃສ່ ສະພາຜູ້ແທນຮາຊດອນ ທີ່ມີການເລືອກຕັ້ງ ເສຣີທົ່ວ ປະເທດ. ມີຄືຂຶ້ນປົກ ຄອງຂອງລາວ ໃນ ສໄມປະຊາທິປະໄຕ ກ່ອນ 1975.

ຍ. ທະຫານ ຍີ່ປຸ່ນເຂົ້າ ເຖິງລາວ

ຕົກມາເຖິງວັນທີ 9 ມີນາ (3) 1945 ທະຫານ ຍີ່ປຸ່ນໄດ້ເຂົ້າມາ ເຖິງລາວແລ້ວກໍ່ເສີກ ກັບຝັ່ງ. ຍີ່ປຸ່ນ ໄດ້ເພ, ພັງ ສລາຍ ການປົກຄອງ ທີ່ມີໄວ້. ຍີ່ປຸ່ນໄດ້ປຸ້ມລູມ ເອົາ ເຈົ້າຫນ້າທີ່ ສ່ວນນຶ່ງ ທີ່ວຽງຈັນ ໃຫ້ປະກາດ ເປັນປະເທດເອກະຣາດ ແລ້ວ ຕໍ່ຕ້ານຝັ່ງ ທີ່ເສັງໄຊໄປແລ້ວນັ້ນ. ຝັ່ງ ເສັງໄຊ ແຕ່ ບໍ່ຍອມເສັຍ ສົງຄາມ. ຝັ່ງ ຈຶ່ງອອກໄປ ຕັ້ງຖານ ທັບ ທຳການຕໍ່ສູ້ຕາມ ຊົນ ນະບົດ. ທະຫານ, ຂ້າຮາຊການ, ຕຳຮວດ ພໍໃຈໃນ ການປົກຄອງຝັ່ງ ກຳພາກັນ ໂຕນໄປຮ່ວມມື ກັບຝັ່ງ.

ທີ່ເມືອງທ່າແຂກ, ຂ້າພະເຈົ້າໄດ້ເຫັນກັບຕາ ໃນ ການໂຫດຮ້າຍ ຂອງຍີ່ປຸ່ນ. ເຂົາຈັດ ກັນ ເປັນຫມວດ, ຫມວດລະ 10 ຫາ 12 ຄົນ ຂຶ້ນຄົ້ນ ທຸກໆຫຼັງເຮືອນ ເພື່ອຊອກຫາຈັບຝັ່ງ. ເມື່ອຈັບໄດ້ແລ້ວ ກໍ່ເອົາໄປ ນອກເມືອງ

ຍິງຕາຍຕໍ່ນ້ຳ ປະຊາ ຊົນ ສ້າງ ຄວາມປ້ານກວາ ໃຫ້ປະຊາຊົນ ບໍ່ແມ່ນນ້ອຍ. ດ້ວຍ ຄວາມ ສາໂຫດ ເຊັ່ນ ນີ້ ຈິ່ງທຳໃຫ້ ຂ້າພະເຈົ້າ ຮ່ວມ ມີນຳ ຍີ່ປຸ່ນບລັງ. ຂ້າພະເຈົ້າຈິ່ງຄິດຈະ ໂຕນອອກ ໄປປຸ່ນຳຝັ່ງເພື່ອ ຕໍ່ຕ້ານຍີ່ປຸ່ນຄືນ. ຂ້າພະເຈົ້າໄດ້ຕິດຕໍ່ນຳທ່ານ ຮ້ອຍເອກ "ຕາແວກນີເອ" ຜູ້ບັງຄັບ ບັນຊາ ທະຫານ ຕໍ່ຕ້ານ ພາກໃຕ້. ທ່ານ "ຕາແວກນີເອ" ເລີຍມອບໃຫ້ ຂ້າພະເຈົ້າເປັນນັກສືບພາຍໃນ ແລ້ວສິ່ງ ຂ່າວອອກໄປໃຫ້ທະຫານຝັ່ງ ພາຍນອກ ໃນການເຂື່ອນໂຫວຂອງຍີ່ປຸ່ນ. ນອກຈາກ ຍີ່ປຸ່ນແລ້ວ, ການຈັດຕັ້ງ ຂອງທະຫານ ແກວວຽດມິນກຸດເດືອດ ມີ ຈຳນວນ ຫຼວງຫຼາຍ ສ້າງຄວາມປັ່ນ ປ່ວນໃຫ້ ແມ່ປ້າຫນ້າສາວບໍ່ ແມ່ນນ້ອຍ ເພື່ອຊ່ວຍ ຍີ່ປຸ່ນ ຂັບໄລ່ຝັ່ງ ອອກຈາກ ອິນດູຈີນ. ໂຄຊະນາທັບຖົມ ການປົກ ຄອງຝັ່ງ. ມີການເກີດ ປະຫັດປະຫານ ນັກການເມືອງລາວ ທີ່ຮ່ວມ ມີກັບຝັ່ງ. ພວກ ວຽດມິນຍັງ ສເນີໃຫ້ນຳ ເອົາຝັ່ງທັງ ຍິງ ຊາຍ ແລະ ນ້ອຍ ໃຫຍ່ ທີ່ຖືກຄຸມຢູ່ ໃນ ໂຮງແຮມ "ບັງກາໂລ" ທ່າແຂກ ໄປຍິງ ປ້ອມ ຫມິດທຸກຄືນ.

ເມື່ອໄດ້ຍິນ ເຊັ່ນນັ້ນແລ້ວ, ແລະເພື່ອ ມະນຸສທັມ, ຂ້າພະເຈົ້າ ກຳຟ້າວເຂົ້າພົບ "ທ່ານຮິກູບີ" ນັກຊຽວ ຊານ ຍີ່ປຸ່ນປະຈຳໂຮງການແຂວງ ທ່າແຂກ. "ທ່ານຮິກູບີ" ກຳຟ້າວນຳ ເອົາຊາວ ຝັ່ງ ດັ່ງກ່າວ ເຂົ້າໄປ ຝາກນຳໂບດຄຸນແມ່ ກາໂຕລິກທີ່ ທ່າແຂກ ຊຶ່ງມີ ທະຫານຍີ່ປຸ່ນຮັກສາ ຄວາມປອດໄພ ແຫ່ງນັ້ນ ຢ່າງຄັກແນ່.

ຕໍ່ມາມີມື້ນຶ່ງ, ຂ້າພະເຈົ້າ ໄດ້ຮັບລາຍງານໃນທາງລັບ ຈາກຫມູ່ຄນະເຕະບານ ນຳກັນ ແຕ່ກ່ອນ ວ່າດັ່ງນີ້: ພວກເຮົາຖືກສິ່ງໃຫ້ຈັດການໂຕ ເພາະເຂົາຮູ້ວ່າ ໂຕນີ້ມີການ ພົວພັນ ນຳນັກຕໍ່ຕ້ານຝັ່ງ. ໃນທາງທີ່ດີໃຫ້ໂຕລັກ ຫນີກ່ອນສາ. ໄດ້ຍິນດັ່ງນັ້ນ ຂ້າພະເຈົ້າ ກຳຟ້າວ

ໂຕນຂ້າມຂອງ ໄປຝັ່ງໄທ ເຖິງ ນະຄອນພົມແລ້ວ ເດີນທາງ ເຖິງຫນອງຄາຍ
ແລ້ວຂ້າມຂອງຄືນ ເຂົ້າລາວທີ່ ທ່າເດືອນ, ເຖິງວຽງຈັນ ຊຶ່ງມີຄອບຄົວ ຄອຍ
ຖ້າຢູ່ແລ້ວ.

ດ. ຕໍ່ຕ້ານຍີ່ປຸ່ນ

ເມື່ອມາເຖິງວຽງຈັນແລ້ວ, ໄດ້ເຫັນປະຊາຊົນວຽງຈັນ ມີຄວາມ ຕື່ນເຕັ້ນ
ດີໃຈນຳ ເອກຮາດທີ່ ຍີ່ປຸ່ນມອບໃຫ້. ນອກນັ້ນຍັງໄດ້ມີການ ຈັດຕັ້ງຮັຖບານ
ລາວອິສະຊິນອີກ. ຈຸດປະສົງ ເພື່ອໄລ່ຝັ່ງ ອອກຈາກ ດິນລາວແລະ
ອິນດູຈີນ ເພື່ອ ກອບກູ້ເອົາ ເອກຮາດ ປ່າງສົມບູນ.

ແຕ່ຂ້າພະເຈົ້າ, ທ່ານ ຄຳພັນປັນຍາ, ທ່ານ ສົມລິດ ປະຖົມວົງ
ບໍ່ເພິ່ງພໍ ໃຈ ໃນການ ປະກາດ ເອກຮາດ ຄັ້ງນີ້ ເພາະ ພຣະເຈົ້າແຜ່ນດິນລາວ
ສິສວ່າງວົງ ທີ່ນະຄອນ ຫຼວງພະບາງ ບໍ່ພໍພຣະໄທ. ການປະກາດ
ເອົາເອກຮາດນັ້ນ ບໍ່ໄດ້ຜ່ານ ພຣະອົງແຕ່ຢ່າງໃດ. ພຣະເຈົ້າແຜ່ນດິນລາວຈຶ່ງ
ສົ່ງໂທຣະເລກ ໄປເຖິງຄນະ ຮັຖບານ ລາວອິສະຊິນ ໃຫ້ຍຸບຮັຖບານ
ດັ່ງກ່າວໃນທັນທີ. ໄດ້ເປັນເຫດໃຫ້ ສະເດັດເຈົ້າ ມະຫາອຸປຣາດ ເພັດຊຣາດ
ທີ່ມີການພົວພັນ ກັບຮັຖບານລາວ ອິສະຊິນ ໄດ້ສະເດັດ ໄປລີ້ໄພຢູ່ ປະເທດ
ສຍາມ (ປຣະເທດໄທ).

ຂ້າພະເຈົ້າ ພ້ອມຄນະດັ່ງກ່າວ ມານີ້ ໄດ້ໂຕນ ຫນີອອກຈາກ ວຽງ
ໄປຈັ່ງຢູ່ ທີ່ ທ່າງອນ, ຮ່ວມມີກັບຝັ່ງ ຕໍ່ຕ້ານ ທະຫານ ຍີ່ປຸ່ນ ແລະ

ຮູບບານລາວອິສຣະ. ນອກຈາກ ສາມຄົນນີ້ ແລ້ວກຍັງມີ ທ່ານ ນັກຄລະ
ສຸວັນນະວົງ, ທ່ານສີລັກ ປະຖົມວົງ ອີກ.

ພາຍລຸນຫຼັງມາ, ຂ້າພະເຈົ້າ ຖືກສົ່ງລົງໄປພາກໃຕ້ອີກ ເພື່ອຮ່ວມມື
ກັບທ່ານ ພັນເອກ "ແກຣວເກີ" ຊຶ່ງເປັນ ຜູ້ບັງຄັບບັນຊາ ທະຫານພາກ
ກາງຂອງລາວ, ຊຶ່ງຕັ້ງຄ້າຍຢູ່ເມືອງເຊໂນ, ແຂວງທ່າແຂກ.

ຂ້າພະເຈົ້າ ໄດ້ຕໍ່ສູ້ຄຽງ ບ່າຄຽງໄລ່ນຳຝັ່ງ ຕໍ່ຮູບບານລາວ ອິສຣະ
ແລະທະຫານຍີ່ປຸ່ນຈີນເຖິງ ຕົ້ນ ປີ 1946. ຜົນທິສຸດ, ຍີ່ປຸ່ນ ກໍຖືກເສັງໄຊ
ໃນອິນດູຈີນ ແລະເສັງ ສົງຄາມ ໂລກ ຄັ້ງ ທີສອງອີກ ຍ້ອນຣະເບີດ ປະຣາມະນູ
ຂອງອະເມຣິກັນ ປ່ອຍຕົກ ລົງໃສ່ ປະເທດ ຍີ່ປຸ່ນ ທີ່ເມືອງ "ຮິໂຣຊິມາ" ແລະ
"ນາກາຊາກີ". ໃນວັນທີ 8 ສິງຫາ (6) 1945.

ຕ. ເຈົ້າແຂວງ ທ່າແຂກ

ຂ້າພະເຈົ້າ ຢູ່ກັບຝັ່ງ ແລ້ວຮ່ວມມື ກັບທະຫານ ຝັ່ງຕີເຂົ້າ
ເມືອງທ່າແຂກ. ຂ້າພະເຈົ້າ ທັງເປັນທະຫານ ທັງ ເປັນນາຍພາສາອີກ. ການ
ສູ້ຮົບ ທີ່ທ່າແຂກ ເລີ່ມແຕ່ 4 ໂມງເຊົ້າ ຈົນເຖິງທ່ຽງ ຈຶ່ງເຂົ້າ ໄປໃນເມືອງໄດ້.
ແຕ່ສຽງປືນ ປຸດສັງຄແທ້ ແມ່ນຕອນທ່ຽງຄືນ. ການ ສູ້ຮົບ ປ່າງດຸເດີອດ
ກໍຍ້ອນວ່າທາງໃນ ເມືອງທ່າແຂກມີ ທະຫານ ວຽດມິນ ຢູ່ຫຼາຍ. ຝ່າຍ
ຝັ່ງໄດ້ມີນາຍ ທະຫານເສັງຊີວິດນຶ່ງຄົນ ຝ່າຍສັດຕູໄດ້ເສັງຫາຍ ຕາຍຈົນ
ນັບບໍ່ໄດ້. ຝ່າຍຝັ່ງ ໄດ້ມີເຮືອບິນເຂົ້າ ມາຊ່ວຍ. ເຮືອບິນໄດ້ຍິງປືນລົງ

ມາແຕ່ເທິງ, ຍິງ ທຸກໆແຫ່ງ ທີ່ ທາງດິນສັ່ງ ຂຶ້ນໄປ. ຍິງເຮືອ ທີ່ວ່າມີ ທະຫານປູ່ທຸກໆລ່າ ທີ່ ກຳລັງຂ້າມນ້ຳ ຂອງ ຈະໄປລີ້ ໄພທີ່ ປະເທດ ສຍາມ. ໃນຕອນ ດຽວ ກັນນັ້ນ ລູກປີນ ໄດ້ຖືກກະດູກຂ້າງ ສະເດັດ ສຸພານຸວົງ ຊອດ, ແລ້ວໄປ ພຍາບານ ທີ່ໂຮງຫມໍ່ອຸດອນ ຈົນຊ່າລິດົງ ດັງກັນວ່າ ສະເດັດ ໄດ້ເສັຍ ຊີວິດ ໄປແລ້ວ. ໃນເວລານັ້ນ ສະເດັດ ສຸພານຸວົງ ເປັນ ຣັຖມົນຕຣີ ປ້ອງກັນປະເທດ ຂອງຣັຖບານ ລາວອິສຣະ ແລະ ພນະທ່ານ ອູ່ນ ຊະນະ ນິກອນ ເປັນຜູ້ບັງຄັບບັນບາ ທະຫານສູງສຸດ ກຳລັງ ປ້ອງກັນ ສວັນນະເຂດ ແຕ່ການສູ້ຮົບ ທີ່ນັ້ນ ບໍ່ຮ້າຍແຮງເພາະ ບໍ່ມີທະຫານ ວຽດມິນ. ທະຫານຂອງ ຣັຖບານລາວອິສຣະ ໄດ້ພາ ກັນ ຫນີ ຂ້າມ ໄປຝັ່ງໄທ ກັນຫມົດແລ້ວ.

ຄນະຣັຖບານລາວອິສຣະ ຂ້າມໄປຝັ່ງໄທໃນ ປີ 1947 ໄທຫນູນ ຫຼັງແລ້ວ ຍັງພາກັນກັບ ຄືນເຂົ້າມາຫຼາຍໆແຫ່ງ ຈູດ ປ້າວ ເຜົາເຮືອນ ຈູດຂົວ ເພເຄຫາ ສະຖານປູ່. ທຳໃຫ້ ປະຊາຣາຊດອນ ໄປມາຫາກິນຍາກ. ຫຼັງຈາກ ຝັ່ງຄວບຄຸມ ສະຖານະການ ທົ່ວປະເທດ ຮຽບຮ້ອຍແລ້ວ ເຮືອງກໍ່ການຮ້າຍ ຈິ່ງສູນຫາຍໄປເອງ.

ຕໍ່ມາ ຝັ່ງ ກັກບເຂົ້າ ປົກຄອງ ປະເທດ ດັ່ງເດີມ, ຍ້ອນ ການ ຊ່ວຍ ຝັ່ງ ໃນການກູ້ເອົາ ຄວາມສົງບສຸກ ໃຫ້ແກ່ປະເທດຄັ້ງນີ້. ຂ້າພະເຈົ້າ ຈິ່ງໄດ້ຮັບ ຫຼຽນຕຣາ ຄຳຊອບ ອັນສຳ ຄັນຈາກ ຣັຖບານຝັ່ງ "ຫຼຽນກ້າຫານ ຜ່ານເສິກ" ໃນປີ 1945. ພ້ອມກັນນັ້ນ ຂ້າພະເຈົ້າ ກໍ່ ໄດ້ ເລື່ອນນຊັ້ນ ຣາຊການຂຶ້ນ ຫົກຊັ້ນ ຈາກອຸ ປະຣາດ ຊັ້ນສອງ ມາເປັນ ເຈົ້າເມືອງ ຊັ້ນນຶ່ງ ຕໍ່ມາ ກໍ່ຖືກ ແຕ່ງຕັ້ງ ໃຫ້ ເປັນເຈົ້າແຂວງ ຫນຸ່ມກ່ວາ ຫນຸ່ມ. ອາຍຸ 32 ປີ. ແຕ່ກ່ອນ. ເຈົ້າແຂວງ ຕ້ອງ ແມ່ນຂ້າຣາຊການແກ່ ມີອາຍຸ 40 ຫາ 50 ປີຂຶ້ນໄປ.

ຂ້າພະເຈົ້າ ມີຄວາມພາກພູມໃຈ ແລະນຶກວ່າ ຈະປະຈຳຢູ່ແຂວງ
ທ່າແຂກຈົນເຖິງເຖົ້າແກ່, ແຕ່ຄວາມຫວັງ ເລິງເກີດ ເປັນພຽງ ແຕ່ ຄວາມຝັນ.

໗. ເຈົ້າແຂວງວຽງຈັນ

ໃນປີ 1947, ພນະທ່ານ ຜູ້ຍຸ ຊະນະນິກອນ, ນາຍົກ ຣັຖມົນຕຣີ
ພ້ອມທັງ ທ່ານ "ເດີໂຣມິງ" ຂ້າຫຼວງໃຫຍ່ຝັ່ງ ປະຈຳລາວ ໄປຢ້ຽມພາກໃຕ້ ຂອງ
ລາວ, ໄດ້ໄປເຖິງ ເມືອງທ່າແຂກ. ພັລຍາ ຂ້າພະເຈົ້າ ໄດ້
ຈັດງານຕ້ອນຮັບກິນລ້ຽງ ປ່າງຖືກຕ້ອງ ຕາມຫຼັກ ສາກົນ. ມີອາຫານຝັ່ງ
ເປັນທີ່ເພິ່ງພໍ ໃຈ ຂ້າຫຼວງໃຫຍ່. ເພິ່ນເລິງ ສເນີ ໃຫ້ນາ ຍົກຣັຖມົນຕຣີລາວ
ສັ່ງ ໃຫ້ ຂ້າພະເຈົ້າ ຍ້າງໄປ ເປັນເຈົ້າແຂວງ ວຽງຈັນ. ເພາະວຽງຈັນແມ່ນ
ຈຸດສຳຄັນ ມີການ ຕ້ອນຮັບເລື້ອຍໆ.

ແຕ່ ຂ້າພະເຈົ້າ ແລະຄອບຄົວ ບໍ່ປາກຍ້າງຂຶ້ນໄປວຽງຈັນ ເພາະໄດ້ ລີ້ງ
ແກ່ວນ ກັບ ປະຊາຮາຊດອນ ໃນເຂດນັ້ນ ແລ້ວ ແລະ ປະ ຊາຮາຊດອນ
ໃນເຂດນັ້ນ ກໍມີ ຄວາມຈິງຮັກ ພັກດີ, ຮັກແພງ ເຫມືອນກັນ. ປະຊາຊົນ
ພໍບ້ານ ຕາແສງ ໄດ້ຍິນຂ່າວ ກໍ ເລິງພ້ອມກັນ ຮ້ອງຂໍ ນຳ ພນະ ທ່ານນາຍົກ
ຣັຖມົນຕຣີ. ພນະທ່ານຈຶ່ງຕອບວ່າ: "ອັນນີ້ ແມ່ນຄຳສັ່ງ. ຄຳສັ່ງເປັນຄຳສັ່ງ".
ຕ້ອງຍ້າງສາ ກ່ອນ ໂອກາດຫນ້າ ຈຶ່ງເວົ້າກັນໃຫມ່.

ຂ້າພະເຈົ້າ ມາຄິດເບິ່ງ ແລ້ວທັງຫມົດນີ້ ກໍຍ້ອນຄວາມຮູ້.
ຄວາມສລາດ ແລະຄວາມ ມີສັງຄົມອັນສູງ ຂອງ ພັລຍາ ຂ້າພະເຈົ້າ.

ເຫມືອນດັ່ງ ສຸພາສິດລາວ ໄດ້ກ່າວໄວ້ ຕອນນຶ່ງວ່າ ໂອນີລະນ໌
 "ຜົວໄດ້ເປັນເພັງ ກໍເພາະເມັງຜູ້ຮູ້".

ຈຳເປັນຕ້ອງຂຶ້ນໄປເປັນ ເຈົ້າແຂວງວຽງຈັນ ປ່ຽນເຈົ້າ ແຂວງກຸ
 ວໍຣະວົງ. ໃນປີ 1947 ຫຼັງຈາກ ກັບມາເປັນ ເຈົ້າ ແຂວງວຽງຈັນແລ້ວ
 ພໍ່ແມ່ຂອງນາງຂັນທະນີ ຈຶ່ງຮັບຮູ້ໃນ ການ ບໍ່ເຂົ້າໃຈລູກໃນສໄມນັ້ນ.
 ທັງສອງຜົວເມັຍ ກໍພາ ກັນຈັດຫ້າງຫາ ດອກໄມ້ທູບທຽນ ໃສ່ຂັນເງິນ ເຂົ້າໄປ
 ສົມມາ ຄາຣະວະຂໍ ອະເພໂທດ ທີ່ໄດ້ທຳໃຫ້ພໍ່ແມ່ ທຸກອົກ ທຸກໃຈນຳ
 ໃນຄັ້ງກ່ອນນັ້ນ. ສ່ວນ ພໍ່ແມ່ກໍ ຍົກໂທດໃຫ້ທຸກປະການ ພ້ອມທັງຜູກແຂນ
 ແລະ ອວຍໄຊໃຫ້ພອນແກ່ ລູກທັງສອງ ເປັນຜົວແກ້ວ ເມັຍທິບ, ໃຫ້
 ໄດ້ເປັນຜູ້ໃຫຍ່ ໄມ້ໂຕຕ່ຳໄປ. ທັງສອງກໍເປັນ ຜົວແກ້ວ ເມັຍທິບກັນ
 ຈົນເທົ່າທຸກວັນນີ້.

ປະຈຸບັນ, ພວກຂ້າພະເຈົ້າ ມີບຸດຕຣາ ບຸດຕຣີ ຮ່ວມກັນ
 ຫົກຄົນ ຜູ້ກົກຊີ້ ນາງສວັນດາຣີ, ຜູ້ທິສອງ ຊີ້ທ້າວ ຈັນທະຣັງສີ ເອີ້ນຫຼິ້ນ ວ່າສີ.
 ຜູ້ທິສາມ ຊີ້ ສີສຸກ, ຜູ້ທິສີ່ຊີ້ ສີໂສ ແລະຜູ້ ທີ່ຫ້າຊີ້ສາຍ ແກ້ວ.
 ທຸກໆຄົນໄດ້ຫຼົບຫຼີກ ພີ່ນ ຈາກກຳມີ ລາວແດງຫມົດ. ຍັງເຫຼືອ ແຕ່ ທ້າວ
 ຣັສມີ ຊີ້ນ້ອຍເອີ້ນແດງ ຊຶ່ງເປັນ ນັກບິນກ້າຫານ, ໃນເວລາ ກຳລັງຂັບ ເຮືອບິນ
 ຊ້ອມຣົບ ຢູ່ນັ້ນ, ເຄື່ອງຈັກ ຕິດຂັດ ຢູ່ເທິງອາກາດ, ເຮືອບິນຕົກ
 ທີ່ປາກຫ້ວຍນ້ຳມູນ ຈັງຫວັດອຸບົນ ປຣະເທດໄທ. ນາຍຣັອຍ ທະຫານ
 ອາກາດ ຣັສມີ ກໍ ເສັງຊີວິດ ກັບ ບ່ອນໄປໃນ ປີ 1972 ຊາກສົບ ໄດ້ຄືນ
 ແລະປະຈຸບັນ ຣັສມີ ເຝົ້າຢູ່ດິນ ແດນລາວຕູ້ອດໄປ.

ທ. ນັກການເມືອງ

ໃນວັນທີ 19 ກໍລະກະດາ (7) 1949 ຝັ່ງໄດ້ມອບ ເອກະຣາດ ໃຫ້ລາວໂດຍ ສັນຕິວິທີ. ຣັຖບານ ລາວມີຄວາມ ຈຳເປັນ ຕ້ອງຈັດຕັ້ງ ສະພາ ຣາຊດອນ ເພື່ອປະກອບຜູ້ແທນ ທຸກໆແຂວງ ໃນສະພາ.

ຂ້າພະເຈົ້າໄດ້ ຕັດສິນໃຈພົວພັນກັບ ການເມືອງ ໃນປີ 1951 ຍ້ອນຄວາມຄິດ ຮອດຄິດເຖິງ ແຂວງທ່າແຂກ ແລະປາກ ຮັບໃຊ້ປະ ຊາ ຊົນ ໃນແຂວງທ່າ ແຂກຕໍ່ໄປອີກ, ຈຶ່ງລົງໄປ ສມັກເປັນ ຜູ້ແທນໃນ ແຂວງນັ້ນ. ຍ້ອນຄຸນງາມຄວາມດີ ທີ່ໄດ້ສ້າງໄວ, ປະຊາຊົນກໍ ຍັງ ບໍລິມ ສມັກ ກໍໄດ້ດັ່ງ ຄວາມຫວັງ ແລະ ສມັກຄັ້ງໃດກໍ ໄດ້. ຂ້າພະເຈົ້າໄດ້ ເປັນ ຜູ້ແທນ ຕັ້ງແຕ່ 1951 ຈົນ ເຖິງ 1975.

ຫຼັງຈາກເລືອກ ຜູ້ແທນໄດ້ແລ້ວ ກໍ ໄດ້ເຂົ້າຮ່ວມຣັຖບານ ຂອງສະເດັດ ສຸວັນນະພູມາ ໂລດ ແລະໄດ້ຮັບໜ້າທີ່ ເປັນຣັຖ ມົນຕຣີ ຊ່ວຍ ວ່າການກະຊວງ ເສຖກິດແລະການເງິນ.

ຂ້າພະເຈົ້າຍັງ ຖືກແຕ່ງ ຕັ້ງໃຫ້ ເປັນຜູ້ນຳຄນະ ກັມການ ໄປເຊີນທູນ ເອົາສະເດັດ ເພັດຊະຣາຊ, ໃຫ້ ສະເດັດ ກັບຕ່າວປະເທດ ພ້ອມທັງຄນະ ອະດີດລາວອິສຣະ ທຸກໆທ່ານ. ເພາະລາວເຮົາກໍ ໄດ້ ເອກຣາດ ສົມບູນແລ້ວ ໃນວັນທີ 19 ກໍລະກະດາ (7) 1949. ສະເດັດ ເພັດ ຊະຣາຊ ມີຄວາມ ພໍພຣະໄທເປັນຢ່າງຍິ່ງ ແລະຍັງໄດ້ປະ ກາດໃຫ້ ອະດີດ ລາວອິສຣະ ທຸກໆທ່ານໃຫ້ ກັບຄືນບ້ານເກີດ ເມືອງນອນຂອງຕົນ. ແລະພ້ອມ ກັນນັ້ນ ກໍປະກາດ ຍົກເລີກ ການຕໍ່ຕ້ານ ໃນທັນທີ. ທາງຣັຖບານ ຣາຊ

ອານາຈັກລາວ ກົມໂທດໃຫ້ທຸກທ່ານ ແລະຮັບເອົາ ເຂົ້າ ປະກອບ
ຫນ້າທີ່ໃນວົງ ການຮັຖບານ ຕາມ ຄວາມ ສາມາດ ໃຜລາວອີກ.

ໃນຣະຍະທີ່ເປັນຜູ້ແທນ ຫຼາຍສໄມ ຢູ່ນັ້ນ, ຂ້າພະເຈົ້າ ໄດ້ຖືກ ແຕ່ງຕັ້ງ
ໃຫ້ເປັນ ຣັຖມົນ ຕຣີ ປະຈຳ ກະຊວງຕ່າງໆດັ່ງຕໍ່ລົງໄປນີ້:

1954 : ຣັຖມົນຕຣີປະຈຳກະຊວງການຄ້າ ແລະອຸດ ສາຫະກັມ.
(ສໄມພນະທ່ານ ກະຕ່າຍ ດ.ສາໂສຣິດ ເປັນນາ ຍົກຣັຖມົນຕຣີ)

1955 : ຣັຖມົນຕຣີ ປະຈຳ ກະຊວງ ສຶກສາ, ກິລາ ແລະຍຸວະຊົນ
(ສໄມ ສະເດັດ ສຸວັນນະພູມາ ເປັນນາ ຍົກຣັຖມົນຕຣີ)

1957 : ຣັຖມົນຕຣີ ປະຈຳ ກະຊວງ ປ້ອງກັນປຣະເທດ
ແລະ ກິລາຍຸວະຊົນ
(ສໄມສະເດັດ ສຸວັນນະພູມາ ເປັນນາ ຍົກຣັຖມົນຕຣີ)

1960 :: ຣັຖມົນຕຣີ ປະຈຳ ກະຊວງຍຸຕິທັມ, ທັມການ
ແລະ ກິລາຍຸວະຊົນ
(ສໄມພນະທ່ານ ກຸອາໄພ ເປັນນາຍົກຣັຖມົນຕຣີ)

1960 : ຣັຖມົນຕຣີ ປະຈຳ ກະຊວງແຮງ ງານ ແລະ ທັມການ
(ສໄມພນະທ່ານ ເຈົ້າສົມສິນິດ ເປັນ ນາຍົກຣັຖມົນຕຣີ)

1962 : ຣັຖມົນຕຣີ ປະຈຳ ກະຊວງການຄ້າ ແລະອຸດສາຫະກັມ

(ສເມສະເດັດ ເຈົ້າບູນອູ້ມນະຈຳປາສັກ ເປັນນາຍົກ ຣັຖມົນຕຣີ)

1973 : ຣັຖມົນຕຣີ ປະຈຳ ກະຊວງໂຍທາ ແລະຂົນສົ່ງ

(ສເມສະເດັດ ສຸວັນນະພູມາ ເປັນນາຍົກຣັຖມົນຕຣີ)

1973-75: ຣັຖມົນຕຣີ ປະຈຳ ກະຊວງການຄັງ, ຣັຖບານປະສົມ

(ສເມສະເດັດ ສຸວັນນະພູມາ ເປັນນາຍົກຣັຖມົນຕຣີ)

ນອກຈາກຫນ້າທີ່ ເປັນຣັຖມົນຕຣີ ແລ້ວ ຂ້າພະເຈົ້າ ຍັງຖືກ ແຕ່ງຕັ້ງ
ໃຫ້ໄປເປັນ ເອກ ອັກຄະຣາຊທູດ ມີອຳນາດເຕັມ ປະຈຳ ລອນດອນ, ປະເທດ
ອັງກິດ ໃນປີ 1952 ແລະປະຈຳ ໂຊງອນ ປະເທດ ວຽດນາມ ເສຣີ ໃນປີ
1959-1960 ອີກ.

ນ. ຫຼີກຫຼົບໄພ

ຕົກມາ ວັນທີ 2 ທັນວາ (12) 1975 ປະທານ ແນວລາວ ຣັກຊາດ
ໄດ້ປະກາດ ຕໍ່ຫນ້າ ບັນດາ ເອກອັກຄະຣາຊທູດ ແລະກົງສູນ ທີ່ປະຈຳລາວ ວ່າ
ພຣະຣາຊ ວົງລາວ ໄດ້ຖືກ ໂຄ່ນລົ້ມແລ້ວ. ຕໍ່ນີ້ໄປລາວ ໄດ້ ປ່ຽນຊື່ອອກ ຈາກ
ພຣະຣາຊອາ ນາຈັກ ມາເປັນ ສາທາຣາມະຣັດ ປະຊາທິປະໄຕ ແລ້ວ. ພ້ອມ
ດຽວ ກັນນັ້ນ, ສເດັດ ສຸພານຸວົງ ກໍປະກາດຕົນຂຶ້ນ ວ່າແມ່ນ ເພິ່ນ ເອງ ເປັນ
ປະທາ ນະທິບໍດີ ໂດຍ ບໍ່ມີການ ເລືອກຕັ້ງ ຫາ ສຽງ ນຳ ປະຊາຊົນ ແຕ່
ປ່າງໃດ ເລີຍ.

ນອກຈາກນັ້ນ ຄນະແນວລາວ ຍັງໄດ້ຕັ້ງສານພິເສດ ຂຶ້ນ ເພື່ອ
ຕັດສິນ ລົງໂທດຄນະ ຣັຖມົນຕຣີ ວຽງຈັນ ທັງນາຍທະ ຫານ, ນາຍຕຳຮວດ
ແລະຂ້າຮາຊາການ ຊຶ່ນຜູ້ໃຫຍ່ ພ້ອມທັງ ພໍ່ຄ້າ ຊາວຂາຍ ອີກດ້ວຍ.
ຍັງເຫຼືອພຽງແຕ່ ສະເດັດນາຍົກ ຣັຖມົນຕຣີ ສຸວັນນະພູມາ ແລະຮອງນາຍົກ
ຣັຖມົນຕຣີ, ພນະທ່ານ ເລື່ອມ ອິນສີຊຽງໃຫມ່ ເທົ່ານັ້ນ ທີ່ສານບໍ່ໄດ້ກ່າວເຖິງ.

ສານປະກອບດ້ວຍ 7 ທ່ານ, ຕຸລາການ 4 ທ່ານ ຫົວຫນ້າສານ 1 ທ່ານ,
ຈ່າສານ 1 ທ່ານ ແລະຜູ້ທີ່ເຈັດ ແຕ່ງໃຫ້ເປັນ ອະທິໄອ ຍາການ.
ໃນຈຳນວນນັ້ນ ບາງທ່ານ ກ່ອນ ຫນັງສືລາວພ້ອມກ, ຂຽນພໍ້ໄດ້ເລັກນ້ອຍ
ແຕບໍ່ ເຄີຍໄດ້ຮຽນແລະຮູ້ກົດຫມາຍ ມາ ແຕ່ ກ່ອນ ເລີຍ, ມີແຕ່ຊື່ມີໄດ້
ເທົ່ານັ້ນ.

ສານໄດ້ຕັດສິນຊຸດທີ່ນຶ່ງຕາມເລກ 598/9 ລົງວັນທີ 25/8/1975
ລົງໂທດ ບັນດາທ່ານ ທີ່ມີຊື່ ດັ່ງຕໍ່ລົງໄປນີ້ ມີ 31 ທ່ານຄື (ຂໍສຽວນຊື່ໄວ້ກ່ອນ)
ບາງທ່ານກໍ ຖືກປະຫານຊີວິດ. ບາງທ່ານ ໃຫ້ຖືກຂັງ ຄຸກຕລອດຊີວິດ
ບາງທ່ານໂທດເບົາ ໃຫ້ຈຳຄຸກສິບປີ.

ສານໄດ້ອ້າງເຫດຜົນວ່າ ບັນດາທ່ານເຫຼົ່ານັ້ນ ແມ່ນນັກ ກະບົດ
ທໍຣະຍົດ ຕໍ່ຊາດ ຕາມມາຕຣາ ເລກທີ 202, 208 ແລະ 224, ຂອງປະມວນ
ກົດຫມາຍຍຸຕິທັມ ທະຫານ ແລະມາຕຣາ 89, 82 ແລະ 86
ຂອງປະມວນກົດ ຫມາຍອາດຍາ. ສານຍັງ ໄດ້ຍ້າໄປອີກວ່າ
ຄນະດັ່ງກ່າວແມ່ນ ຊຶ່ນຜູ້ນຳ ຂອງ ຝ່າຍວຽງ ຈັນ ຊຶ່ງ ຢູ່ໃນອຳນາດ ການ
ປົກຄອງ ເກົ່າແກ່ ເຫນົ່າເຫມັ້ນ ໃນອຳນາດ ການປົກ ຄອງຣັຖບານປະສົມ.

ຊາວຫນູ່ມ, ນັກສຶກສາ, ນັກຮຽນຮູ້ ທີ່ເຄີຍ ໃຫ້ຄວາມ
ສນັບສນູນແກ່ຮັດທິໃຫມ່ ມາກ່ອນ ກັບເຫຼືອ ຫນູ່ມຍິງສາວ
ກສິ່ງໄປລ້າງສມອງ ທີ່ດອນນາງ ແລະຫນູ່ມຊາຍ ກຳຖືກ ໄປປ່ອຍໄວ້
ດອນທ້າວ. ບາງຄົນກຳຖືກ ເສຍ ຊີວິດ ໄປ ດ້ວຍຂາດປາປິ່ນປົວ ຮັກສາ
ແລະຂາດອາຫານ ອັນມີ ວິຕາມິນລ້ຽງຮາງກາຍ.

ເຫັນສະຖານະການ ເປັນເຊັ່ນນັ້ນ, ຂ້າພະເຈົ້າ ພ້ອມຄອບ ຄົວ
ຈິ່ງພາກັນຫຼີກໄພ ອອກຈາກ ປະເທດຂອງຕົນ ໃນເດືອນ ພຶສພາ (5) 1975
ເພື່ອໄປ ອາໄສຢູ່ປະເທດທີ່ ມີ ອິສຣະ ແລະ ປະຊາທິປະໄຕ, ປະເທດ ທີ່ເຄີຍ
ໄດ້ຮ່ວມ ສຸກຮ່ວມທຸກມາແຕ່ກ່ອນ ຄືປະເທດຝູ່ງເສດ ນັ້ນເອງ.
ກ່ອນເຖິງປະເທດ ຝູ່ງເສດ, ຂ້າພະເຈົ້າພ້ອມ ທັງ ນັກ ການເມືອງ,
ການທະຫານ, ການຕຳຮວດ, ພົລເຮືອນ, ພໍ່ຄ້າ ຊາວ ຂາຍ, ຊາວຫນູ່ມ
ວ່າຈະສ້າງກຳລັງ ໃຫມ່ທີ່ປະເທດໄທ, ເພື່ອ ຕໍ່ສູ້ ກູ່ເອົາ ເອກຣາດ, ປະຊາ ທິ
ປະໄຕ ແລະ ຣາຊບັນລັງຄິນ. ແຕ່ໄທ ກໍ່ປ້ານ ການລຸກລານ ຮັດທິ
ກອມມູນິດ ແລ້ວ ພ້າວຮັບຮູ້ ການປົກຄອງ ຮັດທິໃຫມ່ ຂອງວຽງຈັນ.
ຮັຖບານໄທ ໄດ້ສັ່ງໃຫ້ພວກ ຂ້າພະເຈົ້າ ຍັບຍ້າງ ອອກຈາກເມືອງໄທ,
ໄວເທົ່າທີ່ຈະໄວໄດ້. ເມື່ອເຖິງເມືອງຝູ່ງ ແລ້ວ ກໍ່ຍັງພາກັນຂົນຂວາຍ ຕໍ່ໄປອີກ
ແຕ່ຖືກ ຮັຖບານ ຝູ່ງປາບ ແລະລົງໂທດ ປ່າງຫນັກ. ເຮັດໃຫ້ການເອົາ ສິນຊາດ
ຝູ່ງ ຊ້າໄປຈົນເຖິງ ສິບປີ. ປະຈຸບັນ, ຂ້າພະເຈົ້າ ພ້ອມຄນະ ຮັຖບານ
ວຽງຈັນແຕ່ ກ່ອນມີ ຫຼາຍໆທ່ານ ມີນາຍທະຫານ, ນາຍຕຳຮວດ ພໍ່ຄ້າຊາວ
ຂາຍ ຂ້າຣາຊການ ແລະອື່ນໆ ທີ່ນອກປະເທດລາວ ພາກັນຂົນ ຂວາຍ ຊອກ
ຫາ ເອົາ ປະຊາທິປະໄຕ ເຂົ້າ ສູ່ລາວ ກໍ່ຍັງ ບໍ່ໄດ້ຖື ຖອຍ ແຕ່ປ່າງໃດ ຈົນເຖິງ
ທຸກວັນນີ້.

Mémoire politique de Phagna Ngôn Sananikone n'est pas un conte ni un roman, c'est un document de politique laotienne que personne n'ose écrire.

Phagna Ngôn Sananikone était un administrateur et un politicien laotien de carrière. Dans ce document il a relaté son enfance, sa vie d'étudiant durant la colonisation et surtout sa vie politique avant et après l'indépendance du Laos. C'est un nationaliste ouvert. Ainsi, depuis l'indépendance en 1949 il fut élu député à toutes les élections législatives et à plusieurs reprises nommé ministre par le gouvernement royal :

- Finances 1973-1975;
 - Travaux Publics et Transports 1973;
 - Commerce et Industrie 1962;
 - Travail et Culte 1960
 - Justice, Cultes et Sports-Jeunesse 1960;
 - Défense Nationale et Sports-Jeunesse 1957;
 - Education Nationale et Sports-Jeunesse 1955;
 - Commerce, Industrie et Sports-Jeunesse 1954
- et
- Ambassadeur du Laos à Londres 1952
à Saigon, Vietnam-Sud 1959-1960.

C'est une des personnalités laotiennes les plus décorées. Il a été décoré entre autre par Sa Majesté le Roi du Laos et par les gouvernements étrangers particulièrement celui de France qui le fit Chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire, avec attribution d'une croix de guerre avec palme de 1939-45.

Lisez ce livre vous comprendrez mieux le Laos, ses aspects administratif, politique, économique social et culturel.

